This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NEDL TRANSFER
HN LICW H
KD
10449
F 6314

MANUEL D'HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

A L'USAGE

des collèges et des établissements d'éducation

PAR

F. MARCILLAC
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE A GENÈVE

DIXIÈME ÉDITION

GENÈVE-BALE-LYON
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
1890

Droits réservés.

Digitized by Google

KD 10449

Digitized by Google

Edw. R. Sanford.

Digitized by Google

Digitized by Google

MANUEL D'HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Digitized by Google

H. GEORG, ÉDITEUR, GENÈVE-BALE-LYON
LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Ayer (C.). Grammaire comparée de la langue française. 4me édition, entièrement refondue et considérablement augmentée, XIV et 708 p. in-8°..... 10 —

*** Ouvrage désigné par le ministère français de l'instruction pour être étudié par les candidats à l'agrégation de grammaire.

Born (Prof. E.). Chrestomathie allemande avec vocabulaire à l'usage des écoles françaises. 6me édition. Cart... 2 —

*** Ouvrage approuvé et recommandé par le Conseil d'État du canton de Neuchâtel.

Georg (Dr L.). Grammaire systématique de la langue française à l'usage des Allemands..... 5 —

— Thèmes allemands destinés à être traduits du français en allemand et accompagnés de notes explicatives ainsi que d'un vocabulaire complet. 5me édition. Cart..... 3 —

Harvey (Th.). Thèmes anglais destinés à être traduits du français en anglais avec notes explicatives. 3me édition, revue et augmentée par *Rob. Harvey*. Cart..... 3 50

— (Rob.). Manual of French grammar. Cart..... 1 50

Kling (H.). Recueil de chants pour la jeunesse à deux et à trois voix égales. Cart..... 2 —

*** Approuvé par le Département de l'instruction publ. à Genève.

Krauss et Revaclier. Éléments de langue allemande. 1re partie, 5me éd. Cart. Fr. 1,75. 2me partie. Cart..... 1 75

Ultramare et Weiss-Haas. Choix de lectures allemandes. In-12. Cart..... 1 50

*** Adopté à Genève.

Preiswerk (S.). Grammaire hébraïque. In-8°. 4me édition, refondue..... 7 50

*** La seule bonne grammaire hébraïque à l'usage des Français. Adoptée aux Académies de Genève, Montauban, etc.

Revaclier et Krauss. Cours gradué de la langue allemande. 5me édition, revue et corrigée. Cart..... 3 50

— *Partie supérieure*, Syntaxe. 2me édition. Cart..... 3 —

*** En usage dans les écoles de Genève, Marseille, etc.

Ritter (E.). Recueil de morceaux choisis en vieux français (IXme au XIIIme siècle). 2me édition. Cart..... 2 50

*** Adopté à l'Université de Genève.

Strobinger (S.). Cours pratique et gradué de la langue allemande. 3me édition, revue et corrigée. Cart..... 1 50

Vinet (A.). Chrestomathie française. Revue et augmentée par *E. Rambert*. T. I, 4. — Tome II, 5. — Tome III... 6 —

GENÈVE. — IMPRIMERIE SCHUCHARDT

Digitized by Google

MANUEL D'HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

A L'USAGE

des collèges et des établissements d'éducation

PAR

F. MARCILLAC

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE A GENÈVE

DIXIÈME ÉDITION

GENÈVE-BALE-LYON

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1890

Digitized by Google

KD 10449

HARVARD COLLEGE LIBRARY
BY EXCHANGE

Digitized by Google

PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION

La rapidité fort inattendue avec laquelle la première édition de ce manuel a été écoulée semble prouver qu'il répondait à un besoin, et remplissait une lacune. Y aurait-il présomption chez l'auteur à penser que la méthode qu'il a cru devoir adopter a été aussi pour quelque chose dans le succès de son livre? Cette méthode, est-il besoin de l'expliquer, consiste à ne tenir compte que des écrivains français qui trônent au premier rang, et de ceux qui s'en sont le plus rapprochés, et à donner sur chacun d'eux et sur leurs œuvres capitales tous les détails que peut comporter un ouvrage élémentaire. C'est un peu l'opposé de ce qui se fait d'ordinaire;

Digitized by Google

les manuels du genre de celui-ci, j'entends ceux qui sont spécialement rédigés en vue d'être mis entre les mains des élèves, ont soin de n'omettre presque aucun des écrivains qui ont marqué, à quelque titre que ce soit, dans l'histoire de la littérature, et d'offrir une indication à peu près complète de leurs œuvres. Mais cela ne peut se faire, on le comprend, qu'en sacrifiant les considérations générales et les vues d'ensemble, aussi bien que les détails biographiques et les appréciations littéraires, toutes choses sans lesquelles une histoire de la littérature n'est plus qu'une sèche et aride nomenclature, dénuée de tout intérêt. Il est vrai que le système dans lequel le présent manuel est conçu a aussi ses inconvénients : on peut lui reprocher, en particulier, de passer sous silence bien des écrivains et des ouvrages qui occupent une place honorable dans l'histoire de la littérature. L'auteur reconnaît tout ce qu'il y a de fondé dans ce reproche; il avouera même que plus d'une fois il a été embarrassé et obligé de se faire violence pour rester fidèle à son principe et ne pas élargir outre mesure le cadre qu'il s'était tracé. Mais il estime, qu'à tout prendre, les inconvénients de sa méthode ne sont rien en compa-

Digitized by Google

raison des grands avantages qu'elle présente, et il se félicite de voir que le public lui a donné raison.

A côté des éloges dont ce livre a été l'objet de la part de la presse, il lui a été adressé quelques critiques de détails. Il va sans dire que l'auteur s'est fait un devoir de tenir compte de toutes celles qui lui ont paru justifiées. Il en est résulté quelques retouches, et quelques retranchements et additions, qui, toutefois, se réduisent à peu de chose.

Puisse cette seconde édition rencontrer auprès du public un accueil aussi bienveillant que les précédentes.

Janvier 1874.

Digitized by Google

Digitized by Google

MANUEL D'HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PREMIÈRE PÉRIODE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE PENDANT LE MOYEN AGE

CHAPITRE I

Origine et formation de la langue française. — Le serment de Louis le Germanique. — Langue d'oc et langue d'oïl.

1. Les Gaëls ou Galles, qui habitaient l'ancienne Gaule avant que les Romains y établissent leur domination, appartenaient à la famille celtique dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Leur religion était le druidisme, dont les mystères se célébraient au milieu des sombres forêts qui couvraient alors le sol. Les Druides, c'était le nom des prêtres, exerçaient une très grande influence, non seulement en raison de leur caractère sacerdotal, mais encore parce qu'ils étaient en même temps poètes, orateurs, médecins, etc. Ils concentraient ainsi entre leurs mains toutes les connaissances, et, pour s'en assurer le monopole, ils se gardaient bien de les confier à

Digitized by Google

l'écriture, mais les transmettaient de bouche aux initiés. C'est ce qui explique le manque absolu de documents qui auraient pu nous renseigner sur la nature de la langue gaélique.

Lorsque, peu d'années avant l'ère chrétienne, Jules César eut soumis la Gaule au joug de Rome, les anciennes institutions politiques, sociales et religieuses furent anéanties; l'ancienne langue gauloise céda la place au latin qui devint la langue prédominante, au moins dans les grands centres de population, si bien que la Gaule, dans les premiers siècles de la conquête, eut la gloire de fournir à la littérature romaine quelques-uns de ses écrivains les plus remarquables, tels que le poète **Pétrone,** l'historien **Trogue-Pompée,** le poète **Ausone,** et bien d'autres.

2. L'invasion des Barbares, au V^me^ siècle, produisit en Gaule de nouveaux bouleversements: plusieurs peuples de différente origine, Suèves, Vandales, Goths, se ruèrent sur ce malheureux pays. Mais c'est aux Francs, de race germanique, qu'il était réservé de s'y établir à demeure et de donner leur nom à l'une des plus puissantes nations de l'Europe moderne. Au premier abord on serait tenté de croire que ces nouveaux conquérants imposèrent au peuple conquis leur langue et leurs lois, comme l'avaient fait les Romains cinq siècles auparavant; mais il n'en fut point ainsi. Il arriva au contraire que les Francs, au contact d'une civilisation plus avancée, d'une langue plus parfaite, d'une religion plus éclairée, abandonnèrent leurs mœurs, leur religion, leur langue même, pour adopter celles du peuple qu'ils avaient sou-

Digitized by Google

pis par les armes. Il va sans dire que cette absorption, n ce qui concerne la langue, ne se fit pas d'un coup : elle t lente, mais n'en fut pas moins complète, au point que nouvelle langue qui allait sortir de ce chaos ne devait arder presque aucune trace de l'élément germanique.

3. Cette nouvelle langue, ou *roman,* comme on l'appelle, n'était au fond qu'un latin corrompu, dans lequel les désinences des mots avaient été simplifiées ou supprimées, et dont l'orthographe avait été modifiée pour s'adapter à certaines habitudes de prononciation. Nous en avons un curieux échantillon dans le serment prêté à Strasbourg, en 842, par le roi Louis le Germanique, en présence de ses troupes et de celles de son frère, Charles le Chauve, avec lequel il venait de conclure un traité d'alliance. En voici le texte original, accompagné de la traduction :

« Pro Deo amur, et pro Christian poblo et nostro commun salvament, d'ist di en avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo, et in adjudha et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradra salvar dist, in o quid il mi altresi fazet, et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai, qui, meon vol, cist meon fradre Karle in damno sit. »

Pour l'amour de Dieu et pour le peuple chrétien et notre commun salut, de ce jour en avant, en tant que Dieu savoir et pouvoir me donne, si défendrai-je mon frère Charles (et lui serai) en aide et en chaque chose, ainsi qu'un homme par droiture son frère doit défendre en chose que lui également ferait, et avec Lothaire aucun accord jamais ne prendrai qui, de mon vouloir, à ce mien frère Charles à dommage soit.

Digitized by Google

Telle était cette langue romane qui, parlée par le peuple, tandis que le latin se maintenait encore comme langue officielle et liturgique, et comme langue des lettrés, était appelée, après une suite de transformations que nous allons étudier, à devenir la langue française. Dès cette époque, c'est-à-dire dès le IX^me^ siècle, nous la trouvons divisée en deux dialectes appelés *langue d'oïl* et *langue d'oc*[1] et parlés le premier au nord, le second au sud de la Loire.

[1] *Oïl* et *oc* signifiaient également *oui*.

Digitized by Google

CHAPITRE II

ONZIÈME, DOUZIÈME ET TREIZIÈME SIÈCLES

Premières productions de la littérature romane. — Naissance de la poésie en Provence : les Troubadours. Bertram de Born. Richard Cœur-de-Lion. — Les Trouvères et leurs ouvrages : Chansons de Gestes. Cycle de Charlemagne : Théroulde et la Chanson de Roland. Alexandre de Bernay. — Romans de Chevalerie. Cycle d'Arthur de Bretagne. Chrétien de Troyes. — Fabliaux allégoriques : le Roman de Renart. Autres Fabliaux. — Rutebeuf. Guyot de Provins. — Poésie lyrique : Thibaut de Champagne.

4. C'est dans le midi de la France, en Provence, le pays de langue d'oc, que l'on vit s'épanouir les premières fleurs de la littérature romane. Tandis que le nord de la France était en proie aux guerres intestines et à tous les désastres qui signalèrent le règne des successeurs de Charlemagne, le pays qui s'étend du pied des Pyrénées aux Alpes jouissait d'une existence calme et tranquille. Soit par suite de l'influence d'un climat plus doux, soit par le fait de son voisinage de l'Espagne, et d'un contact plus intime avec le génie brillant et chevaleresque des Maures, les mœurs y étaient moins rudes, le goût plus éclairé, plus délicat. La vie des gentilshommes se passait à chasser au faucon, à jouter à armes courtoises dans les tournois, à cultiver le *gai saber,* c'est-à-dire le gai savoir,

Digitized by Google

la gaie science, en d'autres termes la poésie. Ils prenaient plaisir à se livrer à de longues dissertations sur des sujets fort subtils, pour la plupart. Les dames y prenaient elles-mêmes une part active et présidaient à ces espèces de joutes littéraires appelées *Cours d'Amour*, parce que l'amour idéal était le sujet le plus ordinaire qui y était traité par les poètes. On appelait ceux-ci des *Troubadours*, du mot « troubar » qui en provençal signifiait trouver.

5. Ces troubadours étaient pour la plupart des seigneurs, de nobles chevaliers qui célébraient dans leurs vers la beauté de leurs dames ou les exploits des preux. Seuls, ou plus souvent accompagnés d'un jongleur ou ménestrel, ils allaient de château en château et rencontraient partout un accueil empressé. Les poésies qu'ils récitaient ou chantaient, en se faisant accompagner de quelque instrument, portaient différents noms suivant le sujet qui y était traité ou le sentiment qui les inspirait. Ainsi l'on distinguait *la complainte, la chanson, le lai,* qui appartenaient plus ou moins au genre érotique ou élégiaque, le *sirvente* et le *tenson* dans lesquels dominait quelque sentiment plus énergique. Dans toutes les productions de cette poésie provençale qui, presque sans exception, appartient au genre lyrique, il règne une assez grande monotonie; le génie y fait absolument défaut, et l'inspiration, quand elle s'y rencontre par aventure, y est toujours de courte haleine. Il n'est pas moins vrai que ce sont des poètes provençaux qui ont donné à la poésie française la forme qu'elle a conservée jusqu'à nos jours. Ce sont eux qui ont introduit en particulier la rime, cet

Digitized by Google

élément si caractéristique de notre versification. Suivant toute probabilité, les troubadours l'empruntèrent à la poésie arabe qui, au X^me^ et au XI^me^ siècle, était dans tout son éclat. Par suite de l'invasion de l'Espagne par les Arabes et de l'établissement du califat de Cordoue, la brillante civilisation arabe était aux portes de l'Europe occidentale: la Provence n'en était séparée que par les Pyrénées; nul doute, par conséquent, que les troubadours aient eu de fréquents rapports avec leurs voisins, et se soient ainsi imprégnés des idées et de la littérature orientales.

6. Parmi le grand nombre de poètes provençaux dont on connaît les ouvrages, nous nous contenterons de mentionner le célèbre roi d'Angleterre **Richard Cœur-de-Lion,** et **Bertram de Born.** Richard avait passé une grande partie de sa jeunesse en Provence, et parlait le provençal aussi bien que sa langue maternelle. On possède la *complainte* qu'il composa pendant sa captivité en Allemagne : c'est une pièce assez froide et qui n'a d'intérêt qu'au point de vue de la renommée de son auteur. Quant à Bertram de Born, poète batailleur et l'un des plus turbulents vassaux du roi d'Angleterre, on l'a surnommé le *Tyrtée du moyen âge,* parce qu'il règne dans ses poésies une verve, une énergie qui manque généralement à celles de ses confrères. Voici la première strophe d'une pièce de ce poète, qui suffira à donner une idée de son caractère aussi bien que de la langue des troubadours :

Bem platz lo dous temps de pascor
Que fai foillas e flors venir;

Digitized by Google

E platz me quant aug la baudor
Delz auzels que fan retentir
Lor cant per lo boscatge;
E platz mi quan vei sobre'ls pratz
Tendaz e pavaillos fermatz;
E ai gran allegratge
Quan vei per campaigna rengatz
Cavaliers et cavals armatz.

Traduction.

Bien me plaît le doux temps de Pâques
Qui fait feuilles et fleurs venir.
Et il me plaît quand j'entends la joie
Des oiseaux qui font retentir
Leur chant par le bocage;
Et il me plaît quand je vois sur les prés
Tentes et pavillons plantés;
Et j'ai grande allégresse
Quand je vois rangés dans la campagne
Cavaliers et chevaux armés.

Lorsque, dans les premières années du XIII^me^ siècle, la croisade contre les Albigeois déchaîna ses fureurs sur la malheureuse Provence, elle mit fin du même coup à cette florissante littérature des troubadours, et la langue provençale, désormais délaissée, rentra dans son obscurité. Aujourd'hui on la retrouve encore, à l'état de patois parlé dans les campagnes, et telle, à peu de chose près, que la parlaient et l'écrivaient les poètes provençaux du XI^me^ et du XII^me^ siècle.

7. La langue d'oïl ou *roman wallon* devait avoir de plus brillantes destinées : c'est d'elle en effet qu'est sortie la langue française, et c'est d'elle, par conséquent, que nous avons à nous occuper désormais exclusive-

Digitized by Google

ment. Parmi les causes qui contribuèrent le plus à perfectionner et à populariser la langue d'oïl, on doit mentionner en première ligne l'établissement des Normands en France au commencement du X^me^ siècle. Ce peuple scandinave avait une langue complètement formée et une littérature riche en poèmes nationaux, œuvres de leurs *scaldes* [1]. S'ils renoncèrent à leur langue pour adopter celle du peuple au milieu duquel ils étaient venus s'établir, ils conservèrent leur goût traditionnel pour la poésie, et hâtèrent le développement de la langue romane par la fondation de nombreuses écoles où cette langue était enseignée en même temps que le latin. En outre ils la portèrent avec eux en Italie et en Angleterre, et c'est ainsi que, grâce à eux, le roman wallon devint la langue dominante dans l'Europe occidentale.

8. Bientôt apparurent dans le nord de la France de nombreux poètes appelés *Trouvères*, mot qui, en roman wallon, avait la même signification que celui de trouba-

[1] Les *scaldes* étaient des poètes scandinaves qui, en Islande, en Norwège, en Danemark, en Suède, chantaient les mystères de la religion, les aventures des dieux, les exploits des rois et des guerriers. Chaque prince en avait à sa cour et tenait à être célébré par leur voix. Plusieurs de ces chants étaient gravés en *runes*, mais le plus souvent ils passaient de bouche en bouche. Ils furent recueillis plus tard et formèrent l'*Edda* et les *Sagas*.

Edda est le nom de deux ouvrages sur la mythologie scandinave : le premier écrit en vers en Islande au XI^me^ siècle, par *Soemund Sigfuson*, dit le Sage, le second écrit en prose au XII^me^ siècle, par l'historien scandinave *Snorro Sturleson*.

Les *Sagas* sont des récits poétiques des traditions historiques et mythologiques des peuples septentrionaux, composés au XIII^me^ siècle par différents poètes (Bouillet, Dict. hist.).

Digitized by Google

dour en provençal. Mais si les poètes du nord et ceux du sud portent le même nom, leurs ouvrages diffèrent essentiellement : au lieu de poésies courtes et légères, appartenant au genre lyrique, on ne rencontre ici que de longs poèmes épiques de diverses espèces. Les uns reposent sur une donnée plus ou moins historique, tirée soit des traditions nationales, soit de l'antiquité, ou bien ils empruntent leurs sujets aux mœurs de la chevalerie et mettent en scène des personnages entièrement fabuleux; ce sont les *Chansons de gestes* [1]. D'autres peignent les mœurs de la bourgeoisie, et se rapprochent du genre désigné aujourd'hui sous le nom de nouvelles ou contes en vers : ce sont les *Fabliaux*. Parmi les chansons de gestes, il en est de sérieuses et qui ne respirent que le courage guerrier uni à la ferveur religieuse; d'autres rentrent dans ce qu'on appelle le genre héroï-comique. Quant aux fabliaux, ils sont avant tout satiriques : il y règne un esprit caustique et railleur, et une liberté souvent licencieuse.

9. On est confondu, au premier abord, du nombre prodigieux de poèmes sérieux ou badins que nous ont légués les trouvères. Mais, pour comprendre cette fécondité, il faut savoir que la composition de ces contes rimés offrait d'autant moins de difficultés que le style en est généralement fort prosaïque, et que les règles de la versification étaient encore assez mal fixées, ou tout au moins assez peu observées. Quoi qu'il en soit, l'existence d'un si grand nombre de longs ouvrages en vers prouve

[1] Le mot *gestes* signifiait alors *exploits;* et c'est dans ce sens que nous disons encore aujourd'hui : les faits et gestes.

Digitized by Google

que la société de ce temps était plus sensible aux plaisirs de l'esprit qu'on ne serait tenté de le croire, quand on réfléchit à l'état de barbarie dans lequel la France était encore plongée.

10. De toutes les chansons de gestes, la plus remarquable est sans contredit la fameuse *Chanson de Roland,* dont les chevaliers chantaient des fragments au moment de marcher à l'ennemi, et qui était si populaire qu'on peut l'appeler la Marseillaise de la chevalerie. Elle appartient, comme beaucoup d'autres de la même époque, au cycle de Charlemagne. Cette grande figure dut agir puissamment sur l'imagination des Français : elle réunissait, en effet, l'éclat, la majesté, l'imprévu. Quoi de plus grandiose que ces expéditions lointaines et toujours heureuses contre les Maures d'Espagne, les Lombards d'Italie, les Saxons de la Germanie; ce couronnement dans la ville des Césars et toutes ces magnificences de la cour d'Aix-la-Chapelle, qui devaient sembler une féerie à l'Europe encore barbare! Aussi comprend-on sans peine que la légende se soit emparée du grand empereur et des vaillants capitaines qui l'avaient accompagné dans ses aventureuses expéditions.

11. Parmi les paladins dont la tradition a entouré l'empereur Charlemagne, le plus populaire c'est Roland. Toutefois c'est à peine un personnage historique : nommé une seule fois par le biographe de Charlemagne, comme l'un de ceux qui périrent à Roncevaux, il appartient presque tout entier à la légende. La chanson de Roland est le récit épique de cette funeste journée où l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne commandée

Digitized by Google

par Roland, et surprise dans un étroit défilé des Pyrénées par suite de la trahison d'un félon chevalier, fut massacrée jusqu'au dernier par les Sarrasins, malgré les prodiges de valeur de Roland et de ses braves compagnons d'armes, l'archevêque Turpin, Olivier, etc. La belle ordonnance de ce poème, l'unité de l'action, le pathétique des situations, la grandeur, la noblesse des caractères, la réalité vivante des personnages, la beauté des descriptions, en font une œuvre tout à fait hors ligne; et rien ne lui manquerait pour être la véritable épopée de la France, s'il n'eût pas été écrit dans une langue encore dans l'enfance et à peine formée. Il se compose de quatre mille vers de dix syllabes, divisés en strophes monorimes. L'auteur a mis son nom au dernier vers [1]. Nous savons ainsi qu'il s'appelait **Turoldus**, et l'on a tout lieu de croire que c'était le même personnage qu'un certain moine bénédictin de l'abbaye de Fécamp en Normandie, appelé **Théroulde**, et qui vivait dans le XI^me^ siècle.

Voici un fragment de la *Chanson de Roland* dans son texte original :

Cumpainz Rollant, sunez vostre olifan :
Si l'orrat Carles qui est as porz passant,
Je vous plevis, jà returnerunt Franc.
— Ne placet Deu, ço li respunt Rollant,
Que ço seit dit de nul hume vivant
Ne pur païen que jà sei-jo cornant :
Jà n'en aurunt reproece mi parent.
Quand jo serai en la bataille grant,

[1] « Ci falt la geste que Turoldus declinet. »

Digitized by Google

Et jo ferrai e mil cops e VII cenz,
De Durandal verrez l'acer sanglent!
Franceis sunt bon, si ferrunt vassalment!
Jà cil d'Espaigne n'aueront de mort guarant.

12. On connaît un très grand nombre d'autres chansons de gestes se rapportant au cycle de Charlemagne. Aucune, cela va sans dire, ne présente la belle ordonnance et l'admirable unité de la Chanson de Roland; on y trouve néanmoins de grandes beautés de détails, des scènes pleines d'intérêt, de nobles et généreux sentiments et des récits de batailles ou de combats singuliers d'une saisissante énergie. Il en est qui appartiennent au genre héroï-comique, et dans lesquelles la grande figure de Charlemagne est ridiculement travestie. La plus connue est le récit d'un *Voyage à Jérusalem*, que l'empereur, accompagné de ses douze pairs légendaires, aurait entrepris dans le seul but de constater si le roi Hugon de Constantinople avait meilleure grâce que lui sous la couronne. Le poète conduit d'abord ses héros à Jérusalem où ils reçoivent toute sorte de reliques qui leur servent plus tard à se tirer heureusement des situations les plus embarrassantes.

13. La période carlovingienne n'est pas la seule qui ait fourni des sujets de poèmes aux trouvères : un assez grand nombre de chansons de gestes ont trait à quelque autre époque glorieuse des annales de la France, aux Croisades, par exemple. Un événement aussi considérable ne pouvait manquer d'avoir son épopée. Ce sont ces aventureuses expéditions qui ont inspiré la *Chanson d'Antioche* composée par un simple pèlerin du nom de

Digitized by Google

Richard, témoin, ou tout au moins contemporain de la première croisade, et qui la raconte en vers avec une scrupuleuse fidélité historique. Quant aux chansons de gestes qui ont pris pour héros quelque personnage célèbre de l'antiquité, la plus intéressante est le *Roman d'Alexandre,* espèce de biographie amplifiée du conquérant macédonien, faite par un trouvère, nommé **Alexandre de Bernay** ou **Alexandre de Paris.** L'histoire et la fable s'y trouvent étrangement entremêlées. Le poète ne se contente pas de faire parcourir à son héros toute la terre habitable : il le fait monter dans les airs sur les ailes d'un vautour, puis descendre, enfermé dans une espèce de cloche à plongeur, jusqu'au fond de l'océan. C'est dans ce poème d'Alexandre de Bernay qu'on rencontre pour la première fois le vers de douze syllabes; de là vient qu'on a donné le nom d'alexandrin à cette espèce de vers qui est resté depuis lors le vers héroïque par excellence.

14. Nous avons dit plus haut qu'un assez grand nombre de poèmes ou chansons de gestes ont emprunté leur sujet aux mœurs de la chevalerie, et que les personnages qu'ils mettent en scène sont entièrement imaginaires. Presque tous ceux de cette catégorie appartiennent au cycle *d'Arthur et des chevaliers de la Table-ronde.* Arthur était un héros fabuleux qui, dans l'île de Bretagne, s'était signalé par ses exploits contre les Saxons, et dont les Bretons réfugiés dans l'Armorique avaient toujours conservé le souvenir. Bien des légendes se rapportaient à ce roi et aux chevaliers de l'ordre de la Table-ronde qu'il avait fondé, légendes toutes mêlées de faits mer-

Digitized by Google

veilleux dans lesquelles les fées, les magiciens, les nains, les géants, les palais enchantés jouaient un grand rôle. Ce sont ces légendes qui remplissent tous les romans de la Table-ronde, et en particulier ceux de **Chrétien de Troyes**, fécond écrivain dont les romans *Lancelot du Lac, le Chevalier à la charrette*[1], etc., jouirent d'une grande vogue dès le XII^me^ siècle. Tous ces poèmes remplis d'aventures dont l'amour, ou plutôt une galanterie assez dévergondée, fait le fonds principal, appartiennent au genre héroï-comique.

15. Il faut en excepter toutefois ceux qui ont pour sujet la recherche du Saint-Graal. On appelait ainsi, au moyen âge, la coupe avec laquelle Jésus avait célébré la Cène avec ses disciples, et qui, suivant la légende, avait été transportée dans l'Armorique française. Les poèmes de ce groupe, auquel appartient *Perceval le Gallois*, de Chrétien de Troyes, sont empreints d'un sentiment de piété exaltée qui touche au mysticisme. Au surplus il y aurait tout un cycle à faire des nombreux poèmes religieux qu'a vus naître le moyen âge, et dans lesquels sont racontées, avec une naïveté enfantine, les merveil-'euses légendes des saints. Mais ils sont si dépourvus de tout mérite littéraire, que ce serait temps perdu que de s'y arrêter.

C'est dans les poèmes chevaleresques de la Table-

[1] Le chevalier à la charrette n'est autre que Lancelot du Lac, le type du loyal chevalier, qui, privé de son cheval, monte dans une charrette de paysan pour aller à la recherche de la reine Genièvre, enlevée à la barbe du roi Arthur par un félon chevalier nommé Méléagans. La délivrance de la reine et la punition du ravisseur forment le fond du roman dans lequel la charrette est l'occasion de plusieurs incidents comiques.

Digitized by Google

ronde, et particulièrement dans ceux de Chrétien de Troyes, qu'on voit apparaître le vers de huit syllabes.

Ce vers plus facile à manier, plus léger d'allure, convenait mieux sans doute à ces œuvres légères que le grave décasyllabe qui avait été jusqu'alors en usage. Les strophes monorimes tendent aussi de plus en plus à disparaître.

16. Il ne nous reste plus, pour compléter cette étude des productions des Trouvères, qu'à parler des *Fabliaux* qui, avec les romans héroï-comiques, avaient le privilège d'amuser, de provoquer le rire, comme les sérieuses chansons de gestes avaient celui d'exciter l'admiration et la pitié. Le nom de fabliau indique assez qu'à son origine cette forme littéraire appartenait à l'apologue ou à l'allégorie. Il n'y a pas à s'en étonner : de tout temps l'esprit humain a été frappé de certaines analogies qui existent entre l'homme et les animaux; de tout temps il a cherché à en tirer des leçons de morale, des armes propres à battre en brèche les ridicules et les abus; armes d'autant plus sûres que les coups qu'elles portent sont mieux dissimulés.

Le plus célèbre des fabliaux est le *Roman de Renart* qui, sous une forme allégorique, est au fond une véritable satire politique et morale. L'auteur semble n'avoir eu d'autre but que de démontrer que l'habileté mise au service de la ruse et de l'audace finit toujours par triompher du droit. En vain les nombreuses victimes des méfaits de maître Renart viennent-elles se plaindre et demander justice au tribunal du Lion : grâce aux ressources inépuisables de son esprit, grâce à ses flatteries, à

Digitized by Google

ses mensonges, à son hypocrisie, le rusé compère échappe à tous les châtiments, et rentre triomphant et escorté de la foule de ses admirateurs dans son château de Malpertuis.

17. Cette satire populaire a été, dès son apparition au XII^me^ siècle, le point de départ d'un grand nombre d'imitations dans lesquelles, à côté du héros, apparaissent invariablement les mêmes personnages, le Loup appelé *Ysengrin,* le Lion appelé *Noble* et bien d'autres. On y trouve quelques-unes des fables qu'Ésope nous a transmises, telles que le Renard tombé dans un puits, le Corbeau et le Renard, etc. Mais elles se présentent ici beaucoup plus développées, et noyées dans une foule d'épisodes qui en élargissent démesurément le cadre. De la France qui l'avait probablement reçu des Flamands, le Roman de Renart passa en Allemagne, où il s'est mieux acclimaté encore que dans son pays natal : *Rheinecke der Fuchs* est encore aujourd'hui l'une des œuvres littéraires qui jouissent au delà du Rhin de la plus grande popularité, et le célèbre poète Gœthe n'a pas dédaigné d'en rajeunir la forme, sans toutefois en changer le fond.

18. Quant aux fabliaux qui, plus ou moins dépouillés de toute allégorie, n'avaient d'autre prétention que d'amuser par le récit de faits imaginaires empruntés pour la plupart à la vie bourgeoise, ils sont nombreux. Nous nous contenterons de citer comme modèles du genre *le Vilain mire,* c'est-à-dire le Villageois médecin, qui a fourni à Molière son Médecin malgré lui, et *St. Pierre et le Jongleur* dans lequel le poète raconte comment en en-

Digitized by Google

fer un jongleur, chargé de surveiller un certain nombre de damnés qui rôtissent dans une chaudière, se laisse séduire par St. Pierre qui lui gagne au jeu les âmes confiées à sa garde, et se voit chassé par Lucifer du sombre royaume, avec défense à tous ses confrères d'y mettre jamais les pieds.

19. Composés, comme les romans de chevalerie, en vers de huit syllabes, les fabliaux sont peut-être la forme la mieux réussie de toutes celles dans lesquelles les Trouvères se sont essayés : c'est à coup sûr celle dans laquelle l'esprit gaulois, narquois et frondeur, s'est le mieux donné carrière. Aussi ces contes étaient-ils lus partout, non seulement en France, mais à l'étranger, en Angleterre, en Italie. Boccace, l'un des plus grands écrivains italiens, et l'auteur d'un recueil de contes intitulé le *Décameron,* n'a pas craint de puiser à cette mine féconde. Il faut bien dire, cependant, que si, en lisant ces fabliaux, on ne peut s'empêcher d'admirer la vivacité du récit, et de reconnaître que l'art de conter y est poussé à un degré de perfection qui semble ne pouvoir être dépassé, notre goût moderne, plus délicat, ne saurait s'accommoder des plaisanteries grossières, des obscénités même, qui les déparent trop souvent.

20. Parmi les auteurs de fabliaux, celui qui occupe la première place, après Chrétien de Troyes, c'est **Rutebeuf,** contemporain de St. Louis, poète fort maltraité de la fortune, comme tant d'autres, et dont la misère semble avoir alimenté la verve sarcastique. Il avait toutefois été devancé dans le genre satirique par un moine bénédictin nommé **Guyot de Provins.** Ce-

Digitized by Google

lui-ci avait eu l'occasion de voir beaucoup d'hommes et de choses pendant un pèlerinage qu'il avait fait en Terre sainte; mais son caractère atrabilaire et morose ne lui laissait voir que leur côté triste et fâcheux. Dans un long poème intitulé *la Bible,* il se répand en critiques amères contre les petitesses et les vilenies de son siècle dont il a la plus mauvaise opinion. C'est surtout contre le clergé qu'il exhale sa mauvaise humeur : Rome elle-même n'est pas à l'abri de ses invectives :

Rome nous suce et nous englout,
Rome détruit et occit tout :
Rome est la doiz (conduit) de la malice
Dont sourdent tout li mauvais vice :
C'est un vivier plein de vermine.

On pourrait nommer deux ou trois poètes de la même époque non moins hardis ni moins violents que Guyot : ce qui prouverait, s'il en était besoin, que la tendance moqueuse et satirique de l'esprit français a existé de tout temps, même dans les siècles d'ignorance générale et de soumission aveugle à l'autorité.

21. Jusqu'ici la poésie des trouvères, même quand elle revêtait parfois le caractère de la satire, s'est toujours montrée foncièrement épique. Le moment est venu, où, à l'imitation des troubadours provençaux, les trouvères vont chercher dans leur propre cœur les sujets de leurs vers, et où par conséquent le lyrisme s'introduit dans la poésie du nord de la France. Le poète qui s'est voué le premier à ce nouveau genre, c'est **Thibaut de Champagne,** l'un des plus puissants feudataires de la couronne, et qui fut même roi de Na-

Digitized by Google

varre. Au temps de la minorité de St. Louis, il avait pris part à la ligue des grands seigneurs coalisés contre la régente Blanche de Castille; mais bientôt on l'avait vu se rallier à la cause royale, et se déclarer le partisan le plus dévoué de la reine mère, dont la beauté et les nobles qualités avaient fait sur lui une profonde impression. Aussi ses poésies sont-elles pleines d'un seul sentiment, l'amour, amour délicat, chaste, profond, mais sans espoir, ou du moins exprimé de manière à le faire croire tel; car ces plaintes amoureuses sont répétées de tant de façons diverses, qu'on peut avec quelque raison en suspecter la sincérité, et supposer que le poète se complaisait à dessein dans une passion sans laquelle son inspiration aurait peut-être manqué d'aliment.

22. Quoi qu'il en soit, Thibaut se distingue d'une manière assez tranchée des autres trouvères ses confrères; il se rattache par beaucoup de points aux troubadours provençaux. Petit-fils d'un roi de Navarre, il avait été initié par sa mère aux usages et aux mœurs du midi, et il essaya dans sa brillante résidence de Provins en Champagne, de ressusciter les cours d'amour et la gaie science. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on retrouve dans ses poésies toutes lyriques un reflet de l'art des troubadours, et si ses inspirations semblent avoir été puisées à la même source. C'est, à tout prendre, un troubadour égaré dans le nord, comme on l'a fort bien dit; mais il a sur les poètes provençaux l'avantage d'avoir écrit dans une langue qui est la nôtre, et dont il nous est jusqu'à un certain point possible d'apprécier le mérite et la saveur originale. C'est, en effet, comme dit

Digitized by Google

Villemain, « la première réputation classique en poésie vulgaire que nous trouvons dans la France septentrionale au moyen âge, le premier écrivain qu'on cite partout, et dont les vers puissent s'entendre et se lire. »

Il a, le premier peut-être, introduit dans la versification une agréable diversité, et obtenu par l'heureuse combinaison des rimes et la coupe variée des vers, des effets d'harmonie et de rhythme déjà remarquables pour le temps. On peut en juger par la petite pièce suivante:

L'autre jour, en mon dormant,
Fus en grand doutance
D'un jeu-parti[1] en chantant
Et en grand balance :
Quand Amour me vint devant
Ki me dist : Que vas querrant?
Trop as corage movant,
Ce te vient d'enfance.

[1] Le *jeu-parti* ou *tenson*, pièce de poésie ordinairement dialoguée.

Digitized by Google

CHAPITRE III

TREIZIÈME, QUATORZIÈME ET QUINZIÈME SIÈCLES

Naissance de la prose : Villehardouin et Joinville, chroniqueurs. — Le Roman de la Rose : Guillaume de Lorris et Jean de Meun. — Froissard. — Commines. — Renaissance de la poésie. Charles d'Orléans. Villon. — Le théâtre au moyen âge : Mystères, Moralités, Farces et Soties.

23. On peut dire que Thibaut clôt l'époque des trouvères. Ceux-ci ont forgé la langue qui, encore informe au X^me^ siècle, a fait peu à peu, grâce à leur incessant labeur, de notables progrès. Elle s'est propagée et popularisée en dehors de la France. Mais il lui restait à prouver qu'elle n'était pas seulement bonne pour la poésie, qu'elle pouvait se prêter déjà aux exigences plus sévères de la prose, et offrir à l'historien, ou tout au moins au chroniqueur, un instrument maniable et docile. Eh bien, cette preuve elle l'avait déjà donnée: le XIII^me^ siècle nous présente, en effet, les noms de deux chroniqueurs, **Villehardouin** et **Joinville**, qu'on doit regarder comme les véritables créateurs de la prose.

24. **Geoffroy de Villehardouin** fut maréchal de Champagne sous le comte Thibaut, le père du trouvère, qu'il accompagna à la quatrième croisade. Prêchée par Foulques de Neuilly et dirigée par Baudoin, comte

Digitized by Google

de Flandres, cette expédition, détournée de son but par les intrigues des Vénitiens qui engagèrent les Croisés à se porter sur Constantinople, aboutit, on le sait, à la fondation d'un empire latin sur le Bosphore. Villehardouin fut activement mêlé à tous les événements de cette croisade; il y joua même un des premiers rôles, et fit partie de l'ambassade envoyée à Venise pour traiter des conditions du transport par mer des Croisés en Palestine. Il reçut pour prix de ses services une principauté en Thessalie où il mourut en 1213. C'est là que, recueillant ses souvenirs, il écrivit en roman wallon son intéressante Chronique, le plus ancien monument de la prose française. Il ne faut s'attendre à y trouver ni considérations générales, ni réflexions critiques, ni rapprochements ingénieux, ni données statistiques, en un mot aucun de ces brillants accessoires qui font aujourd'hui le principal intérêt de l'histoire. C'est un récit d'une simplicité, d'une naïveté presque enfantine, et cependant pittoresque et coloré, parce qu'il reflète l'aspect réel des hommes et des choses. On peut en juger par ce fragment où l'écrivain raconte le départ de la flotte : « Et li jors fu bels et « clers, et li vens dols et soès; et il laissent aller les voilles « al vent. Et bien tesmoigne Joffrois, li mareschaus de « Champaigne, qui ceste œuvre dicta, que onc si bele « chose ne fu veue. Et bien sembloit estoire (croire) qui « terre deust conquerre, que tant que on pooit veoir à oil, « ne poit-on veoir se voiles non de nès et des vaissiaux, « si que le cuer des homes s'en esjoissaient mult. »

25. Bien que le sire de **Joinville** ait écrit ses Mémoires près d'un siècle après Villehardouin, il est naturel

Digitized by Google

de ne pas séparer ces deux chroniqueurs, parce qu'ils appartiennent à la même famille et à la même période de développement de la prose française, aux progrès de laquelle ils ont contribué dans une égale mesure. Le sire de Joinville était Champenois, comme Chrétien de Troyes, comme Villehardouin, comme le comte Thibaut, à la cour duquel il fut élevé, et où il puisa sans doute ce goût délicat, cette aimable vivacité d'esprit qui lui gagna le cœur de St. Louis. Admis de bonne heure dans l'intimité du vieux roi, il sut se maintenir dans son affection par un attachement, un dévouement qui ne se démentit jamais. Il l'accompagna en Terre sainte et partagea ses dangers, ses revers et sa captivité. De retour en France, il alla s'établir dans ses terres, d'où il se rendait fréquemment auprès du roi qui le recevait toujours avec plaisir. Il eut le bon esprit de ne pas prendre part à la dernière croisade, et de rester dans son château de Joinville, où, après la mort de son maître, il passa en paix ses dernières années, occupé surtout à rédiger ses Mémoires, « le premier monument de génie en langue « française, » comme Villemain les appelle.

26. Il y raconte les épisodes si dramatiques de la croisade à laquelle il avait pris part: il nous initie à tous les détails de la vie de St. Louis, et nous intéresse à ce modèle des rois, en nous le représentant tel qu'il était, plein d'affection et d'indulgence pour ceux qui vivaient dans son intimité, de dévouement et de sollicitude pour ceux qui partageaient ses dangers, animé d'une piété douce, d'une charité vraiment chrétienne, brave sur le champ de bataille, sage et prudent dans les conseils. Ce qui

Digitized by Google

charme, à la lecture de ces récits, c'est le naturel, la vivacité des impressions, la précision et l'exactitude des détails. Joinville est plus curieux que Villehardouin : il mêle quelques réflexions au récit des événements; il cherche déjà à se rendre compte de ce qui l'a frappé. Ainsi il nous donne une description fort exacte du Nil et des circonstances si singulières de ses crues périodiques; quant à ses sources mystérieuses, il les place dans le paradis; comme il abordait ici le domaine de l'inconnu, il avait bien quelque droit de donner carrière à son imagination.

27. La situation suivante, qui se rapporte à une conversation que St. Louis et son jeune ami eurent sur le navire qui les portait en Terre sainte, suffira à donner une idée de la langue et du style de Joinville, comme aussi de la touchante familiarité qui régnait entre le roi et ceux qui l'approchaient : « Sa demande fut telle: Se- « neschal, fist-il, quel chose est Diex? — Et je li diz : « Sire, ce est si bone chose que meilleure ne peut estre. « — Vraiment, fist-il, c'est bien respondre : que ceste « response que vous avez faite est escripte en cest livre « que je tieng en ma main. Or vous demandé-je, fist-il, « lequel vous ameriés miex, ou que vous feussiés me- « siaus (lépreux) ou que vous eussiez fait un pechié mor- « tel? — Et je, qui onques ne li menti, li respondi que « je en ameroie miex avoir fait trente que estre me- « siaus. »

Bien que peiné d'une réponse si peu orthodoxe, le bon roi ne s'en montra pas trop scandalisé, et attendit au lendemain pour faire la leçon à son sénéchal. « Il

Digitized by Google

« m'apela tout seulet, me fit seoir à ses piez, et me « dist : Comment me deistes-vous hier ce ? Et je li diz « que encore le disoie-je ; et il me dit : Vous deistes « comme hastis (étourdi) muzars ; car nule si laide me- « zelerie n'est comme d'estre en pechié mortel, pour ce « que l'ame qui est en pechié mortel est semblable au « dyable, par quoy nule si laide mezelerie ne peut estre... « Ci vous pri, fist-il, tant come je puis, que vous metés « vostre cuer à ce, pour l'amour de Dieu et de moi, que « vous amissiez miex que tout meschief avenit au cors, « de mezelerie et de toute maladie, que ce que le pe- « chié mortel venist à l'ame de vous. »

28. A ce même règne de St. Louis, qui a donné Joinville à la France, se rattache le *Roman de la Rose,* le dernier grand poème du moyen âge, mais où l'allégorie tient lieu du merveilleux épique. Commencé au XIII^me^ siècle par **Guillaume de Lorris,** il fut achevé dans le siècle suivant par un autre poète appelé **Jean de Meung,** et surnommé Clopinel, sans doute à cause de quelque infirmité qui le faisait boiter. Il ne contient pas moins de vingt-deux mille vers de huit syllabes, dont les quatre premiers mille appartiennent seuls à Guillaume. En voici le sujet : Le poète se promenant dans la campagne par une belle matinée de printemps, se trouve devant un « vergier » entouré de hautes murailles sur lesquelles sont représentées quelques figures allégoriques, comme Félonie, Vilenie, Haine, Convoitise, etc., auxquelles est interdite l'entrée de ce jardin, séjour enchanté de Déduyt (Plaisir). Grâce à l'obligeance de la portière, dame Oyseuse, notre poète peut y pénétrer : là

Digitized by Google

il fait connaissance avec de nouveaux personnages, tels que Déduyt, Lyesse, Amour, Doux-Regard, Richesse, etc., et aperçoit vers le milieu du « vergier » une rose en bouton, belle entre toutes, mais entourée de ronces et d'épines qui en défendent l'approche. En ce moment, plusieurs flèches lancées par l'Amour le percent de part en part, et il est forcé de se reconnaître vaincu et de rendre hommage, avec toutes les formalités requises, au dieu malin qui, après s'être assuré de lui en mettant son cœur sous clef, se fait son initiateur, et lui donne les instructions les plus détaillées sur ce qu'il doit faire pour mériter l'amour de sa dame. L'amant retourne alors au bouton de rose, en compagnie de son ami Bel-Accueil. Mais au moment où, avec l'autorisation de Vénus, il en approche les lèvres, Malebouche le dénonce à Jalousie qui enferme Bel-Accueil dans un château-fort.

29. Là finit la première partie du Roman de la Rose; c'est dire que l'auteur l'avait laissé inachevé. **Jean de Meung**, qui le reprit bien des années après, était en tout l'antipode du simple et naïf Guillaume de Lorris. C'était une sorte d'esprit fort qui ne vit dans le Roman de la Rose qu'une occasion de développer ses idées hardies et sa morale suspecte, et de déverser sa verve railleuse sur tout ce qu'on était habitué à respecter. Il prend à partie les riches, les puissants, les avares, et surtout le clergé et les femmes : c'est presque de la haine qu'il éprouve pour ces dernières, et il les peint sous les couleurs les plus défavorables. Il conserve les personnages allégoriques de son prédécesseur, mais il en modifie le caractère. Tous ont perdu leur charme de pudeur et

Digitized by Google

d'innocence; la Raison est devenue loquace, frondeuse et hardie à l'excès; quant à ceux qu'il a créés, il les a plus fortement encore marqués de son empreinte. Le principal est Faux-Semblant, qui personnifie le clergé : son odieuse hypocrisie fait penser à Tartufe; mais c'est un Tartufe renforcé, bien plus effronté que celui de Molière; il ose proférer des paroles comme celles-ci :

Quand je vois tous nus ces truans
Trembler sor ces fumiers puans,
De froid, de faim crier et braire,
Ne m'entremet de leur affaire.

30. Jean de Meung reprit le Roman de la Rose au point où Guillaume de Lorris l'avait laissé. L'amant cherche à délivrer Bel-Accueil, et réussit, grâce à une trahison de Faux-Semblant, à pénétrer dans l'intérieur du château; mais il en est chassé par Dangier, et il ne lui reste plus qu'à recourir à la force. Le siège du château est décidé : Vénus et l'Amour viennent se ranger dans l'armée des assiégeants. Mais avant de faire assister le lecteur au dénoûment, le poète le transporte dans les entrailles de la terre, où Nature et Génius, son confident, se livrent à une interminable conversation, qui donne occasion à Jean de Meung de faire étalage de toutes les connaissances qu'il possédait en matière de physique, d'alchimie, de métaphysique, d'histoire naturelle, etc. C'est là qu'apparaissent dans toute leur crudité les doctrines matérialistes et sceptiques de l'écrivain : elles présentent un contraste si fâcheux avec l'œuvre de Guillaume de Lorris, qu'on a pu dire avec vérité que « Jean « de Meung flétrit la rose en la cueillant. »

Digitized by Google

31. Jean de Meung nous a fait entrer dans le XIV^me^ siècle, siècle désastreux pour la France, et qui fut témoin de la longue et funeste guerre de Cent ans. Commencée sous le premier des Valois, elle se continue sous Jean le Bon, sous Charles V et sous Charles VI, dont les règnes rappellent les néfastes journées de Crécy et de Poitiers, les fureurs de la Jaquerie, la captivité d'un roi, la minorité et la démence d'un autre, pour aboutir à cette délivrance miraculeuse dont Jeanne d'Arc fut l'instrument providentiel. Une pareille époque devait être peu favorable aux lettres : aussi ne faut-il pas s'étonner de ne rencontrer qu'un écrivain digne d'être mentionné : c'est **Froissard**, le troisième des chroniqueurs. Né à Valenciennes, sous le premier des Valois, d'un peintre d'armoiries, il étudia pour être clerc, et entra dans les ordres. C'était là un singulier stage pour un homme qui devait passer sa vie à courir les grands chemins; mais au moyen âge la carrière ecclésiastique s'arrangeait de tout et menait à tout. Il paraît avoir eu de bonne heure l'humeur changeante, le goût des plaisirs, et une curiosité naturelle qui l'entraîna dans l'existence la plus vagabonde. Poète fécond, il passait ses jours à courir comme un troubadour de ville en ville, de château en château; mais c'était moins pour y débiter ses poésies que pour prendre sa part des fêtes, tournois, carrousels ou festins qui s'y donnaient, interroger les chevaliers et les belles dames qu'il y rencontrait, et s'enquérir de toutes les nouvelles du jour dont il prenait soigneusement note.

32. Ses Chroniques sont une véritable lanterne magique qui fait défiler devant les yeux du lecteur une quan-

Digitized by Google

tité de faits plus ou moins marquants qui se succèdent sans ordre et au hasard. Les grands événements s'y trouvent noyés dans un flux de détails qui en font perdre le fil; mais ce sont précisément ces détails qui font le principal intérêt du livre, parce qu'ils sont un tableau des plus fidèles des mœurs de cette époque. Peindre les hommes de telle sorte qu'ils semblent poser devant nous dans leur réalité vivante, raconter avec une vérité saisissante les combats, les tournois et tous les événements petits ou grands dont il a été le témoin oculaire, ou qu'il ne connaît que par ouï-dire, c'est là au fond tout le mérite de Froissard; mais cet art de conter, il l'a poussé à un point de perfection qui n'a jamais été dépassé; et comme c'est là ce qu'on demande avant tout à un chroniqueur, on peut dire qu'il est le premier dans son genre.

83. Plus d'un siècle après Froissard, un homme qui avait occupé un poste de confiance auprès de Louis XI, écrivait ses souvenirs, à la demande d'un archevêque qui avait formé le projet d'écrire en latin une histoire de son temps. C'était **Philippe de Commines,** le quatrième et dernier des chroniqueurs. Né vers le milieu du XV^me^ siècle, dans son château de Commines, près de Lille, il avait rempli pendant quelques années les fonctions de secrétaire du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, puis était passé au service de Louis XI, qui en avait fait son confident et son conseiller. Charles VIII l'avait employé à plusieurs négociations importantes pendant son expédition en Italie. Ses *Mémoires,* écrits sans méthode, sans plan systématique et sans prétention

Digitized by Google

littéraire, comme des notes à consulter, font de Commines un chroniqueur; mais il se sépare de ses prédécesseurs par une manière toute nouvelle de juger les événements; par là il est déjà presque un historien. Il voit en effet dans l'histoire un enchaînement de causes et d'effets; il étudie et pénètre avec une grande sagacité les mobiles de la politique tortueuse de son maître. Il est vrai qu'il ne la juge pas d'après les règles de la morale usuelle; ne voyant en tout que le but à atteindre, il professe une naïve admiration pour l'habileté qui réussit, fût-ce même par de honteux moyens, et ne se scandalise point des procédés de cette politique astucieuse et perfide à laquelle le Florentin Macchiavelli, qui l'érigea plus tard en système, a laissé son nom. Mais il est jusqu'à un certain point excusable; car Commines ne pouvait pas ne pas être de son temps, et il y aurait quelque injustice à lui demander de juger les événements contemporains avec les idées d'une époque plus avancée.

34. Au surplus, il rachète en quelque sorte ce défaut par des vues véritablement libérales : « Y a-t-il, » écrit-il quelque part dans ses Mémoires, « roi ni seigneur sur « terre qui ait pouvoir, outre son domaine, de mettre « un denier sur ses sujets, sans octroy et consentement « de ceux qui le doivent payer, sinon par tyrannie ou « violence? » De plus, Commines fait intervenir directement la Providence dans les choses de ce monde et montre la main de Dieu dans les catastrophes des princes; il trouve même alors des accents d'une véritable éloquence. Témoin ce passage où, après s'être demandé qui oserait procéder à une information, c'est-à-dire à

Digitized by Google

une accusation contre les puissants de ce monde, il s'écrie : « L'information sera les plaintes et clameurs du « peuple qu'ils foulent et oppressent en tant de manières, « sans en avoir compassion ni pitié ; les douloureuses la- « mentations des veufves et orphelins dont ils auront fait « mourir les maris et pères, dont ont souffert ceux qui vi- « vent après eux ; et généralement tous ceux qu'ils auront « persécutés tant en leurs personnes qu'en leurs biens. Ce « sera l'information ; et leurs grands cris, et par plaintes « et piteuses larmes, les présenteront devant notre Sei- « gneur, lequel sera le vray juge, qui par adventure ne « voudra attendre à les punir jusques à l'autre monde. » On voit par là toute la distance qui sépare Commines des chroniqueurs qui l'ont précédé : ce qui le caractérise c'est une froide impartialité, fruit d'une raison supérieure, d'un esprit qui considère de haut hommes et choses, qui sait faire la part de toutes les influences, de tous les mobiles, et réussit ainsi à se préserver de l'engouement comme de l'aversion.

35. Pendant tout le XIV^me^ siècle, la poésie s'est tue : on vivait encore sur le Roman de la Rose. Mais au XV^me^ elle se réveille de son long sommeil, et l'on voit apparaître, à un court intervalle l'un de l'autre, deux poètes unis par le temps, mais bien différents par leurs tendances et par la nature de leur esprit : l'un, **Charles d'Orléans**, est tourné vers le moyen âge dont il procède directement ; l'autre, **Villon**, regarde vers les temps nouveaux et appartient plutôt à la Renaissance. En tout cas, ils servent l'un et l'autre comme de transition entre les deux époques.

Digitized by Google

36. **Charles d'Orléans** était fils de ce Louis d'Orléans assassiné dans Paris par le duc de Bourgogne, Jean-sans-peur. Quoique tout jeune encore, il s'arma pour venger le meurtre de son père. C'était faire violence à son caractère naturellement doux et pacifique et à ses goûts qui le portaient vers les jouissances de l'esprit et la culture des lettres. Entraîné avec toute la noblesse de France sur le champ de bataille d'Azincourt (1415), il y fut fait prisonnier, et resta vingt-cinq ans captif en Angleterre. Mais il semble qu'il prit assez philosophiquement son parti de ce long exil, et qu'il sut se faire une existence assez douce sur la terre étrangère. Du moins ne trouve-t-on dans ses poésies presque aucune trace de mélancolie, sentiment si naturel chez un poète exilé. Le souvenir de la patrie absente ne s'y montre que de loin en loin. Uniquement occupé de galanterie, Charles d'Orléans n'a vu dans la poésie qu'un art frivole, une distraction où le cœur n'entre pour rien. On retrouve dans ses écrits tout le langage allégorique du Roman de la Rose : les sentiments, les vertus, les vices y sont personnifiés sous les mêmes noms. Mais sous cet appareil allégorique perce un enjouement de bon goût, un badinage aisé et gracieux qui est déjà de l'esprit et qui annonce une société plus cultivée.

37. On peut citer dans ce genre une pièce de vers dans laquelle le style de chancellerie est très ingénieusement parodié sous forme de lettres patentes délivrées au jeune poète par l'Amour, auquel il a prêté serment d'obéissance :

Digitized by Google

Dieu Cupidon et Vénus la déesse,
Ayant pouvoir sur mondaine lyesse,
Salut de cœur, par notre grant humblesse,
A tous amans.

Savoir faisons que le duc d'Orléans
Nommé Charles, à présent jeune d'ans,
Nous retenons pour l'un de nos servants
Par ces présentes...

Trente ans plus tard, il redemande à l'Amour le cœur qu'il a laissé en gage; la demande est faite dans les formes ordinaires des requêtes, et adressée à l'Amour, en son parlement. Le dieu tire ce cœur du coffret où il était renfermé, relève le poète de son serment, et lui octroie un certificat de fidélité en bonne forme :

Le jour de la feste des morts
L'an mil quatre cent trente-sept
Au chastel de Plaisant-Recept

38. Heureusement que ces fades allégories ne remplissent pas tout le recueil de poésies de Charles d'Orléans. Il en est bon nombre dans lesquelles l'inspiration est plus vraie, les sentiments sont plus naturels. C'est à cette catégorie qu'appartiennent les deux petits rondeaux qui suivent, où les charmes du printemps sont exprimés avec une vérité poétique et une fraîcheur de coloris qui n'ont point vieilli :

Les fourriers d'été sont venus
Pour appareiller son logis;

Digitized by Google

Ils ont fait tendre ses tapis
De fleurs et de perles tissus.

Cœurs, d'ennui piéça morfondus,
Dieu merci, sont sains et jolis;
Allez-vous-en, prenez pays,
Hyver, vous ne demourez plus.

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye
Et s'est vestu de broderye,
De soleil riant, cler et beau.

Il n'y a beste ni oyseau
Qui en son jargon ne chante et crye;
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfévrerie :
Chacun s'habille de nouveau.
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Lorsqu'enfin la paix lui permit de rentrer en France, Charles d'Orléans alla s'établir dans son château de Blois qui devint le rendez-vous de tous ceux qui avaient le goût des plaisirs de l'esprit, et qui aimaient la poésie. Ce fut comme un renouvellement des cours d'amour, des tournois littéraires et de la vie des troubadours avec lesquels Charles d'Orléans, de même que Thibaut de Champagne, a plus d'un rapport.

Digitized by Google

39. Si de Charles d'Orléans nous passons à **Villon**, le contraste est frappant : on semble entrer dans un autre monde. Ici plus d'allégorie, plus d'abstractions, plus de sentiments alambiqués, plus d'amour idéal pour des beautés imaginaires, mais une inspiration franche, des sentiments vrais, naturels, un réalisme souvent brutal. L'héroïne de Villon, c'est la « gente saulcissière du « coin[1], » ce qui alimente sa verve, ce qui inspire sa muse, ce sont les scènes populaires des places publiques, des marchés, des carrefours où il passe ses journées, des tavernes qu'il fréquente et où il s'abrite la nuit; car Villon n'a ni feu ni lieu, Villon est un va-nu-pieds, un voleur même, qui a eu plus d'une fois maille à partir avec la justice. Son vrai nom était François Corbueil[2]; il naquit vers 1430 à Paris, et grandit à la grâce de Dieu sur le pavé de la capitale. Ses méfaits lui avaient déjà valu plus d'un emprisonnement, lorsqu'à l'âge de vingt-cinq ans un délit plus grave l'aurait conduit au gibet de Montfaucon, s'il n'eût réussi, en interjetant appel de la sentence, à faire commuer sa peine en celle du bannissement. Retiré en Bretagne, il encourut une nouvelle condamnation, et cette fois, ce fut le roi Louis XI lui-même, à qui il s'était adressé, qui le fit mettre en liberté.

40. D'après ces quelques détails, qui sont à peu près tout ce que l'on sait de la vie de ce poète, on doit s'at-

[1] La belle Gantière, Blanche la Savetière, la gente Saulcissière, Guillemette la Tapissière, Jehanneton la Chaperonnière, Katherine la Bouchière.

[2] Jannet, dans la préface de l'édition qu'il a donnée des œuvres de Villon, affirme qu'il ne s'appelait point Corbueil.

Digitized by Google

tendre à ne retrouver dans ses écrits qu'insouciante gaîté, verve railleuse, et surtout une morale peu sévère. Tout cela s'y rencontre sans doute; mais on se tromperait si l'on croyait y trouver la glorification des dérèglements de sa vie. Villon se montre en maint endroit honteux et repentant de ses fautes dont il rejette la responsabilité sur sa mauvaise éducation. On est même tout étonné de rencontrer parfois dans ses poésies des sentiments délicats, des traits d'une sensibilité touchante : il n'y a pas jusqu'à la note mélancolique qui ne s'y trouve; témoin sa célèbre ballade des *Dames du temps jadis*, dont le refrain est devenu populaire :

La royne blanche comme un lys
Qui chantoit à voix de sireine,
Berthe aux grands pieds, Biétris, Allys,
Harembourges qui tint le Mayne,
Et Jehanne la bonne Lorraine
Qu'Anglois bruslèrent à Rouen,
Où sont-ilz, Vierge souveraine?
Mais où sont les neiges d'antan?

Comme contraste, on pourrait mettre en regard de cette mélancolique ballade le tableau de ces pendus dont notre poète avait failli partager le sort :

La pluye nous a dèbuez et lavez
Et le soleil dessèchez et noirciz :
Pies, corbeaulx nous ont les yeux cavèz
Et arrachèz la barbe et les sourcilz :
Jamais nul temps nous ne sommes rassis,
Puis çà, puis là, comme le vent varie
A son plaisir sans cessez nous charie,
Plus becquetez d'oyseaulx que dez à couldre :
Hommes, icy n'usez de moquerie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre.

Digitized by Google

41. Les poésies de Villon ne furent recueillies et imprimées que longtemps après sa mort, par les soins de Clément Marot[1]. Elles forment deux parties, *le Grand et le Petit Testament,* et se composent de petites pièces, ballades, rondeaux, épîtres, qui presque toutes ont trait à quelque circonstance de sa vie. Dans le moule rien n'est changé : le vers de huit syllabes, qu'il affectionnait particulièrement, était le vers des fabliaux; mais un esprit tout nouveau anime ses poésies. C'est ce que Boileau avait bien compris, lorsqu'il dit que

> Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Aussi doit-on reconnaître que c'est bien Villon qui, en rompant complètement avec les traditions anciennes, clôt le moyen âge et ouvre véritablement l'époque de la Renaissance.

42. Jusqu'ici nous n'avons pas eu occasion de parler de l'état du théâtre pendant le moyen âge. Il faut bien se garder d'en conclure que l'art dramatique n'existait pas. Si, par le fait de l'invasion des barbares, la chaîne des traditions entre l'antiquité païenne et la nouvelle société chrétienne avait été rompue, en ce qui concerne l'art dramatique aussi bien que pour tout le reste, cette forme littéraire ne pouvait manquer de renaître, car

[1] Il y avait eu plusieurs éditions des poésies de Villon avant Marot; mais elles étaient très fautives. « Tant y ay trouvé de broillerie en l'ordre des couplets et des vers, en mesure, en langaige, en la ryme et en la raison que je ne sçay duquel je doy plus avoir pitié, ou de l'œuvre ainsi oultrement gastée, ou de l'ignorance de ceux qui l'imprimèrent... » (Préface de Clément Marot : Œuvres de Villon par Jannet.)

Digitized by Google

un peuple ne peut guère se passer de spectacles. Pour trouver l'origine du théâtre d'avant la Renaissance, il faut remonter bien haut dans le moyen âge, jusqu'à ces bizarres et naïves représentations scéniques qui se donnaient dans l'intérieur même des églises, et comme accompagnement des liturgies, pour la plus grande édification des fidèles. Les grandes fêtes religieuses, telles que le Vendredi saint, Pâques et Noël, qui rappelaient les faits les plus saisissants de la vie du Sauveur, sans compter les fêtes des saints les plus populaires, étaient surtout favorables à une mise en scène qui, bien que grossière, ne pouvait manquer d'agir sur l'imagination des spectateurs. Les acteurs, qui n'étaient à l'origine que les prêtres et les desservants eux-mêmes, se contentèrent d'abord de réciter les textes bibliques en latin, et sans y rien changer. Peu à peu on se permit d'y faire certaines additions, afin de donner à l'action représentée plus de développement et d'intérêt; puis, comme le latin n'était pas compris du public, on y fit entrer quelques fragments en langue vulgaire. De là vient le nom d'*épîtres farcies* donné à ces scènes dialoguées où les deux langues étaient employées à tour de rôle. A la fin le latin céda complètement la place à la langue vulgaire, et dès lors ces sortes de drames, qu'on appelait *mystères,* sortirent de l'église et furent joués sur les places publiques par certaines confréries ou corporations d'acteurs ambulants qui transportaient leurs trétaux d'une ville à l'autre.

43. On possède les manuscrits d'un assez grand nombre de ces mystères dont quelques-uns seulement ont été publiés. Parmi les plus anciens on peut citer *Adam,*

Digitized by Google

le Jeu de saint Nicolas, les Vierges folles et les vierges sages, qui datent du XII^me^ et du XIII^me^ siècle. Il va sans dire qu'il ne faut s'attendre à trouver aucun art dans ces pièces grossières, bien qu'elles soient presque toutes écrites en vers : « Un seul soin, » dit Sainte-Beuve, « a « préoccupé les auteurs des mystères : ils n'ont visé qu'à « retracer, dans les hommes et les choses d'autrefois, « les scènes de la vie commune qu'ils avaient sous les « yeux : pour eux tout l'art se réduisait à cette copie, « ou plutôt à ce fac-simile. »

Ce que ces mystères ont presque tous de commun, c'est leur excessive longueur : il en est qui n'ont pas moins de soixante mille vers. On comprend qu'il fallait plusieurs jours pour les représenter en entier. Aussi un pareil spectacle était-il tout un événement. On l'annonçait plusieurs mois à l'avance. L'emplacement choisi était ordinairement une place publique ou une plaine voisine de la ville. Là, on construisait un immense édifice en bois, divisé en plusieurs étages dont le plus élevé représentait le paradis, et le plus bas l'enfer « fait en « manière d'une grande gueule se cloant et ouvrant « quand besoin était. » Les étages intermédiaires, divisés en plusieurs compartiments par de simples cloisons de planches, représentaient ou, pour mieux dire, étaient censés représenter les différents lieux où devait se passer l'action.

44. Bientôt cependant les confréries qui jouaient les mystères songèrent à établir leur théâtre à poste fixe. L'une d'elles, composée de maîtres maçons, menuisiers et serruriers, presque tous bourgeois de Paris, et qui

Digitized by Google

s'étaient donné le nom de *Confrères de la Passion,* parce que c'étaient les scènes de la Passion du Sauveur qui formaient le fonds de leur répertoire, obtint en 1402, par lettres patentes de Charles VI, l'autorisation de jouer des mystères dans la grande salle de l'hôpital de la Trinité, à l'une des portes de Paris. Dès lors la vogue de ces pieuses représentations alla croissant, et l'on peut dire que le XV^me^ siècle fut l'âge d'or des mystères. Toutefois les confrères de la Passion ne restèrent pas longtemps fidèles à leur programme, et le théâtre de l'hôpital de la Trinité se permit plus d'une fois d'amuser son public par des pièces, ou toutes profanes, ou entremêlées d'épisodes qui n'étaient rien moins qu'édifiants. Aussi l'autorité crut-elle devoir intervenir pour mettre fin au scandale; et en 1548 un arrêt du Parlement défendit la représentation des mystères tirés des saintes Écritures.

45. Quant aux drames profanes qui partageaient avec les mystères la faveur du public, il y en avait de trois sortes : *les Moralités, les Farces* et *les Soties*[1]. Les moralités étaient des pièces dont tous les personnages étaient allégoriques. Jouées par des clercs de la Basoche[2], elles avaient la prétention d'être moins grossières que les mystères et de s'adresser à un public plus cultivé. Mais

[1] Il y avait encore certaines pièces dramatiques qui n'appartenaient ni aux *Moralités,* ni aux *Farces,* ni aux *Soties,* témoin *li Giens de Robin et de Marion,* espèce de pastorale avec couplets, composée par le trouvère Adam de la Hale, dit le Bossu d'Arras, qui vivait dans la deuxième moitié du XIII^me^ siècle.

[2] Les clercs de la Basoche formaient une corporation qui comprenait tous les avocats, procureurs et juristes attachés au Palais de justice : ils jouissaient de certains privilèges et élisaient un chef qui s'appelait le roi de la Basoche.

Digitized by Google

lorsque l'allégorie fut passée de mode, les moralités firent place aux farces et aux soties. Les premières étaient de véritables pièces comiques dont les sujets étaient empruntés à la vie bourgeoise. La plus célèbre est la farce de *Maître Patelin*, véritable chef-d'œuvre de bonne plaisanterie, et qui mérite déjà le nom de comédie par la liaison régulière des scènes, par la vérité et l'originalité des caractères, par la vivacité du dialogue. L'auteur en est inconnu : c'était sans doute quelque contemporain de Villon, ou peut-être Villon lui-même qui, seul au XV^me^ siècle, était capable d'écrire une pareille pièce, et qui est d'ailleurs l'auteur avéré d'une autre farce du même genre : *Patelin et le Pelletier*, dont on ne connaît malheureusement que le titre.

Restent les soties : celles-ci étaient des pièces avant tout satiriques. Elles étaient jouées par les *Enfants sans souci*, joyeuse confrérie de jeunes Parisiens, pour la plupart cadets de bonne famille. Leur verve moqueuse ne respectait rien : politique, religion, vie publique ou privée, ils s'attaquaient à tout. Leur chef s'appelait le Prince des Sots, et son royaume, comme on l'a fort bien dit, n'était autre que le genre humain tout entier. Leur audace alla si loin que le parlement dut intervenir; mais le roi Louis XII, le père du peuple, leva l'interdit et se résigna lui-même à leurs satires. Sous François I^er^ les poursuites recommencèrent, et les farces et soties partagèrent le sort des mystères; mais ce qui leur donna le coup de grâce, ce furent les essais faits à la même époque pour créer une tragédie française sur le modèle de la tragédie antique.

Digitized by Google

SECONDE PÉRIODE

LA RENAISSANCE AU SEIZIÈME SIÈCLE

CHAPITRE IV

La Renaissance. — Clément Marot. — Rabelais. — Montaigne. — Tentative de réforme faite par Ronsard et sa pléiade. Ronsard, poète. — Malherbe, le réformateur du Parnasse français. — Calvin. — Mathurin Régnier.

46. On donne le nom de *Renaissance* à cette époque mémorable où les lettres, les arts et les sciences brillèrent de nouveau en Europe, après la longue nuit du moyen âge. Trois grands faits déterminèrent cet heureux épanouissement : en premier lieu, l'invention de l'imprimerie, qui mit les livres à la portée de tout le monde; puis la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, qui eut pour principal résultat de disperser en Occident les savants qui avaient conservé la connaissance de la langue et de la littérature grecques; enfin la découverte de l'Amérique qui ouvrit un large champ à l'esprit d'investigation, et donna une impulsion immense au commerce et à la navigation. Il se fit alors chez toutes les nations de l'Europe occidentale comme un réveil intellectuel, et l'on vit un grand nombre d'hommes avides de connaissances porter leurs études sur les mo-

Digitized by Google

numents littéraires ou artistiques de la Grèce et de Rome; et c'est ce retour à l'antiquité classique qui caractérise tout particulièrement le mouvement de la Renaissance, surtout en France et en Italie.

47. Cinq noms résument l'histoire litteraire de la France au XVI^me^ siecle : trois poètes, **Marot, Ronsard** et **Malherbe,** et deux prosateurs, **Rabelais** et **Montaigne.** Marot et Rabelais appartiennent à la première moitié, et les trois autres à la seconde moitié de ce siècle.

Clément Marot, né à Cahors, en 1495, fut admis de bonne heure dans la domesticité de François I^er^, auprès duquel son père, poète lui-même, remplissait les fonctions de valet de chambre. Ses premiers essais de poésie, faits sous l'influence directe et à l'imitation du Roman de la Rose, rencontrèrent des encouragements, et bientôt l'heureux poète se vit accueilli et recherché par les plus grands personnages de la cour : il eut même l'insigne honneur de compter parmi ses protectrices Marguerite de Valois, sœur de François I^er^, qui l'attacha à sa personne. Les guerres d'Italie l'enlevèrent à cette existence douce et facile qui convenait si bien à ses goûts mondains et à son penchant immodéré pour les plaisirs : il assista à la bataille de Pavie, et y fut fait prisonnier avec son souverain. A son retour en France il embrassa la réforme, sans rien changer toutefois à ses habitudes de dissipation, et traduisit en vers une partie des psaumes de David qui, arrangés sur des airs populaires, eurent bientôt une très grande vogue, à tel point que catholiques et huguenots les chantaient comme des

Digitized by Google

chansons profanes. Ce sont ces mêmes psaumes que Calvin adopta plus tard pour le culte protestant. Bientôt cependant, les persécutions contre les réformés prirent un caractère de violence telle que Marot, qui avait déjà été emprisonné pour cause d'hérésie, jugea prudent de quitter la France et vint à Genève. Mais, ne pouvant s'accommoder du régime austère que Calvin avait établi dans cette petite république, il se retira à Turin, où il mourut dans la misère en 1544.

48. Marot n'était point fait pour aborder les hautes régions de la poésie; et si on ne le jugeait que sur ses essais dans ce genre, sur sa traduction fort prosaïque des psaumes, par exemple, on ne s'expliquerait pas la vogue dont il jouit, non seulement pendant sa vie, mais bien longtemps encore après sa mort. Il ne faut voir en lui qu'un poète aimable et enjoué qui a excellé dans le genre léger et badin, genre secondaire à la vérité, mais qui représente l'une des faces les plus caractéristiques de l'esprit français. L'épigramme, le rondeau, l'épître familière, voilà son domaine, et il s'y joue avec une facilité, un abandon plein de charme. On peut en juger par une de ses épîtres les plus connues et les mieux réussies, celle qu'il adressa au roi *pour avoir été desrobé :*

J'avais un jour un valet de Gascogne,
Gourmand, yvrogne, et assuré menteur
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde;
Au demeurant le meilleur fils du monde...

Après avoir raconté le vol dont il a été victime, il s'adresse à François Ier et dissimule très plaisamment

Digitized by Google

une demande de secours, ce qui était au fond le véritable objet de son épître, sous la forme d'un emprunt qu'il s'engage à rembourser

> Quand on verra tout le monde content;
> Ou, si voulez, à payer ce sera
> Quand votre gloire et renom cessera.

49. **François Rabelais,** né en 1483, à Chinon, où son père tenait un cabaret, entra tout jeune dans un couvent de Cordeliers, et s'appliqua avec ardeur à l'étude des langues anciennes, ce qui était une énormité de la part d'un religieux de cet ordre décrié pour sa paresse et ses mœurs relâchées. Il montrait déjà à cette époque l'humeur joyeuse et bouffonne qui faisait le fond de son caractère. Mais dégoûté bientôt de la vie monastique, il jeta le froc aux orties et alla étudier la médecine à Montpellier où, grâce au vaste savoir qu'il possédait déjà, l'étudiant marcha de pair avec les professeurs de la Faculté. Il résida ensuite pendant quelques années à Lyon, qui était alors le centre d'une grande activité littéraire et où il publia, en 1533, sous le pseudonyme d'*Alcofribas Nasier*[1], la première partie de l'ouvrage qui devait l'immortaliser. Lorsque le cardinal Jean Du Bellay passa par Lyon en allant à Rome, chargé d'une mission diplomatique, il y trouva Rabelais qu'il avait connu autrefois, et l'emmena avec lui en qualité de secrétaire et de médecin. Mais celui-ci ne fit dans la ville éternelle qu'un séjour de quelques mois; son humeur vagabonde le ramena bientôt en France où il eut fort à faire pour

[1] Anagramme de *François Rabelais.*

Digitized by Google

défendre son livre contre les attaques de la Sorbonne qui en demandait la condamnation. Il dut recourir à de hautes protections et au roi lui-même, qui l'autorisa à en continuer la publication. Fatigué, à la fin, de la vie errante qu'il avait menée jusqu'alors, il se décida à rentrer dans les ordres, et obtint, en dépit d'antécédents qui semblaient devoir le rendre impropre à toute fonction ecclésiastique, la cure de Meudon, où il passa assez tranquillement ses dernières années. On a quelque peine à croire qu'il ait pu prendre au sérieux les devoirs de sa charge : il est certain qu'il venait souvent à Paris, et c'est là qu'il mourut, en 1553, à l'âge de soixante-dix ans.

50. On ne sait en vérité quel nom donner à cette *Vie de Gargantua et de Pantagruel* qui a valu à Rabelais une si retentissante célébrité. C'est une sorte d'épopée burlesque dans laquelle, à côté de parties facilement intelligibles, judicieuses même, il en est d'autres, et c'est le plus grand nombre, qui semblent une véritable débauche d'imagination. Le bon sens et la déraison s'y entremêlent de telle sorte qu'on a pu dire avec vérité que Rabelais était un écrivain de génie avec un grain de folie. Dans sa préface, il ne s'est pas fait faute de piquer la curiosité de ses lecteurs en leur persuadant qu'il y avait au fond de ce monstrueux dévergondage d'esprit un sens caché, une intention sérieuse. A l'exemple du chien qui sait bien briser l'os pour en tirer la moelle, « vous « convient, » dit-il, « estre sages pour fleurer, sentir et « estimer ces beaulx livres de haulte graisse, légers au « pourchas, et hardis à la rencontre. Puis, par curieuse

Digitized by Google

« leçon et méditation fréquente, rompre l'os, et sugcer « la substantifique mouelle, c'est-à-dire ce que j'entends « par ces symboles pythagoriques, avecques espoir cer- « tain d'estre faicts escorts et preux à ladicte lecture, car « en icelle bien aultre goust trouverez, et doctrine plus « absconse, laquelle vous révélera de très haults sacre- « ments et mystères horrifiques, tant en ce qui concerne « nostre religion, que aussi l'estat politique et vie œco- « nomique. »

51. En dépit de leur apparente sincérité, de pareilles promesses ne sauraient être prises au pied de la lettre. Il y a sans doute au fond de cet ouvrage une intention satirique, et il ne faut pas un grand effort d'imagination pour reconnaître dans ses principaux personnages des types de la société de cette époque : dans les géants Grandgousier, Gargantua et Pantagruel les puissants de ce monde, dans Panurge l'homme du tiers état, le clergé dans le frère Jean des Entommeures; mais cette intention disparaît trop souvent sous l'amas d'extravagances où l'auteur se complaît évidemment, et qui n'ont été pour lui qu'une occasion de donner carrière à son humeur joviale, et de faire rire ses lecteurs, suivant le précepte qu'il donne dans un de ses prologues :

> Voyant le deuil qui vous mine et consomme,
> Mieux est de ris que de larmes escrire,
> Pour ce que rire est le propre de l'homme.

La langue de Rabelais ne ressemble à celle d'aucun autre écrivain français : c'est une langue à part, d'une exubérance vraiment prodigieuse, mettant à contribu-

Digitized by Google

tion les termes techniques de tous les arts et de toutes les sciences, et hérissée de néologismes empruntés non seulement au grec et au latin, mais à tous les dialectes qui se parlaient alors en France. Il va sans dire que toutes les expressions inventées et employées par lui ne lui ont pas survécu; mais, ce qu'il en est resté, est assez considérable pour lui assurer la première place parmi les écrivains qui ont enrichi la langue française.

52. Le second des grands prosateurs du XVI^me^ siècle est **Michel Montaigne**, né en 1533 dans le château de sa famille en Périgord. Son père, homme fort instruit et de beaucoup de jugement, lui fit donner une éducation très soignée; dès son enfance il parlait le latin avec autant de facilité que sa langue maternelle. Son éducation s'acheva au collège de Bordeaux, au sortir duquel il fit ses études de droit. A peine âgé de vingt-un ans, il était nommé conseiller au parlement, fonction qu'il remplit consciencieusement pendant un assez grand nombre d'années[1]. Lorsqu'ensuite il se fut démis de sa charge, il employa ses loisirs à des travaux littéraires dans son château qu'il ne quittait guère que pour se rendre à la cour où, en sa qualité de gentilhomme de la Chambre, il était forcé de faire de temps à autre acte de présence. Les guerres de religion désolaient alors la France, et ce fut sans doute pour échapper au triste spectacle de tant de misères qu'il entreprit un voyage à travers la Suisse, l'Allemagne et l'Italie. Il se trouvait aux bains de Lucques lorsqu'il reçut la nouvelle de sa nomination comme

[1] De 1554 à 1567 ou 1570

Digitized by Google

maire de Bordeaux, honneur qu'il n'accepta qu'à son corps défendant. Quelques années plus tard, il était envoyé comme député aux États Généraux de Blois où il essaya, mais sans succès, de s'interposer comme médiateur entre les deux factions qui dechiraient la France. Rentré enfin dans la vie privée, et retiré dans le château qui l'avait vu naître, il y mourut en 1592.

53. C'est dans les courts loisirs que lui laissait une existence si utilement remplie que Montaigne a écrit l'ouvrage qui l'a immortalisé. Ses *Essais* sont, comme il le dit lui-même, « un livre de bonne foi » dans lequel il a cherché à se peindre lui-même, afin que, après sa mort, « ses parents et amis nourrissent plus entière et « plus vifve la cognoissance qu'ils ont eu de lui. » On voit qu'il s'agit ici d'un ouvrage de philosophie morale, d'une étude de cœur humain faite sur nature; ce n'est point toutefois un écrit méthodique, un traité de morale, mais plutôt une espèce de journal dans lequel l'auteur dépose sans ordre et au hasard les réflexions qui lui sont suggérées par ses lectures, ou par les mille petits faits dont se compose son existence de chaque jour, ou même par les événements de toute nature qu'il voit se dérouler au près ou au loin. Ce qui fait le charme de ces *Essais*, c'est la parfaite sincérité de l'écrivain, c'est son abandon familler, c'est aussi la diversité des matières qui y sont traitées et le désordre même qui y règne. Tout, en effet, est imprévu : l'auteur n'a suivi aucune méthode, n'a établi aucune classification. Il y a bien, à la rigueur, une division en chapitres; mais, outre que les chapitres n'offrent aucune liaison entre eux, il arrive

Digitized by Google

quelquefois que le contenu ne répond point au titre : « Je n'ai point d'autre sergent de bande, » dit-il, « à ranger mes pièces que la fortune : à même que mes resveries se présentent, je les entasse; tantôt elles se pressent en foule, tantôt elles se traînent à la file. Je veux qu'on voie mon pas naturel et ordinaire, ainsi détraqué qu'il est : je me laisse aller comme je me treuve. »

54. Quant à son style, il est plein de naturel et de naïveté, abondant, expressif et coloré. Il l'a peint lui-même on ne peut mieux en disant : « Le parler que j'ayme, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche; un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné que véhément et brusque, plutôt difficile qu'ennuyeux, esloigné d'affectation, desréglé, descousu, hardy, non pédantesque, non fratesque, non plaideresque. »

Quoique badin et enjoué dans la forme, Montaigne était trop sérieux dans le fond pour exercer une grande influence sur ses contemporains. Aussi n'y eut-il de son temps et dans tout le XVII^me^ siècle qu'un petit nombre d'esprits d'élite qui surent l'apprécier. Sa célébrité date du XVIII^me^ siècle : les écrivains de cette époque, frondeurs et sceptiques, le réclamèrent comme un des leurs; et, en effet, c'est bien à l'école du scepticisme qu'appartient Montaigne. Son axiome favori c'est : Que sais-je? ce qui équivaut évidemment à dire : Je ne sais rien. De là découle tout naturellement cette conclusion que, puisque l'homme ne sait rien, qu'il ne peut rien savoir, il faut prendre le monde comme il est, et tâcher de s'y faire la

Digitized by Google

place la moins désagréable possible; ce qui, en fin de compte, n'est autre chose que la morale facile et fort accommodante des épicuriens qui ne recommandent la pratique de la vertu que comme une garantie de bonheur. Aussi Montaigne était-il parfaitement conséquent avec ses principes lorsque, maire de Bordeaux, il quittait précipitamment la ville où la peste avait éclaté, et se refusait à y revenir, malgré toutes les instances de ses administrés. Toutefois, s'il est vrai que l'auteur des *Essais* soit un épicurien, il faut reconnaître qu'il s'est montré accessible à de nobles sentiments, témoin l'amitié touchante qui le lia avec La Boétie[1], génie de même trempe que le sien, et à la mémoire duquel il a écrit quelques pages où éclate une véritable éloquence.

55. La Renaissance avait, comme nous l'avons vu, mis en honneur l'étude des écrivains de l'antiquité. La comparaison que l'on était appelé à faire ainsi entre les productions littéraires de la France et celles de la Grèce et de Rome, ne pouvait que tourner au détriment des premières; et l'on comprend que, frappés de cette infériorité, quelques écrivains se soient demandé si la langue française ne pouvait prétendre à autre chose qu'à ces poésies légères, toutes pleines de fade galanterie, qui formaient presque exclusivement le bagage des poètes en vogue, depuis Thibaut de Champagne jusqu'à Marot, et si, à supposer qu'elle fût encore trop pauvre, trop imparfaite, il ne serait pas possible, en l'enrichissant de termes et de tours nouveaux, de la mettre en état d'at-

[1] *La Boétie* (Étienne de), auteur d'un discours sur la Servitude volontaire, empreint d'un esprit tout républicain.

Digitized by Google

teindre à la perfection des modèles offerts, dans tous les genres, par les siècles de Périclès et d'Auguste. Telle était la pensée qui animait un certain groupe d'écrivains, au moment même où la renommée de Marot, encore dans tout son éclat, semblait n'avoir rien à redouter de l'inconstance de l'opinion.

56. A la tête de ces novateurs se trouvait **Ronsard**, en qui se résume cet essai curieux de réforme littéraire auquel il doit son éclatante mais passagère célébrité. Après une jeunesse assez dissipée et passée à courir les aventures, Ronsard, page du roi à dix-huit ans, semblait destiné à une existence heureuse et brillante, à laquelle son talent poétique ne pouvait qu'ajouter un charme de plus; mais ayant été, tout jeune encore, atteint de surdité, il abandonna complètement le monde, et se voua avec ardeur aux travaux de l'esprit, entouré de quelques amis auxquels il avait fait partager ses goûts littéraires. Lorsque, après sept années de retraite, il reparut dans le monde, sa réputation de poète était si bien établie qu'il put mettre immédiatement à exécution le plan qu'il avait arrêté, et qui se trouvait développé dans une sorte de manifeste composé sous son inspiration par l'un des écrivains de sa pléiade [1], appelé **Joachim Du Bellay.** Dans cet écrit, qui parut sous le titre de *Défense et Illustration de la langue française,* l'auteur, tout en recon-

[1] Le nom de Pléiade, qui désigne une constellation composée de sept étoiles, avait été donné à sept poètes de l'école d'Alexandrie, au temps de Ptolémée Philadelphe; et c'est par allusion à ce fait que le même nom a été donné au groupe de poètes que Ronsard avait attachés à sa fortune.

Digitized by Google

naissant l'état d'imperfection de la langue, dit qu'il ne faut pas en désespérer, qu'on l'améliorera en s'efforçant d'imiter avant tout les Grecs et les Latins, puis les Italiens et les Espagnols : « Lis et relis jour et nuit les « exemplaires grecs et latins, et laisse-moi aux Jeux floraux de Toulouse toutes ces vieilles poésies françoises, « comme rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, « chansons et telles aultres espiceries qui corrompent le « goust de notre langue, et ne servent sinon à porter témoignage de notre ignorance. » Il propose comme modèles aux écrivains français les épigrammes de Martial, les élégies de Tibulle, d'Ovide et de Properce, les sonnets italiens, et leur conseille de remplacer les chansons par des odes, les coq-à-l'âne par des satires, les farces et moralités par des comédies et des tragédies, d'écrire enfin quelque poème épique comme l'*Iliade* ou l'*Énéide*.

57. Le conseil était excellent, sans doute, le but indiqué noble et élevé : seulement Du Bellay et ses amis se méprenaient sur les moyens de remédier au mal. Ce qui manquait à la France, c'était bien moins une langue parfaite qu'un écrivain de génie qui sût l'employer. Au XIII^me^ siècle la langue italienne n'était pas plus formée que la langue française du XVI^me^ siècle; néanmoins il suffit de l'apparition du Dante pour la créer et la fixer d'un coup. Quoi qu'il en soit, Ronsard mit immédiatement en pratique les conseils de Du Bellay : il composa des sonnets à la façon de Pétrarque, des odes à l'instar de Pindare, une *Franciade* à l'imitation de l'*Énéide*, et, pensant rendre un signalé service à la langue française,

Digitized by Google

il s'efforça de l'enrichir, en y introduisant une foule d'expressions et de mots empruntés au latin ou au grec, et même aux différents patois de la France, sans se douter qu'une pareille entreprise ne pouvait aboutir qu'à faire du français une langue dépouillée de toute originalité et où le génie gaulois ne devait plus pouvoir se reconnaître.

Une fois en si beau chemin, il n'y avait pas de raison de s'arrêter : on voulut encore faire du français une langue prosodique, à syllabes longues et brèves, et l'on essaya de la plier à des vers métriques, tentative ridicule qui ne fit que précipiter une réaction inévitable. Après une cinquantaine d'années de gloire et de célébrité, le nom de Ronsard tomba dans un discrédit d'autant plus grand que l'engouement avait été plus exagéré. C'est ce que Boileau a très heureusement rappelé dans ces vers de son Art poétique : Ronsard, dit-il,

> Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
> Et toutefois longtemps eut un heureux destin ;
> Mais sa Muse, en français parlant grec et latin,
> Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
> Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

58. Jusqu'à présent nous n'avons considéré Ronsard que dans sa malencontreuse tentative de réforme de la langue française; il reste à étudier le poète. A ce point de vue il est fort inégal. Lorsqu'il veut s'élever vers les hautes régions de la poésie, aborder l'ode pindarique ou emboucher la trompette épique, il est au-dessous de toute critique. Dans le genre léger et badin, il se mon-

Digitized by Google

tre de beaucoup supérieur : là il peut se dire le digne émule de Marot. Il a même eu quelquefois de très heureuses inspirations; témoin cette petite pièce de vers qui est d'une grâce et d'une harmonie exquises :

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui ce matin avait desclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vostre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las! las! ses beautez laissé cheoir.
O vrayment marastre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir.

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

59. Cette pièce de vers montre le parti que Ronsard savait tirer de l'heureuse combinaison des rimes. On peut dire, en effet, que la versification lui dut de notables progrès : il a inventé plusieurs coupes de vers dont quelques-unes sont restées, ou ont été remises en honneur par les poètes de nos jours. C'est à lui en particulier qu'on peut faire remonter la règle de l'entrelacement régulier des rimes masculines et féminines. Mais

Digitized by Google

ces minces services rendus à la versification ne sauraient justifier l'admiration dont Ronsard fut l'objet de la part de ses contemporains, admiration excessive et dont l'histoire littéraire n'offre peut-être pas un second exemple. On voit par là que, en matière de goût, l'opinion publique peut quelquefois s'égarer. Il est vrai qu'un des critiques les plus autorisés de nos jours[1] a entrepris de réhabiliter Ronsard; mais en dépit de tout son talent, il n'y a point réussi, et l'on peut regarder comme définitive la sévère sentence prononcée par Boileau.

60. Quinze ans à peine s'étaient écoulés depuis la mort de Ronsard, et sa gloire était encore dans tout son éclat, lorsque Henri IV demandant à un poète du temps pourquoi il ne faisait plus de vers, celui-ci lui répondit qu'il y avait renoncé depuis que certain gentilhomme normand, établi alors en Provence, en faisait de si bons qu'il surpassait les plus illustres. Il s'agissait de **François de Malherbe** : né à Caen en 1555, il avait dépassé la cinquantaine, lorsque pour la première fois il parut à la cour. Henri IV, à qui son ministre Sully refusait des fonds pour pensionner les gens de lettres, chargea l'un des seigneurs de son entourage de l'entretien du poète.

Le rôle de Malherbe dans l'histoire de la littérature française a quelque chose de celui d'un despote. Dès l'abord il se pose en arbitre du goût. Plein de confiance en lui-même, il énonce des principes, il déclare que ceci est mal, que cela est bien, que telle expression est correcte, que telle autre ne l'est pas; il prononce des arrêts,

[1] Sainte-Beuve.

Digitized by Google

et s'élève surtout contre Ronsard et son école, dont il condamne les ouvrages et les idées au nom du bon sens et de la grammaire; et tous ses arrêts sont acceptés comme des oracles et sans la moindre opposition. Il faut dire qu'il s'était préparé à ce rôle de réformateur du goût par de fortes études; il avait soin d'ailleurs de s'entourer des hommes de lettres les mieux qualifiés pour l'aider de leurs conseils; et dans la modeste chambre où il les réunissait chaque soir, la conversation ne roulait jamais que sur des questions de littérature, de grammaire et de versification.

61. Toutefois il ne se contenta pas de formuler des préceptes: prêchant d'exemple, il écrivit des odes, des stances et des sonnets qui en étaient la plus éclatante démonstration. Dans les poésies de Malherbe on trouve pour la première fois une distinction soutenue, un goût toujours pur, et par suite une hauteur toujours égale de pensée et de style. Plus de ces inégalités souvent choquantes, de ces expressions basses ou déplacées qui déparent les meilleures pièces des poètes antérieurs. Grâce à Malherbe, la versification incertaine jusqu'alors et flottante au gré des écrivains, est fixée d'une manière invariable. Plus d'hiatus, plus d'enjambements; une rigoureuse sévérité dans le choix des rimes, la convenance, le goût, l'ordre introduits dans le domaine de la poésie; tels sont les titres qui ont valu à Malherbe le surnom de *Réformateur du Parnasse français,* et que Boileau a résumés dans ces vers:

> Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
> Fit sentir dans les vers une juste cadence,

Digitized by Google

D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la Muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée :
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

62. Malherbe, pensionné depuis la mort de Henri IV par la reine mère, Marie de Médicis, mourut en 1628, âgé de soixante-treize ans. Il avait conservé jusqu'à ses derniers moments la pleine possession de ses facultés, et l'on raconte qu'à son lit de mort il interrompit brusquement son confesseur pour tancer sa garde sur une faute de français qui l'avait choqué. Il éprouvait une grande difficulté à écrire, et remaniait vingt fois sa phrase avant de trouver une tournure ou un choix de mots qui le satisfît. Aussi lui fallait-il raturer tout un cahier de papier pour composer une seule stance; on raconte même qu'un de ses amis ayant perdu sa femme, il se mit à écrire une épître de condoléance; mais il y mit tant de temps que lorsqu'elle fut achevée, l'ami remarié n'avait plus besoin de consolation.

Quoique fort peu lyrique de sa nature, c'est dans l'ode qu'il a le mieux réussi : le goût, la noblesse et l'élévation des idées remplaçaient chez lui l'inspiration. Il a su cependant à certains moments trouver des accents véritablement émus et qui partaient du cœur; c'est le cas, par exemple, pour sa *Stance à Du Perrier sur la mort de sa fille,* qui mérite à tous égards la popularité dont elle a constamment joui.

63. A côté des cinq écrivains dans lesquels nous avons

Digitized by Google

dit que peut se résumer tout le XVI^me^ siècle, il en est quelques autres, et tout particulièrement deux, que l'on ne saurait passer sous silence, savoir **Calvin** et **Mathurin Regnier**, le premier, contemporain de Marot et de Rabelais, le second, contemporain de Malherbe. **Calvin** a beaucoup écrit en latin; néanmoins, ses ouvrages en français forment une collection très volumineuse et qui atteste une prodigieuse activité d'esprit. Le plus célèbre est l'*Institution chrétienne,* habile et éloquent plaidoyer en faveur des doctrines réformées, et dont la dédicace adressée à François I^er^ est un morceau oratoire achevé. Les critiques modernes les moins sympathiques à l'œuvre et au caractère du réformateur reconnaissent que sa prose ferme, énergique, nerveuse, a une noblesse et une clarté que l'on ne trouve point ailleurs, et que, par ces côtés au moins, elle est supérieure à celle de tous les prosateurs de son temps, sans en excepter Rabelais lui-même.

64. Quant à **Regnier**, c'est comme poète satirique qu'il est célèbre. Né à Chartres en 1573, il grandit dans le cabaret que tenait son père, et y puisa un goût et des habitudes de dissipation et de débauche qu'il garda malheureusement toute sa vie, et qui ont déteint dans ses vers trop souvent grossiers et obscènes. Plusieurs écrivains, depuis Guyot de Provins, s'étaient essayés dans la satire, mais seulement par occasion. Regnier fut poète satirique par nature et exclusivement, poète en dépit de lui-même; car, nonchalant de caractère, il n'écrivait que pour se débarrasser des obsessions de sa muse. Par son inspiration franche, sa liberté d'allure, par

Digitized by Google

l'énergie de son style, la vigueur et souvent la crudité de ses tableaux, Regnier rappelle Villon : ce sont deux esprits de la même trempe. Il excelle surtout dans les portraits. Voici celui du poète :

Aussi lorsque l'on voit un homme par la rue
Dont le rabat est sale et la chausse rompue,
Ses grègues aux genoux, au coude son pourpoint,
Qui soit de pauvre mine et qui soit mal en point,
Sans demander son nom on le peut reconnoistre,
Car si ce n'est un poète, au moins il le veut estre.

N'oublions pas que Regnier est le seul des écrivains de son temps pour lequel Malherbe eut de l'estime, et l'on doit savoir d'autant plus gré à ce dernier de cette bonne opinion, que sa délicatesse naturelle devait s'effaroucher des libertés souvent licencieuses et du style débraillé de son confrère. Il est à regretter que Regnier, usé par les excès et la débauche, soit mort avant la complète maturité de son talent. Voici l'épitaphe qu'il avait composée pour lui-même :

J'ai vescu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle;
Et si m'estonne fort pourquoy
La mort voulut songer à moy
Qui ne songeay jamais en elle.

Digitized by Google

TROISIÈME PÉRIODE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

CHAPITRE V

PREMIÈRE MOITIÉ DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

L'Hôtel de Rambouillet. Balzac et Voiture. — Fondation de l'Académie française. — Prédécesseurs de Corneille : Jodelle, Garnier, Hardy, Mairet et Rotrou. — Pierre Corneille. — Thomas Corneille. — Descartes. — Pascal.

65. Au commencement du XVII^me^ siècle la France se relevait à peine des longues guerres religieuses auxquelles avait mis fin l'avènement de Henri IV. La cour avait conservé les habitudes et les manières un peu cavalières que le roi galant et son entourage avaient puisées dans la vie des camps; et c'est pour échapper aux influences d'un pareil milieu, et ramener la décence dans les mœurs et dans le langage que quelques personnes de distinction, esprits plus délicats, plus raffinés, avaient pris l'habitude de se réunir dans les salons de l'hôtel du marquis de Rambouillet. Ces réunions, auxquelles présidèrent successivement la belle et spirituelle Catherine

Digitized by Google

de Vivonne, marquise de Rambouillet, puis sa fille Julie de Montausier, plus célèbre encore, eurent bientôt une très grande vogue. L'hôtel de Rambouillet devint le rendez-vous de tous les beaux esprits, si bien que l'admission dans ce cercle d'élite équivalait à un brevet de bon goût et de culture intellectuelle. Dans l'origine, l'hôtel de Rambouillet rendit d'incontestables services à la langue française, en l'enrichissant de quelques expressions justes et convenables, et plus encore en la débarrassant d'un grand nombre de termes bas et grossiers; de telle sorte que c'est de cette époque que date ce ton de bonne compagnie qui a fait longtemps l'honneur de la haute société française. Malheureusement l'affectation, le prétentieux remplaça peu à peu le simple et le naturel, et le nom de *précieuses* que se donnaient les habituées de Rambouillet, et qui n'avait rien d'abord que d'honorable, devint un terme de moquerie trop mérité par le ridicule jargon qu'elles mirent à la mode. Aussi Molière les a-t-il prises comme héroïnes d'une de ses meilleures comédies, les *Précieuses ridicules.*

Au surplus, l'affectation n'était pas seulement dans l'emploi des mots, mais dans les sujets mêmes dont s'occupaient tous ces beaux esprits : tourner le plus agréablement possible des madrigaux en vers ou des lettres sur les plus insipides sujets, s'extasier à la lecture de l'*Astrée,* ridicule pastorale dans laquelle **d'Urfé** avait peint, avec les couleurs les plus fausses, les fastidieuses amours des bergers du Lignon, étudier la carte du pays de Tendre dans *Clélie,* l'un des nombreux et interminables romans de **Mlle de Scudéry,** telles étaient les

Digitized by Google

seules jouissances intellectuelles en honneur à l'hôtel de Rambouillet.

66. De tous les habitués ou affiliés de l'hôtel de Rambouillet, les plus admirés, sans comparaison, furent **Balzac** et **Voiture**, tous deux célèbres comme épistolaires. L'un et l'autre ne furent préoccupés que de recouvrir d'un style précieux des pensées plus ou moins ingénieuses, mais sans valeur ni portée, en dépensant à ce travail une éloquence vraiment disproportionnée avec le sujet, et d'amener enfin de la manière la moins prévue, la plus neuve, la formule banale qui termine toutes les lettres. Bien que Balzac soit l'auteur de quelques ouvrages sérieux, et en particulier de trois traités de morale et de politique qui ne sont point dénués de mérite[1], c'est à titre de *grand épistolier* qu'il occupe une place dans l'histoire de la littérature, et c'est à ses lettres familières qu'il doit l'immense popularité dont il jouit auprès de ses contemporains. Dans tous les salons on se les arrachait, et l'heureux privilégié qui en avait reçu une se hâtait d'inviter ses amis pour leur faire partager sa bonne fortune. Pensionné par Richelieu, membre de l'Académie dès sa fondation, la considération dont il jouissait était telle que, par une insigne faveur, il fut dispensé de se fixer à Paris, obligation qui était imposée à tous les Académiciens; et c'est du fond de son château de Balzac, sur la Charente, qu'il donnait le ton à tous les beaux esprits de la capitale.

Quant à Voiture, le rival de Balzac, les sujets de ses

[1] *Aristippe ou la Cour, le Prince, le Socrate chrétien.*

Digitized by Google

lettres sont, à quelques exceptions près, encore plus futiles : la fade galanterie en fait presque seule tous les frais, et l'une des plus illustres habituées de l'hôtel de Rambouillet l'a parfaitement caractérisé en disant que « l'auteur de ces lettres si pleines de feux, de flèches « et de cœurs navrés devait être conservé dans du « sucre. »

67. L'hôtel Rambouillet indiquait comme un vague besoin de centre littéraire, d'une direction donnée aux lettres, et qui eût pour effet de conserver les traditions et d'empêcher la langue de se dévoyer, comme au temps de Ronsard. Richelieu, ce grand centralisateur, comprit bien vite le parti qu'il pouvait tirer, dans l'intérêt même de son autorité, d'une institution qui réunirait sous le patronage du gouvernement les hommes de lettres les plus marquants. Pour mettre à exécution ce projet, il lui suffit de donner une existence officielle à une société qui s'était formée quelques années auparavant, sous la direction d'un homme de goût, ami des lettres plutôt qu'écrivain, nommé **Conrart.** C'est ainsi que l'Académie française fut fondée en 1635 : composée de quarante membres, elle eut pour mission de conserver l'unité et la pureté de la langue, et d'entretenir l'émulation des écrivains par l'honneur qui ne pouvait manquer de s'attacher au titre d'Académicien.

68. A peine était-elle constituée, que l'Académie s'occupa de réunir les matériaux d'un Dictionnaire qui devait embrasser tous les mots de la langue française rangés par ordre alphabétique, avec leur définition et leur emploi dans la construction de la phrase. Dans ce travail

Digitized by Google

immense et dont on comprend assez la difficulté, elle fut puissamment aidée par le grammairien **Vaugelas** qui, dans la préface de son intéressant ouvrage intitulé : *Remarques sur la langue française,* proclama l'usage comme règle souveraine en matière de langage. Mais ce n'était pas tout que de poser cet excellent principe : il fallait savoir distinguer le bon usage du mauvais, et c'est ce qu'il fit avec un tact auquel on ne saurait refuser de rendre justice, bien qu'il ait encouru le reproche d'avoir été par trop méticuleux dans son travail, et d'avoir refusé de donner accès dans le Dictionnaire à bien des mots et bien des tours qui nous charment encore dans la langue de Rabelais et de Montaigne, et que rien n'a remplacés.

69. La date de la fondation de l'Académie n'est antérieure que d'une année à celle de l'apparition du *Cid* sur la scène française : comme ces deux événements littéraires sont d'ailleurs liés l'un à l'autre par d'autres circonstances dont nous aurons à parler plus loin, il est temps de nous occuper de Corneille. Mais voyons d'abord dans quel état se trouvait le théâtre français à cette époque.

Nous avons dit que l'un des résultats du mouvement de la Renaissance avait été de faire disparaître les moralités, farces et soties, produits grossiers sans doute, mais caractéristiques, de l'art dramatique au moyen âge. Dès le XVI^me^ siècle, **Jodelle** essaya d'ouvrir de nouvelles voies et de doter la scène française de pièces faites à l'imitation des Grecs. Ronsard son contemporain l'a célébré dans ces vers :

Digitized by Google

Jodelle le premier, d'une plainte hardie,
Françoisement chanta la grecque tragédie,
Puis, en changeant de ton, chanta devant nos rois
La jeune comédie en langage françois;
Et si bien les rima que Sophocle et Ménandre,
Tant fussent-ils savants, y eussent pu apprendre.

Ronsard, on le devine, a singulièrement exagéré les mérites de Jodelle qui n'en avait d'autre qu'une déplorable facilité. Il lui suffit de quelques semaines pour composer une tragédie *(Cléopâtre)* et une comédie *(Eugène ou la Rencontre)* qui furent représentées en 1552 avec un grand succès devant Henri II et sa cour. Peu s'en fallut qu'on ne sacrifiât un bouc à l'heureux Jodelle qui cependant retomba bientôt dans son obscurité et mourut dans le dénûment. **Garnier,** autre disciple de Ronsard, imita Sénèque dont l'enflure était dans le goût du temps : boursouflé comme son modèle, il a cependant de la force, de l'abondance et une certaine grandeur qui a quelque chose de cornélien.

70. Jusqu'alors les pièces de théâtre ne se donnaient guère qu'à de longs intervalles et dans certaines circonstances exceptionnelles. C'est en 1600 que s'ouvrit le premier théâtre public à représentations périodiques. Il avait pour directeur et fournisseur spécial **Hardy** qui, sans se rattacher à aucune tradition, sans s'astreindre à aucune règle, puisant ses sujets un peu partout, alimenta pendant bien des années son théâtre, grâce à une fécondité sans exemple. Mais aucune des cinq à six cents pièces qu'il composa ne lui a survécu.

Parmi les auteurs qui précédèrent immédiatement

Digitized by Google

Corneille dans la carrière dramatique, on peut citer **Mairet,** dont la *Sophonisbé* renferme déjà de beaux détails, et surtout **Rotrou,** le seul pour lequel Corneille ait montré de l'estime, au point de l'appeler son père, le seul aussi qui ait rendu justice à Corneille et compris sa supériorité. Rotrou est surtout célèbre par son *Wenceslas* qui se maintint longtemps sur la scène, mais qui est postérieur au Cid. Les pièces qu'il avait écrites avant cette époque étaient bien loin de valoir son chef-d'œuvre.

71. Pour être en état de mesurer avec quelque exactitude la distance qui sépare Corneille de ses confrères, il faudrait lire les pièces de théâtre d'autres écrivains, tels que **Scudéry** et le Gascon **La Calprenède,** qui, bien que sans talent dramatique, s'étaient fait, grâce à leur incroyable présomption et au patronage de l'hôtel de Rambouillet, une célébrité retentissante, en transportant sur la scène française l'enflure et le mauvais goût espagnols. Ce n'est qu'alors qu'on pourra comprendre comment l'apparition du *Cid,* en 1636, fut tout une révolution. Corneille, à la vérité, n'en était pas à son coup d'essai. Il avait débuté sept ans auparavant par une comédie, *Mélite ou les Fausses confidences,* qu'il avait apportée avec lui de Rouen, sa ville natale. Quoique fort inférieure aux pièces qui devaient illustrer le nom du grand tragique, et déparée par le jargon précieux alors à la mode, elle eut du succès et attira l'attention sur le jeune poète, qui fut invité à la cour. Les pièces qui succédèrent à *Mélite* étaient aussi des comédies, mais elles ne valaient pas la première. Corneille n'avait pas encore

Digitized by Google

trouvé sa veine. Son premier essai dans la tragédie fut *Médée,* qui parut un an avant le Cid et qui renfermait déjà de grandes beautés.

Quant au *Cid,* Corneille en avait emprunté le sujet à un tragique espagnol, Guilhem de Castro, qui lui-même l'avait tiré de l'un de ces romanceros ou poèmes héroïques dans lesquels sont racontés les hauts faits des chevaliers espagnols, et particulièrement du plus célèbre d'entre eux, le fameux Ruy Diaz de Bivar, que ses exploits contre les Maures avaient fait surnommer le Cid Campeador.

72. Un fils que l'honneur force à venger l'affront fait à son père dans le sang du père de celle qu'il aime, une fille qui s'oublie elle et son amour pour poursuivre dans la personne même de son amant le meurtrier de son père, telle est la situation éminemment dramatique que Corneille sut développer avec une incroyable grandeur. La France entière battit des mains : ce fut un vrai délire. Mais cet éclatant succès ne pouvait manquer de soulever bien des jalousies, et les attaques auxquelles le Cid fut en butte à son apparition ont eu autant de retentissement que la pièce elle-même. Ce fut Scudéry qui, avec son outrecuidance ordinaire, donna le signal : « Déplumons cette corneille, » s'était-il écrié; et il écrivit des observations adressées à l'Académie, par lesquelles il prétendait prouver « que le Cid choque les principales « règles du poème dramatique, qu'il manque de jugement « en sa conduite, qu'il a beaucoup de méchants vers, que « presque tout ce qu'il a de beautés sont dérobées, et « qu'ainsi l'estime qu'on en fait est injuste. » Richelieu

Digitized by Google

lui-même qui avait de ridicules prétentions littéraires, Richelieu qui se vantait d'être l'auteur d'une tragi-comédie, *Mirame,* due sans doute à la plume de l'un de ses poètes pensionnés, Richelieu le grand ministre, se posa à son tour en rival jaloux de Corneille et déféra le jugement du Cid à l'Académie qu'il venait de fonder.

73. Forcée ainsi de servir les rancunes du tout-puissant cardinal, l'Académie chargea l'un de ses membres, le poète **Chapelain,** de rédiger l'acte d'accusation; mais celui-ci, quelque disposé qu'il pût être à se montrer complaisant, devait bon gré mal gré tenir compte des sentiments du public, et l'on comprend que la rédaction de ce factum trahisse un certain embarras. Quoi qu'il en soit, ni les attaques de ses envieux, ni les critiques méticuleuses de la docte Assemblée ne purent modifier l'opinion générale, et Corneille put se consoler en voyant l'impuissance de la cabale. « Beau comme le « Cid, » devint une locution habituelle, et Boileau a pu dire avec vérité :

> En vain contre le Cid un ministre se ligue,
> Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue :
> L'Académie en corps a beau le censurer,
> Le public révolté s'obstine à l'admirer.

74. Après le Cid, Corneille resta trois ans sans rien produire; mais à partir de 1639 les chefs-d'œuvre se succèdent, et l'on voit paraître presque coup sur coup *Horace* et *Cinna* dans la même année 1639, puis *Polyeucte* en 1640, puis enfin *la Mort de Pompée* en 1641.

Digitized by Google

Sa verve tragique semble alors, sinon épuisée, au moins fatiguée, et il se délasse en écrivant une comédie, *le Menteur* (1642), empruntée, comme le Cid, au théâtre espagnol, tissue d'invraisemblances, mais pleine de mouvement et de vie, et écrite avec une entente incontestable du vrai style comique. L'activité du génie de Corneille subit alors un temps d'arrêt, et l'on peut dire que sa belle époque s'arrête ici, car les nombreuses pièces qu'il écrivit ensuite sont de beaucoup inférieures à celles que nous venons de nommer. Examinons de plus près ces cinq tragédies qui sont et resteront l'éternel honneur de la scène française. //

75. *Le Cid ou l'Honneur castillan* (1636). Deux grands seigneurs espagnols, Don Diègue et le comte de Gormas, se prennent de querelle à l'occasion d'une distinction que le roi vient d'accorder à l'un d'eux, et le comte s'emporte jusqu'à donner un soufflet à son rival qui, trop vieux pour tirer lui-même vengeance de cet outrage, en remet le soin à son fils don Rodrigue. Celui-ci est amoureux de Chimène, la fille du comte, et c'est au père de son amante qu'il a à demander raison. Il n'hésite pas cependant et tue le comte en duel. Chimène désespérée, et aussi héroïque que son amant, se hâte d'aller demander au roi la punition du meurtrier. Rodrigue lui présente son épée et la supplie de se venger elle-même : l'amour parle alors plus haut que le devoir et Rodrigue, assuré de la constance de Chimène, vole à de nouveaux exploits contre les Maures. Il revient bientôt victorieux; mais Chimène n'en est pas moins ardente à poursuivre ses projets de vengeance, et promet sa main

Digitized by Google

au chevalier qui tuera Rodrigue en combat singulier. Rodrigue déclare qu'il est décidé à se laisser tuer; mais Chimène ranime ses espérances en lui avouant qu'elle sera heureuse et fière de le voir sortir vainqueur « du « combat dont Chimène est le prix. » Le combat a l'issue qu'en espérait la noble fille de Don Gormas, et elle peut désormais permettre à son amant de compter, dans un avenir peu éloigné, sur l'hymen auquel il aspire.

76. *Horace* (1639). Rome et Albe sont en guerre. Au moment de livrer bataille, il est convenu que chaque peuple remettra ses destinées entre les mains de trois de ses enfants qui videront la querelle en champ clos. Les Romains font choix des trois fils d'Horace, et les Albains des trois Curiaces. L'un de ces derniers est fiancé à la sœur des Horaces, dont l'un est déjà marié à Sabine, sœur des Curiaces. Ainsi les deux familles n'en forment, pour ainsi dire, qu'une seule; mais le patriotisme fait taire toute autre considération, et le combat a lieu. Horace est vainqueur. Resté seul survivant des six combattants, il rentre dans la maison de son père, et rencontre sa sœur Camille, l'amante de Curiace, qui, à la vue de ce frère que l'ivresse de son triomphe rend impitoyable, se répand en pleurs et finalement en imprécations contre Rome, la première cause de son malheur. Horace furieux la perce de son épée. Un crime aussi brutal mérite un châtiment; mais le vieil Horace réussit à obtenir du roi la grâce du sauveur de Rome.

77. *Cinna ou la Clémence d'Auguste* (1639). Émilie, fille d'un proscrit mis à mort par Octave, recueillie ensuite par ce dernier devenu empereur, et élevée dans son

Digitized by Google

palais, a gardé contre Auguste un implacable ressentiment. Quoique comblée des bienfaits de l'empereur, elle n'est préoccupée que de l'idée de tirer vengeance du meurtre de son père, et elle exige de Cinna, son amant, qu'il ourdisse un complot contre Auguste. Celui-ci mande auprès de lui les deux principaux conjurés, Cinna et Maxime, qu'il croit ses amis les plus dévoués, et leur demande leur avis sur le projet qu'il a formé d'abdiquer volontairement l'empire. Maxime l'encourage dans sa résolution; Cinna cherche à l'en dissuader, mais uniquement par crainte que sa proie ne lui échappe. Maxime, qui lui aussi aime Émilie, s'aperçoit qu'il ne fait que servir son rival en l'aidant dans l'exécution du complot projeté, et se décide à dénoncer son ami. Cinna hésite cependant à porter la main sur son bienfaiteur; mais Émilie exige impérieusement cette preuve d'amour et triomphe de ses scrupules. Auguste, prévenu des projets de Cinna, le fait venir et lui déclare qu'il sait tout, et que sa vie est entre ses mains. Émilie et Cinna font alors assaut de dévouement, chacun voulant assumer la première idée de la conjuration. Mais Auguste, après un violent combat intérieur, s'est résolu à pardonner, et sa clémence, qui désarme enfin le ressentiment d'Émilie, s'étend jusque sur Maxime qui est venu s'accuser lui-même de sa honteuse délation.

78. *Polyeucte* (1640). Pauline, fille du gouverneur romain de l'Arménie, sous l'empereur Dèce, avait autrefois connu à Rome et aimé le chevalier Sévère, alors obscur et inconnu; mais son père n'avait pas voulu consentir à leur union. Plus tard, Sévère ayant péri dans

Digitized by Google

une campagne contre les Perses, Pauline, pour complaire à son père, avait consenti à épouser Polyeucte, seigneur arménien. Le mariage vient de s'accomplir, lorsque Sévère, miraculeusement sauvé et devenu, grâce à ses exploits, le favori de l'empereur, revient avec l'espoir de retrouver Pauline et d'obtenir sa main. Cependant Polyeucte, secrètement converti au christianisme, a pris la résolution de faire ouvertement profession de sa nouvelle croyance; il saisit l'occasion d'un sacrifice solennel pour s'élancer sur l'autel, renverser les idoles et proclamer hautement le Dieu des chrétiens. En punition de ce sacrilège, Polyeucte doit mourir. Sa mort rendrait Pauline libre de suivre les inclinations de son cœur; mais elle a l'âme trop haute pour s'abaisser à de pareils calculs; bien que Polyeucte lui-même l'ait dégagée de ses serments et l'ait conjurée d'épouser son rival, elle ne pense qu'à le sauver, et ne se sert de son ascendant sur Sévère que pour en obtenir la grâce de son époux; puis quand elle a vu son père, inexorable par peur de se compromettre, exiger de Polyeucte un acte d'apostasie, et celui-ci courir joyeux au-devant de la mort, elle se proclame chrétienne à son tour et appelle le martyre. Félix, entraîné par l'exemple de sa fille et de son gendre, abjure à son tour le paganisme et demande à partager le supplice de Pauline. Mais c'est assez d'une victime: Sévère, qui a toujours estimé les chrétiens, s'en déclare le protecteur, et promet d'intercéder auprès de l'empereur pour faire cesser les persécutions.

79. *La mort de Pompée* (1641). La bataille de Pharsale vient de se livrer. Pompée vaincu arrive en Égypte

Digitized by Google

et demande asile à Ptolémée qui, faible et irrésolu, consulte ses ministres sur la conduite qu'il doit tenir. Accueillera-t-il le proscrit, le livrera-t-il à César, ou le fera-t-il mettre à mort? Ses conseillers débattent ces trois alternatives, et il est décidé qu'on s'arrêtera au parti le plus violent, autant pour s'assurer la faveur du vainqueur que pour ruiner les espérances que fonde Cléopâtre sur un testament de son père dont Pompée est porteur, et qui assure à la sœur de Ptolémée le partage du trône. Aussi cette princesse n'approuve-t-elle point l'odieuse politique des ministres de Ptolémée, et voudrait-elle sauver Pompée. Mais quand le crime est accompli, elle en prend facilement son parti, car elle a de plus puissants motifs d'espérer la réalisation de ses vues ambitieuses. César, en effet, a eu l'occasion de la voir à Rome et s'est épris pour elle d'une violente passion. L'arrivée du vainqueur de Pharsale va donc combler tous ses vœux. Il arrive, en effet, et témoigne dès l'abord à Ptolémée toute son indignation du crime dont il s'est souillé. La noblesse de son caractère se révèle également dans l'accueil respectueux qu'il fait à Cornélie, la femme de Pompée, qui promène fièrement son deuil dans le palais des Ptolémées, et traite César d'égal à égal. Bien plus : elle lui sauve la vie, en l'avertissant d'un complot que Ptolémée a formé contre lui. Cependant le corps de Pompée n'est point devenu la proie des flots : une main pieuse l'a recueilli, et Cornélie a la triste consolation de pleurer sur l'urne qui renferme les cendres de son époux. César promet à ses restes des honneurs funèbres dignes du héros, et rend à sa veuve la liberté qu'elle

Digitized by Google

sollicite. Puis, vainqueur de la rébellion dans le tumulte de laquelle Ptolémée a trouvé la mort, il proclame Cléopâtre reine d'Égypte.

80. Les pièces qui appartiennent à la seconde époque de Corneille ne sauraient soutenir la comparaison avec les chefs-d'œuvre que nous venons d'analyser. On peut relever dans quelques-unes, telles que *Rodogune, Héraclius, Nicomède,* d'incontestables beautés de détails; mais ces beautés se trouvent comme perdues dans la complication du tissu dramatique et la multiplicité des fictions. Corneille semble avoir perdu la conscience de cette noble simplicité qui est la condition essentielle du beau, et retombe dans l'enflure déclamatoire habituelle aux écrivains dramatiques de son temps. Pendant quelques années, le public montra cependant le même empressement à applaudir les pièces qu'il donnait au théâtre; mais en 1653, la froideur avec laquelle fut accueillie *Pertharite* l'avertit qu'il était temps « de sonner la re- « traite[1]. » Quoique âgé de quarante-sept ans seulement, il quitta le théâtre et occupa ses loisirs à traduire en vers l'Imitation de Jésus-Christ. Mais bientôt il rentra dans la lice et donna *Sertorius* (1662), où sa muse retrouva de mâles et nobles accents. C'était comme le chant du cygne : à partir de Sertorius, on ne saurait nommer aucune pièce de Corneille où se retrouve l'empreinte de ce grand génie; l'astre décline, et son éclat va s'affaiblissant de plus en plus. C'est à ce moment que de maladroits amis l'engagèrent à se mesurer avec Racine, dont le talent était dans toute sa fleur. La *Bérénice*

[1] Préface de Pertharite.

Digitized by Google

de Corneille ne pouvait soutenir la comparaison avec celle de son jeune et heureux rival; mais la honte de cette défaite doit retomber sur ceux qui avaient imprudemment provoqué une lutte inégale.

81. Corneille mourut en 1684 dans les pratiques d'une piété sincère. Son extérieur était des plus communs; ses traits n'avaient rien de distingué; dans la conversation, il était lourd, embarrassé; il ne savait même pas lire ses propres vers. Ce sont les nobles qualités de son âme qui ont fait sa grandeur. Corneille, en effet, est le peintre de l'héroïsme : ses personnages sont tous supérieurs à l'humanité; chez eux point de ces faiblesses, de ces capitulations de conscience qui tiennent à l'imperfection de notre nature, et puis, dans la lutte des passions contre le devoir, c'est toujours le devoir qui l'emporte, et l'on ne saurait priser assez haut l'écrivain qui dans ses ouvrages propose à l'humanité un idéal aussi élevé. C'est par là que Corneille a mérité le surnom de grand. Il faut aussi admirer dans les pièces de Corneille l'art avec lequel il sait faire parler et agir ses personnages conformément à leur caractère et aux circonstances particulières de temps et de lieu au milieu desquelles ils ont vécu. Il sait surtout traiter avec une incomparable supériorité les questions de haute politique : on voit qu'il avait fait une étude approfondie de l'histoire romaine; et il est telle scène de *Cinna,* de *Nicomède* ou de *Sertorius* qui semblent autant de pages arrachées à Tacite, et où les faits et les personnages historiques sont jugés avec une hauteur de vues digne du grand historien. Quant à ses défauts, ils ne sont au fond que l'exagération de ses qualités. Entre la gran-

Digitized by Google

deur et l'emphase, entre la force et la dureté, entre la véritable éloquence et la déclamation, la ligne de démarcation est si indécise qu'elle devait être dépassée aussitôt que le jet de l'inspiration se ralentirait. De là les défauts que nous avons signalés dans les pièces de sa seconde époque, défauts dans lesquels il devait d'autant plus facilement tomber qu'ils étaient ceux de son époque, grâce à la vogue dont jouissaient la langue et la littérature espagnoles.

82. Corneille avait un frère cadet qui embrassa aussi la carrière dramatique et y obtint d'honorables succès : les deux frères travaillaient ensemble et se consultaient mutuellement. Mais, malgré certaines qualités estimables, les tragédies de **Thomas Corneille** ne se sont pas longtemps soutenues sur la scène, et on ne lit plus guère aujourd'hui que son *Comte d'Essex* et *le Festin de Pierre*, sur lesquelles nous n'avons pas à nous arrêter.

Pendant que P. Corneille appliquait à la peinture des passions tragiques la langue poétique créée par Malherbe, en la marquant de la forte empreinte de son génie, le philosophe **Descartes**, par la publication de son *Discours de la Méthode*, prouvait que la prose était déjà digne d'un plus noble emploi que celui auquel l'avaient astreinte Voiture et Balzac, qu'elle était susceptible de se prêter aux méditations du métaphysicien. Mais c'est à **Blaise Pascal** qu'on attribue généralement l'honneur d'avoir fixé la prose française. Quoique contemporain de Molière et de La Fontaine, on doit plutôt le ranger parmi les écrivains de la première moitié du XVII^me^ siècle, parce que le seul ouvrage complet qu'il

ait eu le temps d'écrire, *les Provinciales,* fut composé quelques années avant l'apparition des chefs-d'œuvre qui ont illustré le règne de Louis XIV.

83. Le nom et la célébrité de Pascal se rattachent à un épisode curieux de l'histoire du XVII^me^ siècle : le jansénisme. Le Hollandais Jansénius, professeur de théologie à Louvain, avait écrit un ouvrage dans lequel la cour de Rome avait trouvé plusieurs propositions entachées d'hérésie. Les idées de Jansénius avaient rencontré des partisans en France, surtout parmi les solitaires de Port-Royal, abbaye à une petite distance de Paris, où s'étaient retirés quelques hommes aussi distingués par leur piété que par leur érudition. Il sortit de Port-Royal plusieurs écrits favorables à Jansénius, ou du moins qui prétendaient que les propositions condamnées ne se trouvaient pas dans son ouvrage. Les Jésuites, qui étaient alors tout-puissants en France, intervinrent dans la querelle et insistèrent auprès de la Sorbonne pour qu'elle condamnât formellement les partisans de Jansénius. C'est alors (1656) que parurent des *Lettres adressées à un provincial,* dans lesquelles les questions fort obscures qui faisaient le fond du débat étaient présentées avec une grande clarté : la polémique tortueuse des Jésuites y était en outre démasquée avec une telle habileté, leurs sophismes étaient renversés avec une dialectique si serrée et si plaisante à la fois, que tous les rieurs se mirent du côté de Montalte, pseudonyme sous lequel se cachait Blaise Pascal.

Après s'être servi dans ses quatre premières lettres de l'arme acérée du ridicule pour défendre ses amis de Port-Royal, Pascal, portant la guerre dans le camp en-

Digitized by Google

nemi, s'arma du glaive de l'éloquence pour battre en brèche la casuistique immorale des disciples de Loyola. Grâce aux admirables qualités de style que Pascal déploya dans ses plaidoyers, ces lettres se lisent encore aujourd'hui avec autant d'intérêt que si elles avaient trait aux questions les plus vitales et les plus actuelles.

84. Pascal n'était cependant point un homme de lettres : c'était plutôt un savant. Né à Clermont-Ferrand en 1623, il avait montré dès l'âge le plus tendre de merveilleuses dispositions. Malgré une constitution délicate qui aurait exigé de grands ménagements, il se voua à l'étude avec une véritable passion. Bientôt les sciences exactes n'eurent plus de secrets pour lui, et il fit de nombreuses et remarquables découvertes dans le domaine des mathématiques, de la mécanique et de la physique. Mais une longue et cruelle maladie vint bientôt arrêter l'essor de ce génie, et Pascal mourut à trente-neuf ans. Dans la seconde partie de sa carrière, alors que les douleurs physiques ne lui laissaient que de bien rares moments de relâche, toute l'activité de cette puissante intelligence s'était tournée vers la religion. Il travaillait alors à une apologie du christianisme, qui aurait été sans doute le plus bel édifice élevé par la foi chrétienne, s'il eût pu l'achever. On n'en possède que des fragments écrits sans aucun ordre, mais qui, pieusement recueillis après sa mort par des mains amies, forment aujourd'hui, sous le titre de *Pensées de Pascal,* un livre unique où la grandeur des idées, l'éclat des images, la puissance de la dialectique sont au niveau de la hauteur et de l'importance du sujet.

CHAPITRE VI

SECONDE MOITIÉ DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. AGE D'OR SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XIV

Molière. — La Fontaine. — Boileau. — Racine. — M^me^ de Sévigné. — Éloquence de la chaire : Bossuet. Fléchier. Mascaron. Bourdaloue. Massillon. — Moralistes : La Rochefoucauld. La Bruyère. Fénelon. — Écrivains de second ordre : Regnard. Lafosse. Quinault. Saint-Réal. Vertot.

85. Par une heureuse coïncidence, au moment où la langue française, enrichie au XVI^me^ siècle par Ronsard, Rabelais et Montaigne, épurée plus tard par Malherbe, puis par Balzac, Voiture et Vaugelas, est enfin arrivée à son point de complet épanouissement, et qu'elle semble désormais comme fixée, la France voit s'ouvrir l'une des époques les plus glorieuses de son histoire. Après une lutte de plusieurs siècles entre la noblesse et la royauté, au sortir de la Fronde qui en a été le dernier acte, la réconciliation s'est faite, la France a conquis son unité, et l'autorité royale s'impose partout. On comprend instinctivement qu'elle seule peut assurer le libre développement des forces qui ont été jusqu'alors stérilisées par un trop long antagonisme. Le trône est occupé par un roi qui, tout jeune encore, montre d'éminentes qualités.

Digitized by Google

Passionné pour la gloire et pour tout ce qui peut rehausser la France dans laquelle il s'identifie, il donne à tout une impulsion irrésistible : il a le don, inestimable pour un roi, de deviner les talents, les spécialités, de connaître les hommes; il sait encourager les uns, utiliser les autres, attirer à lui tout ce qui peut ajouter à l'éclat de son trône. Aussi la première moitié de ce règne est-elle une époque unique dans l'histoire de la France. Jamais ce pays ne produisit à la fois plus de grands hommes dans tous les genres; et, pour nous renfermer dans ce qui est de notre domaine, quelle époque que celle qui a vu naître le *Misanthrope* et le *Tartuffe* sur la scène comique, *Iphigénie* et *Athalie* sur la scène tragique, les *Fables* de *La Fontaine*, *l'Art poétique*, le *Télémaque*, les *Lettres* de *Mme de Sévigné*, les *Oraisons funèbres* de *Bossuet*, c'est-à-dire des chefs-d'œuvre éternels dans chaque genre!

86. **Molière**, dont le vrai nom était *Jean-Baptiste Poquelin*, naquit en 1622 à Paris, près du quartier des Halles, dans la rue Saint-Honoré, où son père tenait une boutique de tapissier. C'est là que le jeune Poquelin passa ses premières années. Son grand-père avait la passion du théâtre, et il y conduisait souvent son petit-fils qui y prit goût à son tour; l'intelligence de l'enfant s'y développa, et honteux de son ignorance, il témoigna un vif désir de s'instruire. Sur ses instances, on l'envoya au collège des Jésuites où il resta cinq ans, et au sortir duquel il alla étudier le droit à Orléans. Il paraît qu'à son retour à Paris, il se fit recevoir avocat; mais ce n'est pas là que le portaient ses inclinations, et les banquettes des

Digitized by Google

théâtres le voyaient plus souvent que les salles des tribunaux. Emporté par son goût pour la comédie, il s'associa avec quelques autres amateurs et fit ses débuts sur un petit théâtre de société. A la fin il ouvrit un théâtre public, et c'est alors qu'il prit le nom de Molière, de peur de déshonorer celui de sa famille. Le prince de Conti, qui avait été son condisciple au collège, et qui l'avait pris en grande affection, l'ayant engagé à l'accompagner en Languedoc, Molière quitta Paris avec sa troupe et se mit à parcourir la province. C'est pendant cette tournée qu'il donna à Lyon sa première pièce, *l'Étourdi,* en 1653. Bientôt sa renommée d'auteur et d'acteur retentit jusqu'aux oreilles du roi qui voulut l'entendre, et qui, charmé du bon choix de ses pièces comme aussi de son talent et de celui de ses acteurs, donna à la troupe de Molière le titre de Comédiens de Monsieur et l'installa au Palais-Royal (1658).

87. C'est là que Molière, en 1659, donna *les Précieuses ridicules,* pièce qui fit courir tout Paris, et à l'occasion de laquelle un vieillard s'écria du parterre : « Courage, Molière, voilà la bonne comédie ! » C'était en effet son coup d'essai dans le genre de la haute comédie, et ce coup d'essai avait été un coup de maître. Molière s'y moque très agréablement de ce jargon prétentieux et de ces manières affectées qui florissaient à l'hôtel de Rambouillet.

A partir des *Précieuses,* toute l'histoire de Molière se confond avec celle de ses pièces. Prenant son art au sérieux, il cherchait partout autour de lui, soit parmi ses égaux, soit à la cour où l'appelait souvent son service de

Digitized by Google

valet de chambre du roi, des types moraux bons à être produits sur la scène. Presque toutes ses soirées et la plus grande partie de ses journées étaient absorbées par son théâtre qu'il administra jusqu'à sa mort et dont il était l'acteur le plus actif. Le peu de temps qui lui restait était donné aux exigences de son service à la cour et aux visites de ses amis ou des grands seigneurs qui se faisaient gloire de l'amitié du célèbre comédien. Aussi a-t-on peine à comprendre comment il put trouver le loisir d'écrire les nombreuses pièces qui sont sorties de sa plume.

88. Parmi ces pièces, il faut distinguer les comédies sérieuses ou comédies de caractère, de celles qu'il écrivit dans le seul but d'amuser le public ou la cour; il va sans dire que c'est dans les premières qu'il a donné la vraie mesure de son génie, et qu'elles sont le vrai titre de Molière à l'estime de la postérité. Et cependant l'on n'aurait peut-être qu'une idée incomplète du grand comique, si l'on faisait abstraction de ces pièces bouffonnes où il a prodigué une verve inépuisable : il est fâcheux qu'on s'y heurte trop souvent à des situations et à un langage qui ne respectent pas assez les convenances.

89. *L'École des Maris* (1661) et *l'École des Femmes* (1662) sont toutes les deux la démonstration d'une thèse sur laquelle Molière revient fréquemment, à savoir, que c'est peine perdue pour un vieux barbon de prétendre à l'amour d'une jeune personne, et qu'en dépit de ses précautions, il se verra toujours supplanté par quelque jeune rival plus avenant. Dans *l'École des Femmes,* le

bonhomme Arnolfe, pour avoir une épouse à sa guise, a fait élever sa jeune pupille Agnès au fond d'un couvent et dans la plus complète ignorance de toute chose. Mais celle-ci, en raison même de sa naïveté, se laisse facilement prendre au bel air et aux belles paroles du jeune Horace, qui ne trouve rien de mieux que de choisir le vieux tuteur pour confident de ses amours. Son rival est mis ainsi heure par heure au courant de toutes les tentatives faites pour tromper sa vigilance. Il va sans dire que cette vigilance est toujours mise en défaut.

90. Cette pièce eut un très grand retentissement, et les envieux en prirent occasion de la poursuivre de leurs critiques. Molière y répondit en mettant en scène ses détracteurs dans une pièce qu'il intitula *la Critique de l'École des Femmes*. D'un côté un marquis, qui ne voit dans la pièce de Molière que la fameuse tarte à la crème, une précieuse qui se scandalise à tout bout de champ et hors de propos, un auteur jaloux qui condamne la pièce en invoquant les règles du goût et les préceptes d'Aristote; de l'autre, un homme d'esprit qui n'a pas de peine à confondre ses interlocuteurs, et deux femmes de bon sens qui l'approuvent, tels sont les personnages auxquels Molière livre sa comédie en pâture. Si sa cause fut gagnée auprès des gens non prévenus, on peut croire qu'il ne ramena à lui ni les marquis ridicules, ni les précieuses, ni les jaloux.

91. Dans *le Misanthrope* (1666), Molière semble avoir voulu faire la critique de la société de son temps. Son héros, Alceste, en voulant ne prendre pour principe de conduite, dans ses rapports avec les gens du monde, que

Digitized by Google

les règles inflexibles d'une morale austère, se heurte à toutes les habitudes reçues, irrite toutes les susceptibilités. Sa brutale franchise lui fait un ennemi d'un jeune seigneur bel esprit dont il a critiqué sans pitié les vers; il perd un procès dans lequel son bon droit était incontestable, faute de s'être fait bien venir des juges; enfin il est trompé par sa maîtresse, Célimène, franche coquette qui lui fait prendre le beau sexe en horreur. Quoique ce caractère ait quelque chose de grand et qui commande le respect, on ne peut penser que l'auteur ait eu l'intention de le proposer comme exemple. Il manque à cette vertu farouche l'indulgence, la charité qui la rendrait aimable, et c'est probablement de cette vertu incomplète, qui est presque un vice, que Molière a voulu montrer le ridicule. On a quelque peine à s'expliquer l'amour d'un homme comme Alceste pour une femme comme Célimène; mais les inconséquences ne sont-elles pas dans la nature humaine? Et si, comme tout porte à le croire, Molière s'est peint lui-même (en noir, cela va sans dire), dans son *Misanthrope,* et que la séduisante Célimène ne soit autre que sa femme, dont la coquetterie fit le tourment de sa vie, on ne peut que s'incliner devant cette peinture du cœur humain prise ainsi sur le vif.

92. *Tartuffe* (1667) est sans contredit le chef-d'œuvre de Molière, et le chef-d'œuvre de la scène comique française. Molière y a peint l'hypocrisie dans ce qu'elle a de plus odieux, dans la fausse dévotion cachant sous le masque religieux l'immoralité la plus révoltante. Un dévot hypocrite qui profite de l'aveuglement de sa dupe, le bonhomme Orgon, pour tromper sa femme, s'emparer

Digitized by Google

de sa fortune et mettre le trouble dans une famille respectable, tel est, en deux mots, le sujet de cette pièce où tout est bien, tout est beau, tout est à sa place. L'action marche avec vigueur et sans arrêt vers le dénouement : les caractères sont d'une vérité et d'une convenance parfaites. L'intérieur de cette maison d'Orgon présente un tableau qui fait du bien à l'âme. Quelle mère exemplaire qu'Elmire, sans ostentation de vertu, toujours calme, même devant les audacieuses tentatives de Tartuffe! Quelle fille soumise que la douce Marianne, prête à tout, à entrer même dans un couvent, si son père l'exige, pourvu qu'on ne la force pas à épouser ce Tartuffe! Et Damis, le fils d'Orgon, il a bien tout le feu et l'ardeur de la jeunesse, avec cette noble indignation d'une âme qui n'a pas encore été en contact avec les misères morales. Sur ce fond si bien éclairé, la figure de Tartuffe fait tache et ressort plus en noir. Ce personnage est devenu le type immortel des hypocrites de tous les temps. Molière a créé pour lui une langue spéciale, toute pétrie d'expressions dévotes et de termes empruntés au dictionnaire de Loyola. Le nom même de Tartuffe, si bien trouvé, semble une inspiration. On raconte qu'il est dû à l'exclamation d'un abbé italien qui, à la vue d'un plat de truffes s'écria : « Tartufli! » avec une expression de si béate sensualité que Molière en fit le nom de son héros.

93. Il paraît que du temps de Molière la classe des faux dévots était au moins aussi nombreuse en France que celle des marquis ridicules, des précieuses et des vieux jaloux, car la comédie de Tartuffe souleva une tempête. Les Jésuites s'en mêlèrent : l'on accusa Molière

Digitized by Google

d'avoir voulu déverser le ridicule sur les choses de la religion, et c'est au nom de ces intérêts sacrés qu'on ameuta l'opinion. La pièce fut défendue, par ordre du roi, le lendemain même de la première représentation. Molière laissa passer l'orage, puis, quelque temps après, renouvela sa tentative. En l'absence du roi, la police crut devoir intervenir. Mais Molière, qui savait que le roi était bien disposé pour lui et pour Tartuffe, lui dépêcha deux de ses collègues avec une requête dans laquelle il se défendait énergiquement contre les fausses accusations auxquelles sa pièce était en butte. Pour cette fois, le roi lui donna gain de cause et autorisa la représentation.

94. *L'Avare* (1668), la seule de ses grandes pièces en cinq actes que Molière ait écrite en prose[1], est un emprunt fait à l'une des pièces les plus connues de Plaute, *l'Aululaire*. Quelques-uns des meilleurs traits appartiennent au poète latin; mais la part d'invention du comique français est encore belle. De pareilles pièces ne s'analysent guère : l'intrigue, passablement embrouillée et assez peu vraisemblable, se résume dans une rivalité d'amour entre le père et le fils; mais ici l'intrigue ne sert que de prétexte à la peinture du caractère principal, et tout l'intérêt de la pièce se concentre dans les détails destinés à faire ressortir l'avarice d'Harpagon, tels que le dépôt et le vol de la cassette, les conditions du prêt usuraire et les préparatifs du repas de noces qui

[1] Il faudrait à la rigueur faire une autre exception pour le *Festin de Pierre*, et pour *le Bourgeois gentilhomme*.

Digitized by Google

donnent lieu à l'excellente scène d'Harpagon avec son cuisinier.

95. *Les Femmes savantes* (1672). Dans les *Précieuses*, Molière avait déjà pris à partie les femmes qui avaient des prétentions au bel esprit, les bas-bleus, comme nous dirions aujourd'hui. Il y revient dans les *Femmes savantes*, autre nuance de précieuses : celles-ci ne visent plus seulement à réformer la langue et le goût littéraire, mais elles s'aventurent dans le domaine des hautes sciences et de la métaphysique. L'une d'elles, la maîtresse de maison, ne voit rien de mieux que de faire son gendre de Trissotin, pédant lettré et fort sot personnage qui, comme Tartuffe, ne cherche qu'à spéculer sur l'engouement dont il se voit l'objet, et qui ne se ferait aucun scrupule d'épouser malgré elle la jeune fille qu'on lui destine. Le bonhomme Chrysale serait tout disposé à donner à sa fille l'époux qu'elle préfère; mais, habitué à s'effacer devant son impérieuse moitié et à tout céder, après avoir pris les résolutions les plus héroïques, il est peu probable, malgré ses velléités d'indépendance, qu'il persiste jusqu'au bout à défendre sa fille contre la violence qui lui est faite. Heureusement que Trissotin lui-même vient à son aide, en se laissant prendre à un piège tendu à sa loyauté, et renonce volontairement à ses prétentions lorsqu'il croit que son futur beau-père est ruiné.

Il paraît avéré que Molière a voulu représenter dans Trissotin un pauvre poète de son temps, l'abbé Cotin, membre de l'Académie, aumônier du roi et l'une des plus illustres victimes de Boileau. Le fameux sonnet

Digitized by Google

d'Uranie, qui fait le sujet de l'une des meilleures scènes des *Femmes savantes,* serait bien réellement de lui. La dispute entre Trissotin et Vadius serait également historique; une scène absolument pareille aurait eu lieu entre cet abbé Cotin et Ménage, savant philologue et auteur d'un ouvrage sur les origines de la langue française.

96. Molière avait toujours eu une santé très délicate et qui exigeait beaucoup de ménagements. En février 1673, il avait donné son *Malade imaginaire*, dans lequel il jouait le rôle principal. Le soir de la troisième représentation, il se entit tout à coup beaucoup plus mal; mais il persista à jouer pour ne pas mettre sa troupe dans l'embarras. Sur la scène, il eut une espèce de crise qu'il réussit à dissimuler par un violent effort. Mais à peine la pièce était-elle terminée qu'on fut obligé de le transporter presque sans connaissance à son domicile, où il ne tarda pas à expirer. Il était âgé de cinquante et un ans.

97. **La Fontaine** (Jean) naquit en 1621, à Château-Thierry, petite ville à quelques lieues de Paris, où son père était maître des eaux et forêts. Comme on le destinait à l'état ecclésiastique, il fut mis au séminaire, mais il en sortit au bout de quelques mois, bien décidé à n'y pas rentrer. Il mena pendant quelque temps une existence assez dissipée; mais il paraît certain qu'il eut de très bonne heure le goût de la poésie. Son père, ne sachant comment le fixer, lui transmit sa charge et le maria avec une jeune fille de bonne famille. Mais, au bout de quelque temps, La Fontaine vendit sa charge et se sépara de sa femme, son caractère indépendant, insou-

Digitized by Google

ciant, ne pouvant s'arranger ni d'une occupation régulière, ni des devoirs de la vie conjugale.

98. Libre de tout soin, il employa alors son temps à la lecture soit des auteurs latins, soit des vieux écrivains français, tel que Marot et Rabelais, pour lesquels il avait une prédilection marquée. Il remonta même jusqu'aux fabliaux du moyen âge, et, à l'exemple de Boccace qui y avait largement puisé, il mit en vers quelques-uns de ces contes, dont la licence n'offusquait point sa muse. C'est par ces premiers essais, dont il rougit plus tard, qu'il se fit connaître, et lorsqu'il se rendit à Paris vers 1660, il se vit accueilli avec empressement par Racine et Boileau, dont la célébrité commençait à peine. Il s'attacha surtout à Molière vers lequel il se sentait attiré par une certaine conformité de goût et de caractère, et qui devina tout ce qu'il y avait de talent et d'esprit sous l'apparente bonhomie du poète de Château-Thierry : « Nos « beaux esprits, » avait-il dit, « ont beau se trémousser, « ils n'effaceront pas le bonhomme. » La Fontaine, de son côté, disait en parlant de Molière, « qu'il avait trouvé « en lui son homme. »

99. Si La Fontaine était indolent d'esprit et de caractère, il était capable de se dévouer pour ses amis. Il en donna une preuve à l'occasion de la disgrâce du surintendant Fouquet : tandis que tous les amis du puissant ministre tombé en défaveur s'éloignaient de lui, La Fontaine, qui avait trouvé en lui un protecteur, lui resta fidèle; il composa même à cette occasion une pièce de vers intitulée : *Élégie aux nymphes de Vaux,* qu'il adressa au roi et qui fait autant d'honneur à l'homme qu'au

Digitized by Google

poète. Ce n'était point cependant un courtisan, tant s'en faut. Tout ce qui gênait sa liberté, ou, pour mieux dire, ses aises, lui était profondément antipathique, et le peu de soin qu'il prenait de ses affaires l'eût fait tomber dans la gêne, s'il n'eût rencontré des protecteurs qui se chargèrent de pourvoir à tous ses besoins. C'est ainsi qu'il passa plus de vingt ans dans la maison de M^me^ de la Sablière, où il eut l'occasion de rencontrer les seigneurs les plus distingués de la cour, qui s'y donnaient rendez-vous, et de se lier d'amitié avec Turenne et le grand Condé.

100. C'est à cette époque que La Fontaine travaillait à l'œuvre qui devait l'immortaliser; car s'il est vrai que ses contemporains l'apprécièrent surtout pour ses contes graveleux, la postérité lui a tenu bien plus de compte de ses *Fables,* genre dans lequel il est resté inimitable. Le premier recueil parut en 1668, et ce ne fut que seize ans plus tard, en 1684, que l'Académie songea à ouvrir ses portes au grand fabuliste. Il était appelé à y succéder à l'illustre ministre Colbert; mais Louis XIV, qui ne l'aimait guère et qui n'avait pas su reconnaître le mérite de ses fables, se refusa à confirmer sa nomination. Il dut attendre jusqu'au moment où une nouvelle vacance permit à l'Académie d'ouvrir ses portes à Boileau, le protégé du roi; les deux nominations furent alors approuvées à la fois. Dans ses dernières années, La Fontaine renonça à ses goûts mondains et même à tout travail d'esprit étranger à ses préoccupations tournées vers la religion. Il eut alors l'idée de traduire en vers les hymnes de la liturgie catholique; mais il n'eut pas le temps

Digitized by Google

d'achever ce travail : ses forces déclinerent rapidement, et il mourut, âgé de soixante-quatorze ans, en 1695.

100. L'apologue remonte à la plus haute antiquité : Homère, ou du moins quelqu'un des aèdes ses contemporains, avait déjà composé un poème allégorique, *la Batrachomyomachie* ou Combat des Rats et des Grenouilles. Ésope, au VI^me^ siècle avant Jésus-Christ, se fit un nom célèbre par ses fables qui furent recueillies deux siècles après lui par un poète grec dont l'ouvrage est perdu. Phèdre, poète du siècle d'Auguste, les traduisit en latin. Ses fables sont écrites dans un style très pur, mais d'une concision un peu sèche. La Fontaine, en les appropriant à la langue française, comprit qu'elles demandaient à être complètement transformées. « On ne trouvera pas ici, » dit-il dans sa préface, « l'élégance ni l'extrême brièveté « qui rendent Phèdre recommandable; ce sont qualités « au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de « l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense « égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. J'ai considéré que, « ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien « si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en « relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je « n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire, mais un certain « charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes « sortes de sujets, même les plus sérieux. »

102. Et c'est précisément par les accessoires dont il a orné ses fables, pour la plupart glanées dans Ésope et dans Phèdre, que La Fontaine en a fait des chefs-d'œuvre de grâce, de naturel et de vérité; c'est par ce

Digitized by Google

« charme, » par cet « air agréable » qu'il est devenu véritablement créateur. Toutes les scènes qu'il décrit sont d'une vérité saisissante : chacune est un tableau complet dont l'unité n'est jamais troublée par le luxe des détails. Son pinceau hardi et sûr sait toujours trouver le trait qui, frappant à l'endroit convenable, donne la lumière à tout. La Fontaine n'est pas seulement un admirable peintre de la nature et du monde animal : il montre une connaissance profonde du cœur humain. Tout ce qui se dit, tout ce qui se fait dans chacun de ces petits drames, est vrai et pris sur nature. Et à côté de cela combien de choses cachées qui se laissent deviner ou qui demandent à être fouillées! Car, sous son apparente bonhomie, notre fabuliste possède un fonds de malice ingénue, dont les traits, pour être lancés à la dérobée, n'en arrivent pas moins directement au but.

103. Le style de La Fontaine est d'une incomparable souplesse : tour à tour gracieux, badin, simple, touchant, énergique, fougueux et éloquent jusqu'au sublime, il se plie à toutes les situations. Sa versification présente une variété infinie dans le rhythme, sans que rien soit livré au hasard; chaque coupe a sa raison d'être, et obéit à une considération d'harmonie ou de sentiment. Et ce qui prouve, mieux que tout ce qu'on pourrait dire, le mérite hors ligne de ses fables, c'est leur immense popularité; elles ont, en effet, le privilège bien rare, unique peut-être, d'être appréciées de tous les âges : l'enfant comme le vieillard, l'adolescent comme l'homme fait, y trouvent une source inépuisable de jouissances en rapport avec leurs sentiments et leurs idées.

Digitized by Google

104. Molière et La Fontaine sont deux génies de même trempe et qui tiennent une place un peu à part parmi les écrivains du grand siècle, en ce qu'ils se rattachent plus directement à ceux de leurs devanciers qui, comme Villon, Regnier et Marot, ont moins subi les influences classiques et sont restés plus nationaux, plus gaulois. Du reste, l'un et l'autre sont également inimitables, et l'on ne peut leur trouver de rivaux ni dans l'antiquité, ni dans le monde moderne. Si les Romains et les Grecs peuvent mettre à côté de Corneille, de Racine ou de Boileau des poètes qui soutiennent avec ceux-ci la comparaison, ils n'en possèdent aucun qu'on puisse placer en regard du comique et du fabuliste français; et ce qui est vrai des anciens l'est également des modernes : l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre ont eu des poètes comiques, ils ont eu des fabulistes, mais ils n'ont eu ni un Molière, ni un La Fontaine.

105. **Boileau-Despréaux** (Nicolas), né en 1635, dans un petit village près de Paris, ou peut-être à Paris même, reçut une éducation soignée, quoique son père, greffier du parlement, n'eût qu'une médiocre fortune et une nombreuse famille. Il n'annonçait point dans son enfance ce qu'il devait devenir un jour, à tel point que son père disait de lui : « Colin sera un bon garçon qui « ne dira jamais de mal de personne. » Son goût pour la poésie s'éveilla cependant de bonne heure, et lorsqu'il était encore sur les bancs du collège, il écrivit une tragédie, au grand désespoir de ses parents qui, pour étouffer ses inclinations littéraires, lui firent étudier le droit. A vingt ans il était reçu avocat; mais il abandonna bien-

Digitized by Google

tôt cette profession qui lui était antipathique, et essaya de la théologie, sans y mieux réussir. La mort de son père lui permit enfin de suivre ses goûts, et il se voua tout entier à l'étude des poètes latins, surtout d'Horace, vers lequel il se sentait attiré par une conformité de génie.

106. Doué d'un esprit satirique, d'un jugement éclairé et d'un goût délicat et sûr, il avait toutes les qualités du rôle qu'il se préparait à remplir au milieu de ses contemporains. Choqué de voir combien, dans le domaine des lettres, il y avait de réputations usurpées, avec quel peu de discernement le public accordait sa faveur et ses encouragements aux écrivains, il entreprit de réformer le goût et de ramener à l'intelligence des vraies beautés littéraires une génération plus portée à admirer les Scudéry, les Cotin et tant d'autres, que les Corneille et les Pascal. La tâche n'était pas facile, et Boileau s'y dévoua avec une ardeur qui ne se démentit jamais. Une fois l'attaque commencée, il resta continuellement sur la brèche, critiquant impitoyablement ce qui lui paraissait mauvais, soutenant ceux des écrivains contemporains dans lesquels il reconnaissait un véritable mérite, censurant les médiocrités, et prenant parti pour les anciens lorsque ceux-ci étaient en cause.

107. C'est en 1666 que parut son premier recueil de *Satires,* et c'est de cette époque que date sa liaison avec Racine, liaison fondée sur la conformité de vues et d'opinions autant que sur la convenance des caractères, et dont l'influence ne put être que salutaire pour l'un comme pour l'autre. Ils se consultaient, en effet, récipro-

Digitized by Google

quement sur leurs ouvrages et ne s'épargnaient point les critiques. On sait que Boileau se vantait d'avoir enseigné à Racine « à faire laborieusement des vers faciles. » C'est dire qu'il n'admettait pas que l'inspiration, quelque abondante qu'elle fût, pût se passer d'un travail sérieux de réflexion destiné à trouver pour chaque idée sa forme la plus convenable. C'est lui qui a dit :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;

et ce principe il ne manquait pas de se l'appliquer à lui-même.

Boileau et Racine étaient les deux écrivains pour lesquels Louis XIV se sentait le plus de sympathie, et c'est pour se les attacher de plus près qu'il les nomma tous deux ses historiographes, titre auquel ni l'un ni l'autre ne pouvaient faire grand honneur. Nous avons vu par suite de quelle circonstance La Fontaine et Boileau entrèrent ensemble à l'Académie. Les dernières années du grand critique furent attristées par une surdité qui l'affecta beaucoup; il vécut dès lors retiré dans sa petite maison d'Auteuil où il aimait à recevoir les visites de ses amis. C'est là qu'il mourut en 1711, âgé de soixante-quatorze ans. Racine l'avait précédé de douze ans dans la tombe.

108. Boileau a composé douze *satires* qui n'ont pas toutes la même valeur : les plus faibles sont les satires morales, les meilleures sont celles où il se pose en censeur littéraire, ou qui traitent de quelque sujet léger et badin. Il va sans dire qu'on ne doit y chercher ni l'indignation véhémente de Juvénal, ni la crudité de Regnier :

Digitized by Google

le sujet, pas plus que le caractère du poète, ne se prêtait à ces violences de langage : sa satire est plutôt enjouée et se rapproche de celle d'Horace dont elle a la distinction soutenue. Boileau a encore écrit douze *épîtres* familières en vers, et c'est là qu'on peut le mieux apprendre à le connaître : on y découvre, non sans étonnement, un cœur bon, aimant, sans fiel et sans envie, des goûts simples, une âme sensible aux douceurs de la retraite et au charme de la nature champêtre. Et ce qui prouve que ces nobles sentiments étaient bien réels, c'est que toutes ces épîtres se font remarquer par une liberté d'allure, une facilité de style, qui annoncent clairement l'absence de toute contrainte, et font préjuger une parfaite sincérité. Aussi ses épîtres sont-elles placées au-dessus de ses satires. C'est dans l'une d'elles, adressée au roi, que se trouve la fameuse description du passage du Rhin, fragment d'un grand style et qui vaut une belle ode.

109. On a prétendu que Boileau manquait d'imagination : il semble avoir voulu répondre à ce reproche par la publication du *Lutrin,* poème héroï-comique en six chants, dans lequel la verve badine et moqueuse de notre poète se joue avec une merveilleuse facilité. Il s'agit d'un démêlé survenu entre deux chanoines de la Sainte-Chapelle, le trésorier et le chantre, à propos d'un lutrin de dimension colossale que le premier avait fait installer dans le chœur, et que le chantre fait enlever de nuit parce que le meuble malencontreux le cachait à tous les regards. Dans ce poème burlesque, Boileau, prenant le contre-pied de ses devanciers qui rabaissaient leurs

Digitized by Google

héros à la taille des gens du commun, ennoblit des personnages vulgaires, en leur prêtant des sentiments et un langage distingués, et en faisant pompeusement intervenir dans une querelle de moines fort prosaïques, des personnages allégoriques tels que la Renommée, la Mollesse, la Nuit, la Discorde, en un mot tout l'appareil épique.

110. Le plus remarquable des ouvrages de Boileau, celui dans lequel il se résume tout entier, c'est l'*Art poétique*, espèce de traité de rhétorique, sous la forme d'un poème didactique en quatre chants, imité d'Horace. La parfaite justesse des idées, le goût exquis et la haute raison qui éclatent partout, la pureté et l'élégance d'un style qui est comme une démonstration vivante des préceptes, en font l'une des productions les plus remarquables du grand siècle. Il est devenu comme le code de l'écrivain et du critique : presque tous les principes énoncés par le poète sont devenus des aphorismes, et il n'y a pas de règle dictée par le bon goût qui ne s'y trouve formulée en des termes dont la netteté, la concision et l'élégance défient toute critique.

111. Il est vrai de dire, toutefois, qu'en dépit de sa critique si sûre, Boileau, dans ses jugements, ne s'est pas toujours montré infaillible : ainsi on peut lui reprocher d'avoir un peu surfait le mérite d'un ou deux écrivains pour lesquels la postérité s'est montrée plus sévère, d'avoir mêlé à l'éloge qu'il fait de Molière certaines réserves assez peu justifiées; enfin, et ce qui est plus grave, d'avoir gardé un silence complet sur La Fontaine, partageant ainsi l'erreur des contemporains qui ne surent pas

Digitized by Google

apprécier à sa juste valeur le mérite du grand fabuliste. Mais l'importance du rôle de Boileau dans l'histoire de la littérature n'en reste pas moins grande. Il a été pour son époque ce que, soixante ans auparavant, Malherbe avait été pour la sienne.

Quelques critiques modernes ont, à la vérité, prétendu que l'influence de ces réformateurs avait été plus funeste qu'heureuse, en ce que, arrêtant l'essor naturel du génie national, elle avait donné à la littérature française quelque chose d'artificiel. C'est une thèse qui, à un certain point de vue, peut se soutenir, mais que nous n'avons pas à discuter.

112. Racine (Jean), né en 1639 à la Ferté-Milon, petite ville à quelques lieues de la patrie de La Fontaine, perdit ses parents dès ses premières années, et fut élevé par son grand-père, employé dans l'administration des eaux et forêts. Après avoir commencé son instruction dans l'un des collèges publics de la capitale, il fut envoyé à Port-Royal où il avait des parentes parmi les religieuses. Là, sous la direction des hommes pieux et savants qui avaient choisi pour asile cette calme retraite, il étudia avec ardeur, surtout le grec; outre les ouvrages de Plutarque, de Platon, d'Euripide, il lisait aussi, mais en cachette, un roman grec dont il faisait ses délices. Le goût de la poésie s'était déjà éveillé en lui à cette époque, et il s'essayait à décrire en vers les beautés de la nature: il y réussissait cependant moins bien qu'aux vers latins. Après trois ans passés à l'ombre des murs de Port-Royal, il vint à Paris pour y achever ses études. A peine y était-il installé que le mariage du roi (1660) lui donna

Digitized by Google

l'occasion de se faire connaître comme poète. Une ode, intitulée *La Nymphe de la Seine*, qu'il composa pour cette circonstance, lui valut une gratification de cent louis. Il se serait dès lors voué tout entier aux lettres, si ses amis de Port-Royal, alarmés d'un pareil projet, ne l'en eussent détourné. On voulait faire de lui un théologien, et c'est dans ce but qu'on l'envoya à Uzès auprès d'un oncle qui s'était déclaré prêt à lui résigner son canonicat.

113. Mais la science théologique n'avait aucun attrait pour notre poète, qui faisait souvent infidélité à saint Thomas pour Virgile et l'Arioste. A la fin, impatienté du long stage qu'il lui fallait subir, et ne pouvant plus se sentir à Uzès, il revint à Paris, ayant en poche une tragédie en cinq actes, *La Thébaïde ou les frères ennemis*, qu'il lut à Molière. Encouragé par les éloges qu'il en reçut, il la fit représenter sur le théâtre en 1664. Dès lors sa vocation était décidée, et c'est de ce moment que date l'amitié qui l'unit à Boileau, amitié qui dura autant que sa vie et qui ne fut jamais troublée par le moindre nuage. *La Thébaïde* était le premier essai dramatique de Racine, son premier pas dans la carrière; le second fut *Alexandre*. Racine y sacrifiait encore un peu trop au mauvais goût de son temps et à la fade galanterie qui régnait dans les romans. Corneille qu'il consulta sur cette pièce montra moins de perspicacité que Molière, et déclara à Racine qu'il n'avait pas la fibre tragique.

114. C'est avec *Andromaque*, qui parut en 1667, que commence la belle époque de Racine. Et cependant il s'en fallut de peu que les instances de ses amis de Port-Royal ne le décidassent à revenir sur ses pas et à abandonner la car-

Digitized by Google

rière dramatique, où il devait recueillir tant de gloire. Heureusement pour l'art qu'il résista à toutes les tentatives faites pour le ramener. Il écrivit même alors contre l'un des docteurs de Port-Royal, et pour défendre la cause du théâtre, deux lettres d'un ton si violent que Boileau le dissuada de les publier. Elles dénotaient chez Racine un talent satirique dont il sut faire un plus digne emploi dans *Les Plaideurs,* pièce d'un comique excellent, qu'il écrivit pour exhaler la mauvaise humeur que lui avait occasionnée la perte d'un procès.

115. Après cette petite excursion dans le domaine de la comédie, Racine revint à la tragédie ; presque chacune des huit années qui s'écoulèrent depuis l'apparition des *Plaideurs* fut marquée par un chef-d'œuvre : c'est d'abord *Britannicus*, puis *Bérénice*, composée en concurrence avec Corneille, puis *Bajazet*, *Mithridate*, *Iphigénie*, et enfin *Phèdre* (1677), qui marque le terme de cette période si féconde. A ce moment éclata une cabale préparée de longue main et dirigée par quelques personnages de distinction. Il s'agissait d'opposer à Racine un poète tragique des plus médiocres appelé Pradon, que la cabale avait pris sous son haut patronage. Grâce à tout le mouvement que se donnèrent ses puissants protecteurs, la *Phèdre* de Pradon alla aux nues, tandis que celle de Racine tomba à plat. Cette révoltante injustice exaspéra tellement Racine, qu'il se décida à abandonner le théâtre. Sans doute que des scrupules religieux entrèrent aussi pour quelque chose dans sa résolution ; car les habitudes pieuses, auxquelles l'avaient arraché pendant quelques années les distractions de sa vie d'auteur dramatique,

Digitized by Google

avaient repris leur empire. Sa dévotion était même devenue si grande qu'il songea à se retirer dans un cloître; on réussit cependant à le détourner de ce parti extrême, mais comme il avait besoin d'un intérieur de famille, il se décida à se marier, et épousa une personne qui, quoique fort prosaïque, paraît l'avoir rendu parfaitement heureux.

116. L'année même de son mariage (1677), le roi le nomma son historiographe, et Racine prit très au sérieux ses nouvelles fonctions. Il se mit à compulser les archives, à se former aux qualités et au style de l'historien par la lecture de divers ouvrages, à chevaucher enfin, à la suite de son héros, à travers les champs de bataille et autour des villes assiégées. Il amassa ainsi beaucoup de matériaux, mais un incendie en détruisit la plus grande partie. Le plus clair des avantages qui résultaient pour Racine et Boileau de ces fonctions d'historiographes était de leur assurer une honnête pension et leurs entrées à la cour. Ils étaient souvent reçus dans l'intimité de la famille royale; Racine surtout y était fort apprécié, parce qu'il lisait fort bien et qu'il se montrait d'ailleurs plus adroit courtisan que Boileau.

117. C'est à la prière de M^me^ de Maintenon que Racine, retiré depuis douze ans du théâtre, consentit à reprendre la plume et à composer une pièce destinée à être jouée par les élèves de l'école de Saint-Cyr, à laquelle l'épouse de Louis XIV s'intéressait tout particulièrement. Il choisit dans la Bible la touchante histoire d'*Esther*, dont sa pièce porte le nom; et voilà comment, par suite d'une circonstance toute fortuite, Racine fut amené à

Digitized by Google

porter sur la scène un sujet pris en dehors de toutes les sources où la muse tragique avait été jusqu'alors habituée à puiser. La cour se porta avec d'autant plus d'empressement aux représentations de ce théâtre improvisé, représentations auxquelles Racine présidait lui-même, que la position de Mme de Maintenon auprès du roi de France offrait de frappantes analogies avec celle d'Esther auprès du roi Assuérus, et que la pièce renfermait de transparentes allusions qui durent contribuer pour une bonne partie à son succès.

118. Racine put cependant s'assurer que la valeur de cet essai de tragédie biblique était indépendante des circonstances particulières dans lesquelles il s'était produit, et il ne tarda pas à composer une seconde pièce du même genre, et qui avait la même destination : c'était *Athalie*. Mais des scrupules religieux s'élevèrent dans l'esprit de Mme de Maintenon qui n'en permit pas la représentation. Il est probable que la principale cause de cette interdiction fut la hardiesse de langage que Racine s'était permise en maint endroit de son *Athalie*, et particulièrement dans la scène où le grand prêtre Joad adresse au jeune roi de sérieuses paroles sur ses devoirs de souverain, sur les séductions qui entourent le trône, et sur les dangers de l'ambition des princes. De pareils avertissements devaient être d'autant plus mal venus qu'ils semblaient une critique trop justifiée des fautes politiques dont les conséquences commençaient à peser lourdement sur la France. Quoi qu'il en soit, la pièce de Racine ne fut d'abord connue du public que par l'impression, et à la lecture elle ne fit aucun effet. On s'imagina

Digitized by Google

qu'il ne s'agissait que d'une tragédie enfantine. Boileau seul ne s'y trompa pas: « Soyez tranquille, » disait-il à Racine, « je m'y connais, le public y reviendra. » Le public y est en effet revenu, et la postérité, après Voltaire, a proclamé *Athalie* le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

119. Dégoûté plus que jamais du théâtre, Racine se rejeta dans ses fonctions d'historiographe et fit, à la suite de l'armée, une partie de la campagne illustrée par le siège de Namur. Mais tout était bien changé en France. Le roi vieillissait: une méticuleuse dévotion s'était emparée de cette cour naguère si brillante; la révocation de l'édit de Nantes avait privé la France de sa population la plus industrieuse; les armes françaises avaient éprouvé de funestes revers; le peuple souffrait. Touché de tant de misères et encouragé par M^me^ de Maintenon, Racine avait jeté sur le papier quelques idées sur les mesures à prendre pour remédier à l'état de la France. Lorsque le manuscrit fut mis sous les yeux du roi, celui-ci ne cacha pas son mécontentement, et prononça quelques paroles assez dures à l'adresse du malencontreux conseiller. Ce fut un coup dont le pauvre Racine ne se releva pas. Un abcès au foie, dont il souffrait depuis quelque temps, se rouvrit, et après d'assez longues souffrances il mourut à la fin du grand siècle, dans des sentiments d'ardente piété. En conformité de ses dernières volontés, il fut inhumé dans le cimetière de cette abbaye de Port-Royal dont il avait regretté, à ses derniers moments, de n'avoir pas été un plus digne élève.

Passons à l'analyse des pièces de Racine.

120. *Andromaque* (1667). Après la prise de Troie, la

Digitized by Google

veuve d'Hector et son fils Astyanax étaient tombés en partage à Pyrrhus, roi d'Épire. Celui-ci, lié par une promesse de mariage à Hermione, fille de Ménélas, diffère de jour en jour une union qui lui déplaît depuis qu'il s'est épris d'amour pour sa captive. Cependant les Grecs, irrités d'apprendre que Pyrrhus songe à épouser la princesse troyenne, députent auprès de lui Oreste pour le sommer de leur livrer Astyanax. Oreste, depuis longtemps l'amant rebuté et toujours fidèle d'Hermione, a accepté avec empressement une mission dont son amour espère retirer quelque avantage. Pyrrhus répond par un refus formel à la demande des Grecs ; puis, irrité de la froideur d'Andromaque, il la en met demeure de choisir entre un hymen qui lui est odieux et la perte de son fils. Andromaque se dévoue alors, mais avec la pensée de se tuer elle-même après la cérémonie nuptiale. Hermione furieuse ordonne à Oreste d'immoler Pyrrhus devant l'autel, lui promettant sa main pour prix de son crime. Oreste obéit, mais lorsqu'il vient réclamer la récompense promise, Hermione le repousse avec horreur et court se tuer sur le cadavre de celui qu'elle aimait.

121. ***Britannicus*** **(1669).** Agrippine s'aperçoit avec dépit que son crédit baisse auprès de Néron qu'elle n'avait élevé au trône que dans l'espoir de régner sous son nom. Néron, en effet, jetant le masque dont il avait réussi jusqu'alors à se couvrir, s'est décidé à secouer la domination de sa mère. Sans lui dire un mot de son projet, il emploie la violence pour enlever Junie, l'amante de Britannicus. Agrippine, dans une entrevue avec son fils, cherche à justifier sa conduite, et se flatte d'avoir re-

Digitized by Google

conquis l'ascendant qu'elle avait failli perdre. De son côté, Burrhus, par de sages conseils et de touchantes supplications, semble avoir ramené son élève à de plus nobles sentiments : Néron se déclare prêt à se réconcilier avec Britannicus et avec sa mère. Mais les perfides suggestions d'un favori, l'affranchi Narcisse, réussissent vite à neutraliser ces influences et à réveiller les instincts sanguinaires du jeune empereur, et Britannicus meurt empoisonné au milieu du festin qui devait sceller cette réconciliation. Néron ne jouit cependant pas complètement du fruit de son crime, car Junie lui échappe en se réfugiant dans le sanctuaire des vestales.

122. *Bérénice* (1670). Antiochus, roi de Comagène, s'est fixé depuis plusieurs années à Rome, où le retient son amour pour Bérénice, princesse juive, qui est destinée à devenir l'épouse de Titus. Espérant que quelque incident imprévu viendrait mettre obstacle à ce mariage, il avait caché son amour sous le voile de l'amitié. Mais lorsqu'il apprend que Titus est décidé à faire monter avec lui Bérénice sur le trône, il prend le parti de quitter Rome, et fait ses adieux à Bérénice en lui avouant qu'il l'a toujours aimée. Titus, cependant, apprenant que son union avec une princesse de sang royal serait mal vue des Romains, se décide à la rompre, et ne se sentant pas la force d'annoncer lui-même à Bérénice sa résolution, il en charge Antiochus et le prie d'emmener la reine avec lui. Mais Bérénice, incrédule aux paroles d'Antiochus, ne veut en croire que Titus lui-même, espérant bien que, si elle réussit à le voir, elle aura raison de ses résistances. L'empereur cependant se montre

Digitized by Google

ferme, bien que désespéré; puis, devinant que Bérénice cache sous le prétexte d'un prompt départ le projet de mettre fin à ses jours, il lui déclare que sa vie est intimement liée à la sienne, et la rend responsable des conséquences de cet acte de désespoir. Bérénice alors, rassurée sur l'amour de Titus, prend une généreuse détermination, et s'éloigne volontairement et de Titus qui ne peut l'épouser sans danger pour son autorité, et d'Antiochus dont elle ne saurait encourager les espérances.

123. *Bajazet* (1672). En partant de Byzance pour aller combattre les Persans, le sultan Amurat avait remis tous ses pouvoirs à sa favorite Roxane, en lui recommandant de surveiller Bajazet, son frère, dont il suspectait les projets ambitieux. Du camp il envoie à Roxane l'ordre de le faire mettre à mort au moment même où Roxane, qui s'est éprise d'amour pour Bajazet, a formé le projet de l'élever au trône, s'il consent à l'épouser. Mais le cœur de Bajazet n'est pas libre : il aime Atalide, sa jeune parente, élevée avec lui dans l'intérieur du harem, et sur laquelle le grand-vizir, l'ambitieux Acomat, a jeté les yeux comme sur l'instrument de son élévation. Bajazet ne peut consentir aux projets de Roxane, et celle-ci le menace de sa vengeance. Atalide, en amante dévouée, s'oublie elle-même, et supplie son amant de donner quelque espérance à sa rivale. Mais Roxane a surpris leur intelligence, et c'est dans le sang de Bajazet qu'elle lavera sa honte. Elle ne doit cependant pas jouir de sa vengeance : un messager d'Amurat arrive, porteur d'un ordre de mort pour la sultane infidèle. Roxane tombe sous son poignard; Acomat, qui a armé ses partisans

Digitized by Google

pour soutenir Bajazet, arrive trop tard pour le sauver, et Atalide se tue de désespoir.

124. *Mithridate* (1673). Sur le faux bruit de la mort de Mithridate, ses deux fils, tous deux amoureux de Monime, leur belle-mère « veuve sans avoir eu d'époux, » font valoir leurs prétentions à obtenir sa main. Mais, au moment où elle vient de laisser voir à Xipharès qu'elle le préfère à Pharnace, Mithridate revient, plein de défiance contre ses fils dont il ne s'explique pas la présence auprès de celle qu'il destine à occuper le trône à côté de lui. Ses soupçons se portent sur Pharnace qui, se voyant découvert, dénonce son frère. Mithridate parvient à surprendre perfidement le secret de l'amour de Monime pour Xipharès; mais, avant qu'il ait pu mettre à exécution ses projets de vengeance, Pharnace, vendu depuis longtemps aux Romains, vient l'attaquer dans sa propre capitale avec les troupes qu'il a soulevées en leur faisant accroire que le roi se proposait de les conduire en Italie. Mithridate se jette résolûment dans la mêlée: il est blessé grièvement, et, se voyant sur le point d'être fait prisonnier, il se perce de son épée. Cependant Xipharès a comprimé la révolte de son frère, et fait rentrer les troupes mutinées dans le devoir. Mithridate reconnaît alors son erreur. Il se fait transporter mourant dans son palais, et unit Monime à Xipharès.

125. *Iphigénie* (1674). L'oracle consulté par Agamemnon lui a répondu que les dieux ne permettront à l'armée grecque de quitter le port où l'enchaînent des vents contraires que lorsque Iphigénie, du sang d'Hellen, aura été immolée sur l'autel de Diane. Le roi des rois a mandé

Digitized by Google

sa fille d'Argos sous prétexte de l'unir, avant le départ de la flotte, à Achille son amant. Puis, saisi de remords, il envoie un messager avec ordre de lui faire rebrousser chemin. Mais le message n'est pas parvenu à Iphigénie qui arrive inattendue, en compagnie de sa mère et d'Ériphile, jeune esclave lesbienne enlevée par Achille. Agamemnon voit dans ce contre-temps l'effet du destin : il se résigne et fait tout préparer pour le sacrifice, dans lequel Achille et les Grecs ne voient qu'une cérémonie nuptiale. Mais lorsqu'Achille est instruit du sort réservé à Iphigénie, il s'emporte contre Agamemnon et jure de sauver son amante et de venger dans le sang de ce père dénaturé l'injure qui lui est faite. De son côté Agamemnon, bien qu'irrité de la hauteur avec laquelle il s'est vu traiter par Achille, vaincu par les instances de Clytemnestre et par la touchante résignation de la victime, prend le parti d'éloigner secrètement sa fille du camp. Mais Ériphile, qui aime aussi Achille, avertit Calchas, et les Grecs s'opposent à la fuite d'Iphigénie. Achille, qui n'a pu obtenir de son amante qu'elle consente à le suivre, se précipite avec ses soldats sur l'escorte qui l'entraînait à l'autel, la disperse, et remet Iphigénie aux mains de ses amis. Calchas annonce alors aux Grecs qu'il avait mal compris l'oracle, que la victime désignée était une autre Iphigénie issue de même sang que la fille d'Agamemnon, savoir l'esclave lesbienne cachée sous le nom d'Ériphile. Celle-ci n'attend point que Calchas porte la main sur elle, et se tue elle-même.

126. *Phèdre* (1677). Phèdre, femme de Thésée, roi d'Athènes, est dévorée d'un mal dont elle s'est long-

Digitized by Google

temps obstinée à dissimuler la cause. A la fin, les instances de sa nourrice lui arrachent son secret : elle avoue qu'elle brûle d'un amour criminel pour Hippolyte, le fils de son époux. Le roi est alors absent, et bientôt le bruit de sa mort se répand dans Athènes. Phèdre, inquiète sur le sort réservé à son propre fils, se décide à le confier à la générosité d'Hippolyte; mais dans cette entrevue sa tête s'égare, et l'aveu de son amour lui échappe en paroles de feu. Puis, le trouvant insensible, elle pense que la voix de l'ambition flattera mieux ses oreilles, et lui fait proposer de partager avec elle le trône que les Athéniens lui ont offert. Mais Thésée n'est point mort : il revient, et la nourrice de Phèdre ne trouve d'autre moyen de sauver l'honneur et la vie de la reine qu'en accusant Hippolyte. Thésée, irrité et sourd aux protestations de son fils, le chasse de son palais et de ses États, et conjure Neptune de punir son forfait. Le dieu s'empresse trop d'exaucer la prière du malheureux père qu'un aveu tardif de Phèdre plonge dans le désespoir. La reine, qui a avalé du poison avant de se présenter devant Thésée, meurt sur la scène [1].

127. *Esther* (1689). A force d'audace et de violences, Aman, le ministre du roi Assuérus, est arrivé au faîte de la puissance; tous les fronts s'inclinent devant lui. Un seul homme semble le braver : c'est un vieil Israélite

[1] *Iphigénie* et *Phèdre* sont toutes les deux des emprunts faits par Racine au tragique grec Euripide : les données fondamentales sont les mêmes; l'auteur français n'a fait que modifier certains détails, pour accommoder ces tragédies au goût de son pays et de son temps.

Digitized by Google

qu'il trouve infailliblement sur son chemin chaque fois qu'il sort du palais. Punir ce misérable ne suffit pas à sa vengeance : il faut qu'elle s'étende sur toute son odieuse nation. Il obtient facilement du roi un arrêt qui proscrit en masse tous les Juifs de l'empire ; mais Mardochée veille sur ses compatriotes ; Esther, l'épouse chérie d'Assuérus, est juive : c'est lui qui l'a élevée et qui l'a produite à la cour ; c'est à elle qu'il s'adressera. Il a d'ailleurs sauvé la vie du roi, en le prévenant d'un complot formé contre sa vie : il peut donc compter sur sa bienveillance. A sa demande, Esther se présente devant Assuérus et lui dévoile le secret de son origine, les plans de Dieu sur Israël et les projets sanguinaires que son ministre a formés contre la nation juive, par un motif de vengeance personnelle. Assuérus, touché et convaincu, révoque immédiatement l'arrêt de proscription, et livre Aman au supplice qui était préparé pour Mardochée.

128. *Athalie* (1691). Le grand prêtre Joad a recueilli secrètement dans le temple de Jérusalem le seul des enfants d'Ochosias qui ait échappé au massacre dans lequel l'implacable Athalie a enveloppé toute sa famille. Le moment est venu de le faire monter sur le trône usurpé par son aïeule. Athalie a reconnu dans le temple l'enfant qui lui est apparu dans un rêve : elle le fait venir et cherche à obtenir de lui quelque indice. Mais les réponses ingénues de l'enfant la déroutent, et son refus de la suivre l'irrite ; elle exige que cet enfant lui soit livré en otage. Joad se décide alors à révéler à l'enfant royal le mystère de sa naissance, et à le faire reconnaître aux lévites et à tout le peuple comme le légitime successeur

Digitized by Google

d'Ochosias. Jérusalem est pleine de soldats étrangers, à la solde d'Athalie; mais il s'en remet à Dieu du succès de son audacieuse entreprise. Joas est solennellement proclamé; des armes sont distribuées aux lévites; et lorsque Athalie, accompagnée seulement d'une poignée de soldats, entre dans le temple pour réclamer l'enfant que Joad doit lui livrer, les portes se referment derrière elle, un rideau s'ouvre et Joas apparaît couronné du diadème et assis sur un trône entouré de lévites armés. Ceux-ci s'emparent de la reine et l'entraînent hors du temple pour la mettre à mort.

129. C'est par l'exquise sensibilité, la grâce soutenue, l'élégante distinction que brille le génie de Racine: ce sont ces qualités éminentes qui, mises au service d'une imagination vive, quoique toujours réglée, et d'une connaissance profonde du cœur humain, donnent tant de charme à ses ouvrages. Dans la peinture et le développement des caractères, il met une retenue discrète et même un peu excessive. Fort peu préoccupé de ce que nous appelons aujourd'hui la *couleur locale*, il ne cherche pas à créer des tableaux historiquement vrais et qui fassent illusion, au point que le spectateur se croie transporté au milieu de l'époque à laquelle se rattache l'action dramatique: le besoin de cette vérité pittoresque extérieure, un peu matérielle, ne s'était point encore fait sentir au XVII^me^ siècle: on ne demandait à l'auteur dramatique qu'une sorte de vérité idéale; rien dans la peinture des caractères, dans le jeu des passions, ne devait sortir d'une certaine convenance; on voulait retrouver sur la scène cette bienséance extérieure, cette élé-

Digitized by Google

gance de ton et de manières qui régnait à la cour et que le grand roi imposait à son entourage. De là résulte que les personnages de Racine manquent de réalité historique, mais ils ont une réalité humaine, c'est-à-dire une réalitée dégagée des circonstances de temps et de lieux, et qui suffit aux esprits délicats.

130. Mis en parallèle avec Corneille, Racine conserve l'avantage d'une élévation plus soutenue : s'il n'a pas ces éclairs de génie qui illuminent, éblouissent, il n'offre pas non plus ces contrastes qui font succéder l'obscurité à la lumière; son vol est moins audacieux, mais il est plus égal. Corneille, dans ses beaux moments, frappe, étonne; Racine touche, émeut toujours : l'un élève, agrandit l'âme; l'autre la charme et l'enchante. Pour ce qui est de la moralité de leurs tragédies, on doit les mettre l'un et l'autre sur le même rang : jamais ils n'ont cherché à parer le vice de couleurs propres à le faire aimer.

131. Il est une autre face du génie de Racine dont il est juste de tenir compte. Dans ses deux tragédies bibliques, *Esther* et *Athalie*, il eut l'idée d'introduire l'élément le plus caractéristique du théâtre grec, le chœur qui, on le sait, occupait presque continuellement la scène et prenait même une certaine part à l'action. Les morceaux lyriques qu'il composa à cette occasion, et qui étaient destinés à être déclamés ou chantés par les lévites ou par les jeunes Israélites, sont considérés comme ce que notre littérature possède de plus parfait dans un genre que pendant longtemps on a pu croire assez peu sympathique à l'esprit français. Au surplus, à quelque point de vue que l'on considère le style de Racine, que ce soit

Digitized by Google

dans le genre lyrique ou dans le genre dramatique, on y retrouvera toujours les grandes qualités de son génie; il peut se résumer en deux mots: grâce et distinction suprêmes, harmonie enchanteresse.

132. **Mme de Sévigné** est, sans contredit, l'une des individualités les plus remarquables du règne de Louis XIV; elle a créé un genre nouveau en littérature, le genre épistolaire familier, sans prétention, sans recherche oratoire, mais pétri d'esprit, d'enjouement, d'aimable et ingénieux badinage. Mariée toute jeune et restée veuve après sept ans de mariage, elle se dévoua tout entière à l'éducation de ses deux enfants. Sa fille, objet d'une tendresse qui touchait à l'idolâtrie, épousa le marquis de Grignan et dut quitter Paris pour la Provence dont son mari avait été nommé gouverneur. C'est cette séparation forcée qui fut l'occasion d'une correspondance active dans laquelle Mme de Sévigné mit tout son esprit et tout son cœur. La cour du grand roi s'y reflète comme dans un miroir, non pas dans ses dehors d'apparat, mais par ses côtés intimes, familiers, que Mme de Sévigné connaissait dans tous leurs détails.

133. Sous la frivolité apparente de ces lettres on trouve un fond sérieux qui en rehausse singulièrement le mérite. Mme de Sévigné avait, en effet, reçu une éducation solide qui avait épuré son goût; elle parlait plusieurs langues, entre autres le latin et l'italien, et se plaisait, sans en faire parade, aux lectures les plus substantielles, ce qui ne l'empêchait pas de se tenir au courant du mouvement littéraire de son époque. Ame ouverte à toute beauté, esprit aimable, piquant, enjoué, cœur ex-

Digitized by Google

cellent, généreux, sympathique, elle eut au suprême degré les plus charmantes qualités de son sexe, et jamais la médisance ne put entamer cette réputation pure et sans tache. Sa tendresse pour sa fille ne se démentit jamais. A plusieurs reprises, elle avait été la voir dans le château de Grignan, sa résidence habituelle; elle s'y rendit une dernière fois pour la soigner pendant une maladie qui se prolongea assez longtemps. A peine remise de la fatigue et des inquiétudes qu'elle avait éprouvées, elle fut atteinte de la petite vérole et y succomba âgée de soixante-dix ans (1696). Son tombeau se voit dans la petite église de Grignan.

134. *Éloquence de la chaire*. Sous Louis XIV les États généraux ne furent jamais convoqués, et la nation n'eut jamais à intervenir par ses mandataires dans la direction des affaires publiques. La chaire était donc la seule tribune d'où la parole de l'orateur pût s'adresser à la foule; l'éloquence religieuse est dignement représentée dans le grand siècle par Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, Mascaron et Massillon.

Bossuet (Jacques-Bénigne), né à Dijon en 1627, fut élevé au collège des Jésuites de sa ville natale, et acheva ses études à Paris où il fut reçu docteur en Sorbonne à l'âge de vingt-cinq ans. Il se rendit alors à Metz et y déploya contre les protestants un tel zèle de prosélytisme que la reine mère lui confia la mission de convertir les hérétiques du diocèse. Ces fonctions lui donnaient souvent l'occasion de venir à Paris où il ne tarda pas à se faire une renommée par son talent oratoire. En 1668, il est nommé prédicateur de la cour, et bientôt après évê-

Digitized by Google

que de Condom, puis enfin précepteur du Dauphin. Cette position élevée fournissait un vaste théâtre à la dévorante activité de son esprit, et l'on peut dire qu'à partir de cette époque il ne s'accorda pas un instant de relâche. On le vit tour à tour foudroyer du haut de la chaire le pécheur obstiné, proclamer dans ses oraisons funèbres, devant la plus brillante cour de l'Europe, le néant des grandeurs humaines, tracer d'une plume inspirée l'histoire du genre humain marchant sous le doigt de Dieu, défendre contre les empiétements du saint-siège les libertés de l'Église gallicane, combattre par ses écrits les doctrines hérétiques et chercher à ramener sous le joug de l'unité catholique tous les membres épars de la famille chrétienne, mourir enfin comme le soldat sur la brèche et dans la plénitude de ses admirables facultés, en laissant à sa postérité un grand nombre d'ouvrages marqués au coin de son génie, dont l'essor audacieux a été comparé à celui de l'aigle.

135. Nous n'avons à parler ici que de ses deux ouvrages les plus célèbres et les plus littéraires: les *Oraisons funèbres* et le *Discours sur l'histoire universelle.* Le genre du panégyrique, si populaire chez les Grecs et si délaissé des modernes, convenait tout particulièrement au génie de Bossuet qui ne savait embrasser les choses que de haut; aussi jamais le langage humain ne trouva de pareils accents: jamais le contraste des grandeurs terrestres et du néant de la mort ne fut exprimé avec autant de force. C'est la mort d'Henriette de France, fille de Henri IV, épouse de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, qui fournit à Bossuet l'occasion de sa première oraison fu-

Digitized by Google

nèbre. Elle commence par ce magnifique exorde: « Ce-
« lui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous
« les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté
« et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de
« faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui
« plaît, de grandes et de terribles leçons. »

Dix mois après, Bossuet était appelé à prononcer l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, fille de cette même Henriette de France, mariée à Monsieur, frère de Louis XIV, et enlevée presque subitement et dans toute la fleur de sa jeunesse à une existence toute de plaisirs, mais sanctifiée sur le lit de mort par une résignation et un repentir vraiment chrétiens. C'est dans ce discours, dont le pathétique se soutient du commencement à la fin, que se trouve cette exclamation qui fit éclater en sanglots tout l'auditoire: « O nuit dé-
« sastreuse! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup
« comme un éclat de tonnerre cette etonnante nouvelle:
« Madame se meurt! Madame est morte! »

136. Les trois oraisons funèbres que Bossuet prononça à la suite des deux précédentes ne comportaient point autant de mouvement et d'éclat; c'est par d'autres qualités qu'elles se distinguent. Mais il se releva dans l'oraison funèbre du grand Condé dont il avait été l'ami. « Heureux, » disait-il dans sa magnifique péroraison,
« si, averti par ces cheveux blancs du compte que je
« dois rendre de mon administration, je réserve au trou-
« peau que je dois nourrir de la parole de vie les restes
« d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. »
Il avait en effet soixante ans, et cependant rien de plus

Digitized by Google

vigoureux, de plus ferme, de plus éloquent n'était sorti de sa plume. La première partie, où il raconte les glorieuses campagnes de son héros, est une véritable épopée; la seconde est consacrée tout entière au récit de ses derniers moments, et Bossuet nous le montre aussi grand pour le moins sur son lit de mort qu'il l'avait été sur les champs de bataille. La péroraison est pleine de mouvement et de grandeur; l'orateur convie autour de cette tombe les princes et les puissants de ce monde, et se joignant enfin, lui dernier, à cet imposant cortège, il adresse un suprême adieu aux restes de son ami.

137. Le *Discours sur l'histoire universelle* fut écrit pour le Dauphin. Il se compose de trois parties : 1° *les Époques,* 2° *la Suite de la religion,* 3° *les Empires.* La première partie est un résumé succinct des événements de l'histoire depuis la création jusqu'à Charlemagne. Dans la seconde partie, qui est de beaucoup la plus développée, Bossuet cherche à démontrer comment tous les faits historiques antérieurs à la venue du Messie et à l'établissement du christianisme, ont préparé et consommé cet événement capital annoncé depuis des siècles par les prophètes. La troisième partie est consacrée à des considérations générales sur le gouvernement, les mœurs et l'état social des principaux peuples de l'histoire ancienne.

Sous la plume du grand orateur, l'histoire devait se transformer. Elle devient, en effet, un solennel enseignement: tous les événements sont dans la main de Dieu; les grands de la terre, qui semblent les diriger, ne sont que les instruments aveugles dont Dieu se sert pour l'ac-

Digitized by Google

complissement de ses mystérieux desseins; les empires s'écroulent les uns après les autres, la religion seule reste debout. On reconnaît là l'écrivain des oraisons funèbres; le point de vue est le même : il place les nations en face de Dieu, dans son histoire, comme les héros de ses oraisons funèbres devant la mort, pour leur prouver leur néant. Voilà ce qui fait du discours sur l'histoire universelle l'un des plus beaux ouvrages du grand siècle.

138. A côté de Bossuet d'autres orateurs ont illustré la chaire catholique. **Fléchier**, évêque de Nîmes, précéda Bossuet dans le genre de l'oraison funèbre; il a de grandes qualités de style, mais il se préoccupe un peu trop du choix des mots et de l'harmonie de ses périodes. C'est plutôt aussi par ses oraisons funèbres que **Mascaron**, prédicateur de la cour, occupe un rang élevé parmi les orateurs de la chaire. Quant aux sermonnaires, la première place appartient au père **Bourdaloue** et à **Massillon**, tous deux prédicateurs de la cour. Ils sont même supérieurs à Bossuet, dont les sermons sont loin de valoir les oraisons funèbres. Tandis que Bourdaloue, talent froid et sévère, fait appel à l'intelligence, à la raison, et entraîne son auditoire par la puissance de sa dialectique, Massillon s'adresse au cœur, à l'imagination, et vise à émouvoir, à toucher ses auditeurs. Son chef-d'œuvre est *le petit Carême*, suite de sermons prêchés en 1718 devant le jeune roi Louis XV, et parmi lesquels se trouve le célèbre sermon sur le petit nombre des élus, œuvre classique par excellence.

139. Après les orateurs de la chaire se placent tout

Digitized by Google

naturellement les moralistes **La Rochefoucauld** et **La Bruyère.** Le premier, d'une des plus grandes familles de France, joua un rôle très actif et très en évidence dans les troubles de la Fronde. Ses *Maximes ou réflexions morales* sont un recueil d'observations fines et ingénieuses, quoique souvent paradoxales, et dans lesquelles, laissant voir un triste scepticisme, il cherche à prouver que l'amour-propre est le seul et unique mobile de toutes nos actions. Quant à **La Bruyère**, ce qu'on appelle ses *Caractères* se composent de deux parties distinctes, l'une qui n'est que la traduction d'un écrit du moraliste grec Théophraste, l'autre qui appartient en entier à l'écrivain français, et qu'il a intitulée *les Caractères ou mœurs de ce siècle.* Cet ouvrage présente une galerie riche et variée de portraits moraux pris sur nature et dans tous les rangs de la société. La Bruyère professe des principes plus relevés que La Rochefoucauld, et place l'idée divine à la base de la morale humaine. Bien que satirique par nature, il sait renfermer la satire dans de justes bornes, et ne déverse jamais le ridicule sur ce qui doit être respecté. Aussi la lecture de son ouvrage est-elle saine, car elle fait aimer le bien. Son style est inférieur à celui des maîtres; mais il a des qualités de force, de clarté, de précision, qui assurent à l'auteur des *Caractères* une place distinguée dans la galerie littéraire du XVII^me^ siècle.

140. **Fénelon** (François Salignac de Lamothe) doit être aussi rangé parmi les moralistes, parce que dans tous ses écrits il poursuivait un but moral qui, pour être plus discrètement caché, n'en est pas moins facile à re-

Digitized by Google

connaître. Né au château de Fénelon en Quercy, en 1615, il embrassa l'état ecclésiastique, et montra avant l'âge de vingt ans un grand talent pour la prédication. L'onction persuasive de sa parole et la douceur évangélique de son caractère le firent choisir comme directeur de l'institution où l'on recueillait les nouvelles converties. Chargé ensuite d'une mission chez les huguenots du Poitou, il n'accepta ces fonctions qu'à la condition qu'on n'emploierait aucun de ces moyens violents ordinairement en usage alors, ne comptant que sur sa charité et sa douceur pour obtenir des conversions. Appelé ensuite à être le précepteur du duc de Bourgogne, fils du Dauphin, il trouva là l'emploi le plus digne de lui et le mieux en rapport avec ses aptitudes. Il en avait déjà donné des preuves par son *Traité de l'éducation des filles*, livre excellent sur un sujet fort négligé dans ce temps, et dont il avait compris le premier toute l'importance. L'éducation du duc de Bourgogne réussit au delà de toute espérance; il fallait toute la douceur ferme et le tact exquis de Fénelon pour faire plier ce caractère vif, emporté, indomptable, sous le joug d'une salutaire discipline, et inculquer à son élève le sentiment élevé des devoirs d'un souverain.

141. C'est pour lui tout spécialement qu'il composa une bonne partie des ouvrages qui sont sortis de sa plume, entre autres des *Fables* en prose, excellentes leçons de morale, des *Dialogues des morts*, qui renferment des considérations fort judicieuses sur l'histoire et la politique, enfin et avant tout, le *Télémaque*, son œuvre capitale et son plus beau titre à l'admiration de la postérité.

Digitized by Google

L'Odyssée est évidemment le modèle qu'il s'est proposé. Dans ce roman, qu'on pourrait appeler un poème en prose, il s'agit du fils d'Ulysse qui, sous la conduite du sage Mentor, parcourt les mers et les terres à la recherche de son père. Mais Fénelon n'a imaginé cette fable que pour rendre plus attrayantes et plus pratiques les leçons de morale et de politique qu'il voulait donner à son élève. Il lui présente dans la cité de Salente l'idéal d'un bon gouvernement, et cet idéal il le fait reposer sur une sage liberté et sur le respect des lois; en toute occasion il condamne énergiquement l'ambition des souverains, et fait ressortir les conséquences funestes qui en résultent pour les peuples.

On ne peut assez admirer l'heureuse ordonnance de ce poème, la beauté et la variété des épisodes, la vérité des caractères; quant à Télémaque lui-même, c'est, suivant Villemain, « la figure la plus touchante et la plus « aimable qu'ait inventée la muse épique. » Mieux qu'aucun autre écrivain des temps modernes, Fénelon rappelle, par son style, les grâces et l'élégance antiques; par l'exquise pureté de son goût, par sa nature d'artiste sensible à toute beauté, il nous présente comme un reflet du génie grec.

142. Au terme de l'éducation du duc de Bourgogne, Fénelon avait été nommé archevêque de Cambray (1694), et c'est là que, dans une espèce d'exil, il passa ses dernières années, voué tout entier aux soins de son diocèse, et donnant l'exemple de la plus ardente charité et des plus pures vertus chrétiennes; c'est là qu'il mourut en 1715, la même année que le roi. La publication de son *Téléma-*

Digitized by Google

que, bien que faite sans son aveu, lui avait nui dans l'esprit de Louis XIV, qui crut y voir une critique de son propre gouvernement et une leçon détournée que Fénelon avait eu l'intention de lui donner. En cela il ne se trompait pas. Personne, plus que le pieux et charitable archevêque de Cambray, ne pouvait avoir été douloureusement ému des maux sous lesquels gémissait la France. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à lire sa lettre à Louis XIV, pages courtes mais d'une hardiesse inouïe et d'une éloquence qui déborde de son cœur déchiré à la vue des misères dont il fait un tableau navrant.

143. Nous n'avons mis en relief, dans ce tableau du grand siècle, que les écrivains qui trônent au premier rang. Il serait cependant injuste de laisser complètement dans l'oubli quelques auteurs qui jouissent encore aujourd'hui d'une certaine célébrité. Dans le genre dramatique, on peut citer **Regnard,** le meilleur des élèves de Molière, et auquel on doit tenir compte d'une verve comique intarissable qui a fait dire à Boileau que, s'il était médiocre auteur, il n'était pas médiocrement gai; **Lafosse,** l'un des plus heureux imitateurs de Racine et l'auteur d'une tragédie, *Manlius,* qui est restée assez longtemps au théâtre; enfin **Quinault,** écrivain d'opéras, le librettiste du compositeur Lully, et qui, dans ce genre subalterne où la poésie doit se faire l'humble servante de la musique, n'a pas eu de rival. Mentionnons encore les deux historiens **Saint-Réal** et **Vertot,** qui ne virent dans l'histoire que matière à amplification, et dont on apprécie encore aujourd'hui le style pur, élégant, et même classique dans une certaine mesure.

Digitized by Google

QUATRIÈME PÉRIODE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

CHAPITRE VII

Considérations générales. — Écrivains de transition : Rollin. Louis Racine. Jean-Baptiste Rousseau. Lesage. Crébillon. Fontenelle. — Voltaire. — Montesquieu.— Buffon. — Jean-Jaques Rousseau.

144. La mort de Louis XIV ouvre une ère nouvelle pour la France. Jusqu'alors les lettres avaient été entraînées, comme tout le reste, dans ce mouvement général qui faisait converger vers la royauté toutes les forces vives de la nation. La littérature du XVII^me^ siècle avait été une littérature de cour. C'est la cour qui lui avait imprimé ce cachet d'élégance aristocratique qui la distingue, et qui compense, jusqu'à un certain point, la liberté d'allure qu'on est bien forcé de lui refuser. Sous la puissante main qui gouvernait la France, les écrivains avaient dû abdiquer toute spontanéité. Qu'allait-il advenir sous un gouvernement nouveau, alors que la nation française reprenait possession d'elle-même ? La pensée avait d'autant plus besoin de s'affranchir que son essor avait été plus longtemps comprimé; et elle le pouvait d'autant mieux que l'autorité, à force d'excès, avait fini par per-

Digitized by Google

dre tout son prestige; ce n'étaient, à coup sûr, ni la régence de l'immoral duc d'Orléans, ni le lâche gouvernement de l'apathique Louis XV qui pouvaient la relever.

Mais une nouvelle puissance s'élève alors et prend la place du principe d'autorité: c'est la puissance de l'opinion. On peut dire que c'est elle qui gouverna la France pendant tout le XVIII^me^ siècle. La littérature chercha à s'en emparer et à la diriger; et pour cela elle se fit militante, de contemplative qu'elle avait été jusqu'alors. A la recherche désintéressée du beau, elle prétend faire succéder la recherche du vrai, de l'utile; et les écrivains se posent en instituteurs du genre humain. Quelques-uns même, au nom de la raison, organisent une véritable croisade dont le but franchement avoué est de détruire tous les préjugés, de saper toutes les idées qui ont fait jusqu'alors le fonds commun de l'humanité; et après avoir remis en question tous les droits établis, ébranlé l'édifice religieux, social et politique, leurs efforts aboutiront enfin à une catastrophe qu'ils ne prévoyaient guère, et qui bouleversera jusque dans leurs fondements et la France et l'Europe.

145. Les écrivains qui se mirent à la tête de cette croisade sont, en première ligne, Voltaire et ceux que l'on désigne sous le nom d'Encyclopédistes; puis, dans un autre camp et avec d'autres tendances, J.-J. Rousseau. Quant à ceux qui, tout en poursuivant une réforme plus modérée, ont cependant concouru dans une certaine mesure au même résultat, ce sont Montesquieu et Buffon. Mais, avant de nous occuper d'eux, il est convenable de mentionner quelques écrivains qui, n'ayant aucune-

Digitized by Google

ment participé à cette œuvre de destruction, se rattachent plutôt au siècle précédent, et forment comme une transition entre les deux siècles. Ce sont Rollin, Racine le fils, J.-B. Rousseau, Lesage, Crébillon et Fontenelle.

146. **Rollin** (Charles) est un des plus beaux caractères de son temps et le plus noble représentant, dans le XVII^me^ siècle, de ces pieux savants qu'avaient abrités Port-Royal, et que le pouvoir ombrageux de Louis XIV avait si cruellement persécutés. Il s'était voué tout entier à l'éducation de la jeunesse. Son *Traité des études* est un ouvrage dont le mérite subsiste encore entier. « Nulle « part, dit Villemain, l'éducation par les lettres, la seule « éducation complète de l'homme moral, n'a été rendue « plus utile et plus aimable. » On peut en dire autant de son *Histoire ancienne*, qui conserve toute sa valeur en dépit de tant d'ouvrages qui ont été écrits sur le même sujet.

147. **Louis Racine.** C'est à Rollin, à ce modeste et pieux savant, que Racine mourant avait confié son fils, encore enfant. Poète par convenance plus que par instinct, Louis Racine n'avait point hérité du génie de son père, avec lequel il avait cependant une grande conformité de goûts et de caractère. Sa piété, qui était un héritage paternel, lui inspira deux poèmes didactiques, d'un style correct, élégant même, mais froid et sans coloris, sur *la Religion* et sur *la Grâce,* qu'on lit moins aujourd'hui que ses *Mémoires* intéressants sur la vie de son père, empreints d'une touchante piété filiale, et par cela même un peu suspects de partialité.

Digitized by Google

148. **Jean-Baptiste Rousseau,** fils d'un cordonnier et élevé à l'école des Jésuites, avait été entraîné de bonne heure dans la société de jeunes seigneurs débauchés qu'il amusait par ses épigrammes licencieuses. Comment, avec de pareils antécédents l'idée lui vint de se vouer à l'ode, c'est-à-dire au genre qui demande le plus d'élévation et de grandeur dans la pensée, c'est ce que l'on ne peut expliquer que par le calcul d'un poète ambitieux, qui ne voyait de chance de renommée que dans un genre où il ne risquait pas de rencontrer de rivaux. Malherbe avait bien réussi dans l'ode, quoiqu'il manquât des qualités essentielles du poète lyrique, mais il y avait suppléé par une élévation naturelle de pensées à laquelle J.-B. Rousseau ne pouvait prétendre. On sait en effet, qu'il avait un fond de jalousie haineuse qui lui fit beaucoup d'ennemis et qui lui valut même un long exil. Quoi qu'il en soit, ses *Odes* et ses *Cantates* sur lesquelles repose sa renommée, se soutiennent par la correction et l'élégance; toutefois la pompe du style ne réussit pas toujours à cacher le vide des idées.

149. **Lesage.** Délaissé sous Louis XIV, le roman en était encore au point où l'avaient laissé d'Urfé, Scudéry et autres romanciers de l'hôtel de Rambouillet, lorsque parut, l'année même de la mort du roi, *Gil Blas de Santillane,* l'immortel chef-d'œuvre de Lesage[1]. Ce tableau de mœurs si vivant et si vrai accusait une main habituée au style de la bonne comédie, un observateur habile des

[1] La première partie de Gil Blas parut en 1715, et la suite en 1724 et 1735.

Digitized by Google

vices et des ridicules de l'humanité, et qui procédait directement de Molière. En effet Lesage s'était déjà fait connaître par deux excellentes comédies : *Crispin rival de son maître* et *Turcaret*, et par un roman imité de l'espagnol, *le Diable boiteux*. *Gil Blas* était aussi un emprunt fait à l'Espagne, mais l'auteur n'avait emprunté à ce pays que le lieu de la scène : le tissu du roman, les personnages si divers et si caractéristiques qui s'y agitent, son héros surtout, véritable ancêtre de Figaro, tout est bien de son invention. « Gil Blas, » dit Villemain, « a passé par « toutes les conditions, depuis celle de valet jusqu'à celle « de premier commis et de sous-ministre, et a fait ainsi « connaissance avec tous les vices, tous les travers, tous « les ridicules; c'est un homme d'esprit, né pour le bien, « mais facilement entraîné vers le mal, profitant de l'ex- « périence qu'il acquiert à ses dépens pour tromper à « son tour les hommes qui l'ont trompé, se livrant sans « trop de scrupule à cette représaille, et quittant volon- « tiers le parti des dupes pour celui des fripons ; capable « cependant de repentir et de retour, conservant jus- « qu'au bout le goût de la probité, et se promettant bien « de redevenir honnête homme à la première occasion. » Sans doute on ne trouve pas dans ce roman une grande élévation de sentiments, mais c'était, en grande partie, la faute du siècle et du milieu sceptique et frondeur dans lesquels vécut Lesage. Il est fâcheux que, dans la seconde moitié de sa carrière, il ait gaspillé son talent à écrire pour les théâtres forains une foule de petites pièces qui ont plus rapporté à sa bourse qu'à sa gloire.

150. **Crébillon.** Après Racine le genre dramatique

Digitized by Google

n'avait point été délaissé. Le maître avait fait école; mais parmi le grand nombre des tragiques qui cherchèrent à marcher sur ses traces, Crébillon est, après Lafosse, le seul qui mérite d'être mentionné, parce qu'à un talent dramatique réel il joignit le mérite d'une certaine originalité. Tout en restant fidèle aux traditions du grand siècle, il essaya d'introduire sur la scène française l'élément de terreur qui avait fait la fortune d'Eschyle. Il ne faut pas lui demander l'art des gradations dans la peinture des sentiments : il y supplée par l'expression énergique qu'il prête à la langue des passions. Il frappe ainsi l'esprit, mais sans arriver à émouvoir. Sa meilleure pièce est *Rhadamiste et Zénobie;* et c'est la seule œuvre tragique marquée au coin du génie qui ait paru sur la scène française dans l'intervalle qui sépare Racine et Voltaire.

151. **Fontenelle** termine la liste des écrivains qui se rattachent au siècle de Louis XIV. Neveu de Corneille, il mourut centenaire en 1757, et appartient à la fois aux deux siècles. C'était un esprit encyclopédique, mais superficiel, qui s'essaya dans tous les genres en prose et en vers, sans réussir dans aucun. Son importance est presque tout entière dans l'influence qu'il exerça tout autour de lui par l'universalité de ses connaissances et le charme de sa conversation: aussi fut-il pendant bien des années l'oracle des salons. Il avait un talent remarquable pour mettre la science à la portée des gens du monde; c'est ce qui a fait le succès de son *Entretien sur la pluralité des mondes,* espèce de traité d'astronomie. Pendant quarante-trois ans il remplit les fonctions de secrétaire de l'Académie des sciences, et ses talents trouvèrent là une

Digitized by Google

carrière où ils purent s'exercer convenablement. Dans son *Histoire de l'Académie*, il effleure tout d'une main légère, et rend accessibles aux esprits les moins cultivés les questions scientifiques les plus ardues. Les *Éloges* des Académiciens, qu'il était officiellement appelé à prononcer, sont peut-être la partie la plus intéressante de cet ouvrage de Fontenelle, et l'un de ses meilleurs titres auprès de la postérité.

152. Voltaire, dont le véritable nom était *Arouet* (*François-Marie*), naquit en 1694, à Châtenay près de Paris. Son père, ancien notaire et trésorier de la chambre des comptes, le destinait à la magistrature, et lui fit faire ses études au collège de Louis-le-Grand, alors aux mains des Jésuites. Grâce à une intelligence remarquablement précoce, ses progrès furent rapides. A peine sorti des bancs du collège, il fut introduit par un certain abbé[1], son parrain, incrédule et esprit fort, dans la société de jeunes seigneurs libertins où son esprit naturellement caustique trouva des encouragements, et où il puisa ce scepticisme frondeur qui est à la base de tous ses écrits. Accusé d'être l'auteur de vers satiriques sur le feu roi, qui coururent dans Paris, il fut enfermé à la Bastille, où il ébaucha un poème sur la Ligue et composa sa première tragédie *Œdipe*, représentée en 1718 avec un grand succès. Dans les années qui suivirent, Voltaire publia quelques autres tragédies et son poème de la Ligue qui parut sous le titre de *la Henriade*. Jeté

[1] L'abbé de Châteauneuf.

Digitized by Google

une seconde fois à la Bastille pour avoir osé demander à un grand seigneur réparation d'une brutale injure, il y resta dix mois et dut, en sortant de prison, quitter la France.

Il se réfugia en Angleterre où il comptait d'assez nombreux amis, et y passa trois années dans une campagne près de Londres. Là il fit connaissance avec les grands écrivains anglais qui avaient été la gloire du règne d'Anne, et avec leurs ouvrages. Il s'initia en outre au théâtre de Shakspeare, et étudia avec soin les grandes découvertes de Newton, qu'il devait plus tard chercher à populariser en France. Enfin il y publia une édition de sa *Henriade* qui, patronnée par la haute société, eut un très grand succès. Il sut aussi trouver du temps pour se livrer à des spéculations commerciales qui accrurent considérablement sa fortune.

153. Lorsqu'en 1729 les portes de la France lui furent rouvertes, il s'empressa de quitter l'Angleterre, rempli de la noble ambition de jouer dans sa patrie un rôle proportionné à son génie. Le milieu dans lequel il avait passé sa jeunesse l'avait rendu sceptique à l'endroit de la religion; son séjour en Angleterre l'avait mis à même d'apprécier les bienfaits d'un gouvernement sage et libéral. Le spectacle des abus du despotisme tant religieux que politique qui pesait sur la France devait donc lui paraître d'autant plus odieux; et c'est à combattre les idées et les préjugés sur lesquels s'appuyait un pareil régime qu'il se proposa d'appliquer toutes les forces de son intelligence. Toutefois, comme ses goûts aristocratiques lui permettaient de s'accommoder fort bien d'un gou-

Digitized by Google

vernement personnel et d'un état social fondé sur l'inégalité civile, c'est sur l'Église qu'il concentra ses attaques ou plutôt sur le christianisme, qu'il rendait fort injustement responsable de tous les maux provenant de l'omnipotence et de l'intolérance cléricales.

154. Pour venir à bout de son dessein et faire pénétrer partout ses idées, Voltaire emprunta toutes les formes sous lesquelles la pensée humaine peut se relever. Pièces de théâtre, romans, contes, poèmes, poésies légères, épîtres en vers, lettres, satires, histoire, philosophie, il entreprend tout, il exécute tout et, chose plus remarquable encore, il réussit en tout. Son intelligence nette et rapide, sa haute raison, son inaltérable bon sens, lui gagnent une foule de partisans dans toutes les classes de la société. Aussi son influence devient-elle bientôt irrésistible, sa popularité universelle, et l'on a pu dire avec vérité qu'il exerça dès lors sur ses contemporains une véritable royauté.

155. Ses attaques contre le christianisme commencèrent par les *Lettres philosophiques,* qui soulevèrent les colères du clergé. Le parlement lui-même se crut obligé d'intervenir et de condamner l'écrit impie à être brûlé par la main du bourreau. Pour éviter des poursuites judiciaires, Voltaire se retira alors en Champagne, dans la terre de Cirey appartenant à la marquise du Châtelet, son intime amie. C'est là qu'il écrivit quelques-uns de ses meilleurs ouvrages, en particulier les *Éléments de la philosophie de Newton,* et trois de ses plus belles tragédies, *Alzire, Mahomet* et *Mérope.* La guerre de la succession d'Autriche l'arracha pendant quelque temps à ses

Digitized by Google

travaux. Le roi de Prusse, Frédéric II, était l'un de ses plus fervents admirateurs : les conseillers de Louis XV pensèrent qu'ils ne sauraient lui envoyer un ambassadeur plus agréable, et Voltaire fut chargé d'une mission diplomatique, à la suite de laquelle on le nomma gentilhomme ordinaire et historiographe du roi. Élu, peu de temps après, membre de l'Académie française, Voltaire put croire que sa cause était gagnée, ou du moins que ses adversaires n'oseraient plus recourir à la violence pour combattre ses opinions. Mais il s'aperçut bientôt qu'il se trompait, et comme il ne se sentait pas en sûreté à Paris, il quitta de nouveau la capitale, séjourna pendant quelque temps à Nancy, auprès du duc de Lorraine, puis se décida à aller s'établir à Berlin auprès de Frédéric II, qui l'accueillit avec de grandes marques de distinction, et lui donna un appartement à côté du sien, dans le château de Sans-Souci. Mais, après trois ans d'une intimité souvent troublée, les deux amis se séparèrent avec éclat et fort mécontents l'un de l'autre.

156. C'est peu de temps après son séjour en Prusse, en 1755, que Voltaire se décida à se fixer à Ferney où il avait acheté un magnifique domaine. Il y résida pendant près de vingt ans, vivant en grand seigneur, recevant les hommages et les visites des plus grands personnages et entretenant une correspondance active, incessante, avec les innombrables partisans ou amis qu'il comptait dans tous les rangs de la société, et presque dans tous les pays de l'Europe. L'étonnante activité de son imagination ne se ralentit point pendant cette seconde phase de sa carrière, et la liste serait longue à faire des ouvrages

Digitized by Google

de philosophie et d'histoire, des romans, des tragédies même, qu'il publia alors, sans compter une foule d'écrits de moindre importance, mais où sa verve railleuse s'exerçait avec plus de hardiesse encore que dans ses ouvrages de longue haleine.

157. En 1778, le désir lui vint de revoir Paris; il y fut accueilli avec de grandes démonstrations d'admiration et de respect. Sa dernière tragédie, *Irène,* fut jouée en sa présence par les acteurs du Théâtre-Français; mais cette représentation, qui fut l'occasion d'un bruyant triomphe, eut des suites funestes pour celui qui en avait été l'objet. L'émotion, la joie, achevèrent de briser ses forces déjà chancelantes, et il mourut quelques jours après, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Comme il avait refusé les sacrements, il fut privé de la sépulture catholique: son corps, transporté clandestinement hors de Paris, fut inhumé dans une abbaye, où il resta jusqu'au moment où un décret de l'Assemblée nationale lui décerna les honneurs du Panthéon.

158. Voltaire avait un tempérament vif, impressionnable, irascible: l'impatience, le dépit, l'indignation, faisaient le fond habituel de son état moral; et lorsque ces sentiments avaient un mobile élevé, quelque acte criant d'injustice produit par le fanatisme religieux ou politique, ils pouvaient lui inspirer de nobles actions. On citera toujours avec éloge sa généreuse et persistante intervention en faveur du malheureux Calas injustement condamné à mort, sous l'accusation d'avoir tué son fils qui avait passé au catholicisme. Mais tous les actes de dévouement dont on lui fait honneur n'eurent pas toujours

Digitized by Google

une source aussi pure. Il y avait en effet chez lui une sécheresse de cœur qui est absolument incompatible avec un complet désintéressement. Quant à ses facultés intellectuelles, ce qui frappe tout d'abord, c'est sa haute et solide raison, sa lucidité d'esprit, son bon sens; qualités précieuses auxquelles ses écrits sont redevables de la clarté qui en fait l'incontestable mérite. Mais cette clarté, que projette la seule lumière de la raison, manque de chaleur : à la lecture de ses ouvrages (et nous n'entendons parler que de ses meilleurs), l'esprit est satisfait, le cœur ne l'est pas. Il y manque, en effet, le sentiment de l'infini, du divin, la croyance à quelque chose par delà cette vie, croyance que Voltaire avait reléguée, comme tant d'autres nobles aspirations de l'âme, parmi les préjugés, et sur laquelle il se complaît à déverser son scepticisme railleur, sa moqueuse ironie, en l'enveloppant dans la haine dont il poursuivait le christianisme ou *l'infâme,* comme il l'appelait dans ses mauvais moments.

159. Parmi le grand nombre d'ouvrages dont Voltaire est l'auteur, nous ne nous occuperons ici que de ceux qui, plus purement littéraires, l'ont élevé à la place éminente qu'il occupe parmi les grands écrivains dont la France s'honore. Parlons d'abord de ses ouvrages en vers.

La Henriade est rangée parmi les poèmes épiques. C'en est un sans doute pour la forme; mais il manque des conditions essentielles d'un ouvrage de cette espèce. Jamais, en effet, époque ne fut moins favorable à l'apparition d'une épopée que le XVIII^me^ siècle, et jamais poète

Digitized by Google

n'eut un génie moins épique que Voltaire, qui manquait complètement de convictions religieuses, et qui n'était guère capable d'enthousiasme. D'ailleurs les troubles qui agitèrent la France sous la Ligue n'étaient point de ces événements grandioses, légendaires, qui conviennent à la poésie épique, pas plus que l'avènement d'un Bourbon sur le trône occupé jusqu'alors par la famille des Valois. Henri IV lui-même ne fut un héros que sur le champ de bataille. Son abjuration, qui sert de dénoûment à la *Henriade*, ne fut qu'une détermination prise froidement et par calcul politique. Si donc Voltaire a choisi une pareille époque et un pareil héros, c'est qu'il les trouvait plus appropriés à son but, qui n'était autre que de donner à ses contemporains une leçon indirecte de tolérance religieuse et politique.

De tout cela résulte que la *Henriade*, bien que composée suivant toutes les règles admises et avec tout l'appareil obligé de songes, de prédictions, d'apparitions de morts et d'allégories de tous genres, n'est qu'une sorte d'épopée artificielle, sans chaleur et sans inspiration naturelle. On ne peut donc y relever que quelques beautés de détails, telles que le massacre de la Saint-Barthélemy, la bataille d'Ivry, la famine de Paris, le tableau de la grandeur commerciale et politique de l'Angleterre sous Élisabeth, celui du siècle de Louis XIV, etc.; encore ces épisodes ne sont-ils souvent que des hors-d'œuvre dont la convenance n'est pas toujours justifiée.

160. Au reste, Voltaire semble avoir senti tout ce qui manquait à son poème; aussi essaya-t-il de justifier sa manière nouvelle de comprendre l'épopée par des con-

Digitized by Google

sidérations générales qu'il mit à la suite de sa *Henriade.* Dans un autre endroit[1], il se fait gloire d'avoir mis dans tous ses écrits « cette humanité qui doit être le premier « caractère d'un être pensant. On y verra, » dit-il, « le « désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice « et de l'oppression; » et il ajoute : « Voilà pourquoi la « *Henriade* s'est soutenue malgré les efforts de quelques « Français jaloux qui ne voulaient pas absolument que « la France eût un poème épique. » N'en déplaise à l'auteur de la *Henriade,* la France avait déjà son épopée, la *Chanson de Roland,* où l'on retrouve de plus nobles inspirations que cette vague humanité que Voltaire mettait à si haut prix; et c'est un pauvre et obscur moine d'un couvent perdu de Normandie qui, en plein moyen âge, a fait avec sa foi naïve et son ardent patriotisme ce que Voltaire ne put faire avec tout son génie.

161. C'est pour le théâtre que Voltaire a le plus travaillé, parce que c'était le moyen le plus efficace de parler à la foule; et s'il n'a pas réussi dans la comédie, genre qui ne convenait ni à son esprit, ni à son caractère, il a obtenu de brillants succès dans la tragédie. C'est là qu'il a rencontré le plus de popularité. Ses chefs-d'œuvre dans ce genre occupent incontestablement la première place au-dessous de ceux de Corneille et de Racine : ils occuperaient une place plus élevée encore, s'il n'eût pas été constamment préoccupé de donner du haut de la scène des leçons à ses contemporains, ce qui le fait souvent tomber dans la déclamation.

[1] Discours préliminaire d'*Alzire*.

Digitized by Google

162. Il avait débuté par *Œdipe,* emprunté à Sophocle et habillé à la moderne, c'est-à-dire accommodé à la délicatesse de goût du public français. Il ne faisait en cela qu'imiter Racine, qui en avait fait de même pour *Phèdre,* et pour *Iphigénie.* A ce début dans la carrière dramatique, Voltaire se montrait donc le disciple respectueux et discret de ses devanciers. Mais, dans les pièces qu'il écrivit à son retour d'Angleterre, *Brutus, Zaïre, la Mort de César,* on reconnaît facilement l'influence de Shakspeare. Bien qu'il eût été plus scandalisé que touché des hardiesses du tragique anglais, il n'avait pu méconnaître la grandeur de son génie : « Il y a, » écrivait-il à un Anglais de ses amis, « dans ces pièces si monstrueuses des « scènes admirables..... Vos pièces les plus irrégulières « ont un grand mérite, celui de l'action. » Et c'est pour donner plus d'action à sa tragédie de *Brutus* que, tout en faisant une concession au goût français par l'introduction d'un épisode d'amour qui n'y avait que faire, il osait, à l'imitation du Shakspeare, faire apparaître sur la scène le sénat romain tout entier. Dans *la mort de César,* il alla plus loin encore : outre que la pièce n'a que trois actes, non seulement il ne s'y trouve aucun épisode d'amour, mais Voltaire ne craignit pas d'exposer aux yeux des spectateurs la scène où Antoine et Brutus haranguent le peuple devant le cadavre sanglant de César, et même de donner à cette foule un rôle actif. Dans une autre de ses tragédies, *Sémiramis,* qu'il écrivit plus tard, Voltaire essaya sur la scène française l'un de ces grands effets dramatiques dont Shakspeare avait le secret et qu'il avait si heureusement employés dans Hamlet;

Digitized by Google

il fit apparaître l'ombre du roi Ninus; mais cette apparition ne fit que produire du désordre et exciter les rires du parterre.

163. Il n'est que juste de tenir compte à Voltaire de toutes ces tentatives, très hardies pour le temps. Mais elles ne furent pour rien dans ses succès au théâtre: le temps n'était point encore venu de faire sortir la tragédie française de l'ornière classique. En dépit de ses velléités de réforme, Voltaire, par toutes ses habitudes et ses tendances littéraires, appartenait encore à l'école de Racine; et c'est en appliquant les anciennes formes à la peinture de passions et de sentiments modérés, de ceux surtout, tels que l'amour, la tendresse maternelle, le fanatisme religieux, qu'il comprenait mieux, et avec lesquels il lui était plus facile de s'identifier, qu'il a obtenu ses plus beaux triomphes. C'est dans ce cadre, en particulier, que rentrent les quatre chefs-d'œuvre, *Zaïre, Alzire, Mérope,* et *Mahomet*, dont nous allons donner l'analyse.

164. *Zaïre* (1732). Zaïre est une esclave chrétienne élevée dans le harem d'Orosmane, soudan de Jérusalem. Épris de sa captive, Orosmane va l'épouser, et Zaïre, que rien ne rattache plus à son passé, se voit au comble de ses vœux, lorsqu'elle retrouve son père dans Lusignan, l'ancien roi de Jérusalem rendu à la liberté après une longue détention, et son frère dans Nérestan, qui a apporté au soudan la rançon des prisonniers. Zaïre, forcée alors de choisir entre la religion de ses pères et son amour pour Orosmane, montre à son amant une hésitation, un trouble qui excite ses soupçons jaloux: croyant

Digitized by Google

voir dans Nérestan un rival, il tue Zaïre pour la punir de sa prétendue infidélité.

165. *Zaïre* fut composée, à ce que nous apprend Voltaire lui-même, pour répondre au reproche qui lui avait été fait de ne pas mettre assez d'amour dans ses tragédies. Il en avait pourtant mis, comme nous l'avons vu, dans son *Brutus;* il en avait même mis dans *Œdipe*, bien qu'il eût déclaré lui-même que « vouloir de l'amour « dans toutes les tragédies paraît un goût efféminé : l'en « proscrire toujours est une mauvaise humeur bien dé- « raisonnable. » *Zaïre* est encore une réminiscence de Shakspeare : on reconnaît facilement dans l'héroïne la Desdemona du tragique anglais, et Otello dans Orosmane. Les situations, les noms, les lieux sont changés : l'action est la même. Seulement ici ce n'est pas tant le développement de la jalousie dans le cœur de l'amant qui constitue le fond de l'action dramatique; c'est bien plutôt le combat qui se livre dans le cœur de Zaïre partagée entre ses devoirs de fille et de chrétienne, et sa tendresse pour Orosmane. Si, pour le pathétique, Voltaire est resté bien au-dessous de son modèle, on doit reconnaître que l'élément chrétien et chevaleresque, qu'il a introduit avec le personnage de Lusignan, répand dans *Zaïre* un grand charme, et en relève singulièrement le mérite.

166. *Alzire ou les Américains* (1736). Alzire, fille d'un roi des Incas vaincu par les Espagnols, et rallié à leur parti par l'effet de la générosité de l'ancien gouverneur Alvarez, avait été fiancée à Zamore, jeune prince péruvien qui, peu de temps après ses fiançailles, était

Digitized by Google

mort en combattant contre les Espagnols. Quoique son cœur soit encore tout rempli du souvenir de son amant, elle se résigne, pour obéir à son père, à épouser Gusman, le fils et le successeur d'Alvarez, mais aussi cruel et farouche que son père est humain et clément. Cependant Zamore a survécu à ses blessures, et il reparaît dans Lima, poussé par son amour pour Alzire autant que par un ardent désir de vengeance. Arrêté par les Espagnols avec tous ses compagnons, il est rendu à la liberté par Alvarez, à qui il a autrefois sauvé la vie. Mais lorsqu'il apprend qu'Alzire a épousé son mortel ennemi, lorsqu'il voit que son amante, prenant au sérieux ses devoirs d'épouse, est perdue pour lui, il se jette sur le soldat qui le garde, lui arrache son épée et en porte à Gusman un coup mortel. Les Espagnols demandent la mort du meurtrier et d'Alzire qu'ils accusent d'être sa complice; mais Gusman se fait porter mourant sur la scène, et touché de repentir, au nom du Dieu des chrétiens il pardonne aux deux amants et les unit.

164. On a tâché, dans cette tragédie, de faire voir « combien le véritable esprit de religion l'emporte sur « les vertus de la nature : la religion d'un barbare con- « siste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis, celle « du chrétien véritable est de regarder tous les hommes « comme ses frères, de leur faire du bien, et de leur par- « donner le mal. » A propos de ces réflexions, que l'on est un peu étonné de trouver sous la plume de Voltaire, il y a quelques réserves à faire. C'était une heureuse idée, sans doute, de mettre ainsi en présence sur le sol du nouveau monde deux religions, le christianisme et le

Digitized by Google

culte des Incas, en même temps que deux races et deux civilisations différentes. Mais les contrastes qui auraient dû en résulter n'ont été que très faiblement accusés par Voltaire. Alzire, dans son rôle d'amante fidèle et sacrifiée, se comporte comme toute jeune Européenne bien élevée se comporterait dans sa situation : elle fait preuve de nobles sentiments, mais elle n'emprunte à sa race aucun trait de caractère qui lui imprime quelque originalité. La haine de Zamore pour Gusman et pour les oppresseurs et spoliateurs de sa nation n'offre rien que de parfaitement légitime; et si elle l'entraîne jusqu'à l'assassinat, ce crime non prémédité peut à la rigueur se justifier : il y est poussé, non point par sa religion, comme le fait entendre Voltaire, mais par une soif de vengeance bien naturelle. Il est si peu barbare qu'il a sauvé la vie à Alvarez par pure humanité. Gusman, de son côté, ne saurait être présenté comme le modèle du chrétien : jusqu'à sa mort il s'est montré implacable dans sa haine contre les malheureux Péruviens, et le pardon qu'il accorde en mourant à son meurtrier a peu de mérite, venant si tard et n'étant accompagné d'aucun sacrifice. Le véritable chrétien, ce serait Alvarez, grand et noble par le caractère, les sentiments et la conduite, et qui a réussi à se faire chérir de ceux mêmes qu'il était venu combattre; malheureusement ce n'est qu'un personnage secondaire. Ces réserves faites, on doit reconnaître qu'*Alzire* est l'une des tragédies de Voltaire les plus intéressantes, autant sous le rapport de l'ordonnance générale et de la marche de l'action, que par l'éclat du style.

Digitized by Google

168. *Le Fanatisme ou Mahomet le prophète*[1] (1742). Mahomet est déjà à la tête d'un parti puissant; mais il n'est pas encore maître de la Mecque où commande Zopire, chef du parti qui s'obstine à ne pas reconnaître le nouveau prophète. Il réussit à s'introduire dans la ville sainte, sous prétexte de négociations. Là, abusant de l'ascendant qu'en sa qualité d'envoyé de Dieu il exerce sur le jeune et crédule Séide, il le décide à assassiner Zopire, lui promettant, pour prix de son crime, la main d'une jeune esclave, nommée Palmire, dont il est aussi amoureux lui-même. Séide tue le vieillard aux pieds de l'autel où il est venu prier; mais ce vieillard est son père et celui de Palmire, et cet odieux parricide soulève une indignation générale. Une émeute éclate que Séide furieux dirige lui-même; mais au moment où il paraît devant Mahomet, le poignard à la main, ses forces l'abandonnent et il tombe mort. Le prophète, qui l'avait fait empoisonner, ne manque pas d'interpréter cette mort foudroyante comme un signe éclatant de la protection divine, et il ressaisit ainsi l'ascendant qu'il avait failli perdre.

169. Voltaire s'attendait bien que sa pièce, dans laquelle il montrait un fanatique imposteur armant au nom de la religion le bras d'un assassin, ferait crier au scandale. Aussi avait-il eu soin de la placer sous la haute protection du pape à qui il l'avait adressée, en l'accom-

[1] Voltaire, dans l'avis de l'Éditeur, qui sert de Préface à *Mahomet*, déclare que cette pièce fut composée en 1736 et jouée pour la première fois à Lille en 1741.

Digitized by Google

pagnant d'une lettre flatteuse, à laquelle Benoît XIV daigna répondre avec bienveillance. Ainsi muni de l'approbation et de la bénédiction pontificales, il crut pouvoir affronter la représentation. Mais toutes ces habiles précautions ne purent défendre sa tragédie contre la réprobation qu'elle rencontra de la part d'une grande partie du public, et Voltaire ne pouvant, comme Molière l'avait fait pour son *Tartuffe,* en appeler au souverain, se décida à la retirer après la troisième représentation.

170. La postérité n'a pas montré à l'égard de *Mahomet* la même susceptibilité que le public du XVIII^me^ siècle. Elle n'a rien pu voir de dangereux dans la peinture d'un soi-disant prophète qui se rend odieux par l'indigne abus qu'il ose faire de son autorité spirituelle. C'est même ce rôle impossible attribué au fondateur de l'islamisme, et l'effronterie cynique avec laquelle il dévoile les honteux mobiles de sa conduite que la critique moderne reproche, avec toute justice, à cette tragédie; si bien que, regardée par les philosophes du XVIII^me^ siècle comme le suprême effort du génie dramatique de Voltaire, elle est, aux yeux de la postérité, sa suprême erreur. Il a fallu, en effet, que l'auteur altérât toutes les données de l'histoire, et violât toutes les vraisemblances, pour transformer ainsi la grande figure de Mahomet en ce monstre de perfidie et de cruauté pour qui rien n'est sacré, qui ne prend même pas sa mission au sérieux, et qui ne voit dans l'ascendant que lui donne sa qualité d'envoyé de Dieu qu'un moyen commode de se débarrasser de tout ce qui lui fait obstacle, de ses rivaux en amour comme de ses ennemis politiques.

Digitized by Google

En voulant frapper trop fort, Voltaire a frappé à faux, et le trait qu'il voulait lancer contre le fanatisme, et par contre-coup contre tout fondateur de religion, est devenu inoffensif en dépassant le but. A côté de ces défauts qui déparent *Mahomet*, on y rencontre de belles scènes. Rien de plus pathétique, par exemple, que celle où Zopire mourant reconnaît ses enfants, et dans l'un d'eux son meurtrier. Séide en est le personnage le plus dramatique et le mieux réussi. Aussi est-il devenu un type : son nom a passé dans la langue usuelle, et désigne ces partisans fanatisés dont un esprit audacieux se sert comme d'instruments aveugles.

171. *Mérope* (1743). Mérope est la veuve de Cresphonte, roi de Messénie. Uniquement préoccupée de conserver le trône à son fils Égisthe, qu'elle a dû éloigner de Messène dès son plus bas âge, pour le soustraire à la fureur des meurtriers de son époux, elle se refuse obstinément à accorder sa main à Polyphonte que les Messéniens, fatigués d'une longue anarchie, sont prêts à choisir pour leur roi. Un jeune étranger, coupable d'un crime commis sur la route de Messène, est amené devant Mérope qui, le prenant pour le meurtrier de son fils, veut lui donner la mort de sa propre main. Mais cet étranger est Égisthe lui-même, et Mérope, dès qu'elle a reconnu son fils, ne pense plus qu'à le sauver des mains de Polyphonte, qui voit en lui un dangereux rival; elle consent même, par dévouement maternel, à donner sa main à l'usurpateur. Mais au moment de la cérémonie nuptiale, Égisthe tue Polyphonte et se fait reconnaître par les Messéniens comme le légitime successeur de Cresphonte.

Digitized by Google

172. *Mérope* est une des rares tragédies empruntées par Voltaire aux légendes de la Grèce antique. Euripide avait traité ce sujet; mais sa pièce n'est point parvenue jusqu'à nous, et nous ne la connaissons que par ce que Plutarque rapporte de l'effet produit par la scène où Mérope lève le poignard sur son fils. Plusieurs tragiques modernes s'y étaient essayés avant Voltaire; mais c'est de la pièce de Maffei, écrivain italien son contemporain, que l'auteur français s'est inspiré. Il n'y a pas d'amour dans cette tragédie, et cependant elle réussit fort bien, quoique les acteurs du Théâtre-Français l'eussent rejetée à une première lecture. Cela n'a rien d'étonnant pour nous : il est aujourd'hui de notoriété que l'amour n'est point un élément indispensable dans une tragédie, et qu'il est des passions d'un autre ordre dont la peinture peut exciter dans l'âme des spectateurs une émotion tout aussi forte. Mais au temps de Voltaire cette vérité si simple n'était point encore admise, et il fallait une certaine hardiesse pour tenter l'épreuve.

Mérope est considérée comme l'une des plus belles œuvres tragiques de Voltaire : c'est une pure et sereine étude de l'antiquité. Voltaire s'y montre, chose rare, dégagé de toute préoccupation étrangère, et c'est celle qui peut le mieux faire apprécier de quoi il était capable, lorsque, oubliant son rôle de missionnaire, il se contentait de chercher le beau dramatique, en développant son sujet d'après les règles de l'art.

173. On n'ose plus guère comparer Voltaire à Corneille et à Racine : la postérité l'a placé bien au-dessous d'eux, cassant ainsi l'arrêt du public du XVIII^me^ siècle

Digitized by Google

qui l'avait proclamé égal, si ce n'est même supérieur à ces deux grands génies. C'est qu'on a reconnu ce qu'il y avait de vide derrière cette éloquence déclamatoire, et de calcul personnel dans son rôle de tragique. L'art dramatique n'était pour lui qu'un piédestal à sa popularité, et la scène une tribune. A voir le nombre considérable de tragédies qu'il a pu écrire au courant de la plume, à côté de tant d'autres ouvrages, on comprend qu'il ait abusé de son extrême facilité. S'il a cherché, comme nous l'avons vu, à animer la scène, à multiplier les effets de théâtre, et s'il y a souvent réussi, on doit reconnaître que, pour la vérité et la grandeur des caractères, il est resté assez loin de ses modèles. Corneille et Racine apportaient à leur travail moins de préoccupation personnelle : ils y mettaient plus de bonne foi et de conscience; aussi leurs ouvrages sont-ils plus durables. La meilleure preuve en est l'accueil empressé qu'ils rencontrent encore aujourd'hui auprès du public, et l'effet immense qu'ils produisent, toutes les fois que quelque grand artiste peut les interpréter dignement. Jamais ils n'ont été que temporairement exclus du répertoire, tandis que les tragédies de Voltaire, si on les lit encore, ne sont plus représentées depuis longtemps sur la scène.

174. *Poésies diverses.* Voltaire poète n'est pas tout dans la *Henriade* et dans ses tragédies. Sans parler du triste poème dans lequel il a sali la plus pure héroïne de la France, ni de ses contes graveleux, il a écrit un nombre assez grand de poésies diverses, épîtres, stances, satires, etc., où sa plume se joue avec une merveilleuse aisance. La pensée y est toujours claire, pleine de

Digitized by Google

bon sens et quelquefois d'éclat, la satire toujours fine et acérée; mais ici encore il est souvent dupe de sa facilité, et l'on trouverait difficilement dans le recueil de ses poésies diverses un morceau achevé et que ne déparent pas quelques négligences. Le genre dans lequel il réussit le mieux, c'est la poésie morale et philosophique, où la raison et le jugement ont plus de part que l'imagination, et qui rentre tout naturellement dans le cadre de l'épître[1]. Quant à l'ode, Voltaire s'y montre mal à l'aise; s'il a rencontré l'inspiration lyrique, c'est plutôt dans certaines épîtres, où il lui arrive quelquefois de trouver sur son chemin une idée qui l'enthousiasme; c'est le cas en particulier pour la 76me, qui est véritablement une ode à la liberté. De temps à autre le poète laisse échapper des accents de mélancolie; mais c'est la mélancolie du vieillard épicurien attristé à la pensée de tout ce que l'âge lui enlève de plaisirs et de jouissances[2], mélancolie qui serre le cœur, parce qu'il y manque l'espérance, le sentiment de l'infini, la croyance à quelque chose par delà le tombeau. Il suffit, pour en juger, de rappeler cette dernière strophe de la 26me stance *sur les désagréments de la vieillesse :*

Tous nos plaisirs n'ont qu'un moment :
Hélas ! quel est le cours et le but de la vie?
Des fadaises et le néant.
O Jupiter ! tu fis en nous créant
Une froide plaisanterie.

[1] Voir l'épître à Horace, celle à Mme du Châtelet, sur la philosophie de Newton, la 30me sur ses occupations, la 97me contre l'athéisme, etc.

[2] Voir les stances à Mme du Deffant, à M. de Cideville, etc.

Digitized by Google

175. Comme prosateur, Voltaire occupe un rang pour le moins aussi élevé que comme poète, tant ce génie avait d'universalité. Une grande partie de ses ouvrages en prose se rapportent à la philosophie, et nous n'avons point à nous en occuper. Il nous suffira de dire que la philosophie de Voltaire était une sorte d'épicuréisme mélangé de scepticisme, et que, grâce à son bon sens, à sa haute raison et aussi à la superficialité qui faisait le fond de son esprit, il sut éviter l'écueil où vinrent échouer ses disciples. Jamais il n'est tombé comme eux dans les bas-fonds de l'athéisme et du matérialisme. Ses autres écrits en prose appartiennent à l'histoire, et méritent que nous nous y arrêtions.

176. Sous Louis XIV, l'histoire avait eu, comme nous l'avons vu, quelques remarquables représentants. Mais si les ouvrages de Rollin et même ceux de Saint-Réal et de Vertot avaient certaines qualités incontestables, tous manquaient de critique, aussi bien que de cette vue d'ensemble sans laquelle l'histoire n'est qu'une compilation de faits plus ou moins élégante quant à la forme, mais aride au fond, et sans intérêt pour le penseur. Bossuet est le seul qui ait entrevu les vraies conditions d'une œuvre historique sérieuse; mais il avait adopté un point de vue trop exclusif. Voltaire, qui croyait mieux comprendre la manière dont l'histoire devait être traitée par un écrivain philosophe, se proposa de rechercher et d'étudier, dans la succession des événements, qui sont les matériaux de l'histoire, la marche de l'humanité, les progrès de l'esprit humain. C'est sur ce principe fécond qu'il écrivit son ouvrage historique le plus considéra-

Digitized by Google

ble : *Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours.* En choisissant pour point de départ l'époque même où Bossuet s'était arrêté, il semble que Voltaire voulût se poser en continuateur du *Discours sur l'histoire universelle*, ou plutôt en faire la contre-partie ; car si Bossuet voyait partout le doigt de Dieu, et croyait à un plan providentiel préconçu et qu'il prétendait avoir deviné, Voltaire fait complètement abstraction de l'intervention divine dans la marche de la civilisation, et n'y voit que l'effet naturel de la diversité des caractères des différents peuples, sous l'influence des circonstances extérieures. Il n'en est pas moins vrai qu'il a jeté les fondements d'une science nouvelle, qui s'appelle la philosophie de l'histoire.

177. L'*Essai sur les mœurs* accuse des recherches immenses et de sérieuses études. Voltaire y travailla avec ardeur pendant plus de vingt ans, remaniant, élaguant, ajoutant sans relâche. Villemain lui rend cette justice qu'il y a peu d'ouvrages où se trouvent moins d'erreurs de dates et de faits. « Mais, » ajoute-t-il, « ce qu'il y manque « c'est la chose même qu'il promettait, la philosophie, « c'est-à-dire le jugement impartial de toutes les épo- « ques. » Il n'a point compris le moyen âge, dont il déclare que l'histoire ne mérite pas plus d'être écrite que celle des ours et des loups. Aveuglé, en outre, par sa haine contre le christianisme, il n'a point voulu ni pu reconnaître le rôle civilisateur qu'il a joué durant cette période. Il résulte de ces défauts que si l'*Essai* est l'ouvrage historique de Voltaire qui a eu le plus d'influence

Digitized by Google

sur les esprits du XVIII^me^ siècle, ce n'est pas celui que la postérité considère comme son chef-d'œuvre dans ce genre.

178. On lui préfère généralement le *Siècle de Louis XIV*[1] et l'*Histoire de Charles XII*. Le règne du grand roi, si remarquable par la gloire militaire et par l'éclat des lettres et des arts, avait vivement frappé l'imagination de Voltaire; il avait pour cette brillante époque une admiration sympathique; aussi en a-t-il fait un éloquent tableau, tout en conservant une suffisante impartialité. Il a malheureusement le tort de diviser son ouvrage en chapitres dont chacun traite à part l'une des faces de ce grand règne : événements militaires, anecdotes, administration, sciences et beaux-arts, affaires ecclésiastiques. On devine ce que ce tableau aurait gagné en unité, en intérêt et en vérité, à présenter tous ces détails groupés dans un même cadre.

L'*Histoire de Charles XII* a sa place marquée à côté du *Siècle de Louis XIV*. Écrite par Voltaire à son retour d'Angleterre, c'est sa première œuvre historique. On ne saurait assez louer ce style rapide, précis, sans déclamation, sans détail oiseux, allant toujours droit au but, comme son héros, et qui fait de cet écrit un vrai chef-d'œuvre de narration. On doit encore à Voltaire une *Histoire de Pierre le Grand;* mais elle est de beaucoup

[1] Vinet indique comme date du *Siècle de Louis XIV* l'année 1756, et comme date de l'*Essai* l'année 1751, de sorte qu'il faudrait plutôt considérer le *Siècle de Louis XIV* comme un appendice ajouté à l'*Essai* dont il forme les trois septièmes.

Digitized by Google

inférieure à celle de Charles XII. Cela vient de ce que Voltaire, sans doute pour ne pas froisser de puissants protecteurs, crut devoir se départir de cette impartialité dont il s'était fait jusqu'alors un devoir. On ne peut assez s'étonner de voir ce champion de la vérité déclarer dans sa préface « que les faiblesses des princes ne « doivent pas toujours être divulguées, et que l'histoire « doit cacher quelque chose. » « Ce libre génie, » observe très judicieusement Villemain, « obéissait à mille petites « passions. »

179. **Montesquieu** (Charles de Secondat, baron de), né en 1689 au château de la Brède, près de Bordeaux, reçut une éducation soignée et entra tout jeune au parlement de Bordeaux dont il devint bientôt le président. Il débuta dans la carrière littéraire, sous le voile de l'anonyme, par les *Lettres persanes* (1721), correspondance imaginaire entre de soi-disant Persans venus à Paris et leurs amis restés en Perse. Cet ouvrage, frivole par la forme, mais très sérieux au fond et écrit avec beaucoup de verve, était une véritable satire; l'auteur s'attaquait avec une grande hardiesse aux abus des institutions politiques aussi bien qu'aux travers et aux ridicules de son temps. Elles dénotaient une vive et puissante imagination unie à une grande finesse d'observation et à beaucoup de jugement. Le succès en fut prodigieux.

180. Plus heureux que Voltaire, Montesquieu fut élu membre de l'Académie dès 1728; mais la vie de Paris ne convenait ni à ses goûts, ni à ses projets. Il quitta la France et voyagea dans les différentes contrées de l'Eu-

Digitized by Google

rope, en Angleterre surtout, où il résida assez longtemps, et dont il étudia curieusement les institutions politiques et sociales. Il revint ensuite s'établir dans son château de la Brède, où il écrivit ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains,* l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti de sa plume, et l'un de ceux qui font le plus d'honneur au XVIII^me^ siècle : il est en effet singulièrement substantiel, plein de faits, de réflexions profondes, d'aperçus nouveaux et ingénieux, sans compter que chaque page y respire l'amour de l'humanité, de la justice et d'une sage liberté. Le style en est mâle, nerveux et concis.

181. C'est en 1748 que parut l'ouvrage capital de Montesquieu, *De l'Esprit des Lois,* auquel il avait travaillé pendant vingt ans, et qui accusait une immense érudition. L'auteur y expose les institutions politiques des différents peuples, en recherche l'origine, en examine les convenances, et montre comment chacune est en rapport avec le mode de vivre, les habitudes sociales et les croyances. Il distingue les gouvernements en *républicains,* « où le peuple en corps, ou seulement une « partie du peuple a la souveraine puissance, » *monarchiques,* « où un seul gouverne, mais par des lois fixes et « établies, » et *despotiques,* où un seul sans lois et sans « règle entraîne tout par sa volonté et par ses caprices. » A chacun de ces gouvernements correspond un principe qui en est la base et la sauvegarde, la *vertu* pour les républiques, l'*honneur* pour les monarchies, la *crainte* pour les gouvernements despotiques.

182. Pour échapper à la censure, Montesquieu avait

Digitized by Google

été obligé de publier son ouvrage à Genève. Il n'en fut que plus avidement lu par toute l'Europe; vingt-deux éditions publiées en moins de deux ans suffirent à peine à satisfaire aux demandes. Mais s'il fut fort apprécié à l'étranger, et surtout en Angleterre, il ne fut que peu compris en France : chose à peine croyable, on le trouva frivole. Et comme les Français ne laissent jamais échapper l'occasion de faire de l'esprit à propos de tout, on s'en tint à ce jeu de mots : « C'est de l'esprit sur les lois, » qui n'avait d'autre tort que de manquer de justesse. L'effet produit par la publication de cet ouvrage ne laissa pas que d'être considérable. La Sorbonne s'en émut; elle songea un moment à le censurer, et si ce projet n'eut pas de suite, les critiques, pour être inofficielles, n'en furent pas moins vives. Attaqué de différents côtés, surtout au point de vue de ses croyances religieuses, Montesquieu, quoique souffrant d'une cataracte qui le rendait presque aveugle, écrivit une *Défense de l'Esprit des Lois*, plaidoyer fort habile et d'une dialectique très serrée. En dépit de tant d'efforts faits pour le déconsidérer, son livre est resté debout, parce qu'il est avant tout fondé sur des faits, et non point sur des utopies : Montesquieu prend les lois comme il les trouve, et les explique sans se lancer dans le domaine de l'hypothèse.

183. Bien que Montesquieu, mort vers le milieu du siècle, en 1755, n'ait assisté qu'aux premières phases du mouvement de son époque, il n'a pas moins contribué puissamment à le seconder, en revendiquant avec hardiesse les grands principes de liberté politique, civile et

Digitized by Google

religieuse, et en démontrant, avec une éloquente conviction, l'excellence de la constitution anglaise. Il ne faut pas croire cependant qu'il se soit attelé au char de Voltaire et des Encyclopédistes. La noble indépendance de son caractère, l'élévation de ses idées, ses goûts de retraite studieuse, tout devait le tenir en dehors de la mêlée des partis; aussi occupe-t-il une place un peu à part parmi les réformateurs du XVIII^me^ siècle.

184. **Buffon** (Georges-Louis-Leclerc, comte de) naquit à Montbar en 1707. Son père était conseiller au parlement. Son éducation fut très soignée : il suivit les classes du collège de Dijon. Rien dans ses premières années ne faisait prévoir sa vocation : il montrait plutôt du goût pour les mathématiques. A peine ses études étaient-elles achevées qu'il se mit à voyager, et parcourut la France, l'Italie et l'Angleterre, en compagnie d'un jeune Anglais, de ses amis. Il vint ensuite se fixer à Paris où, pour donner satisfaction à ses goûts studieux, il se voua à un travail actif et régulier de dix à douze heures par jour; et il sut si bien arranger son temps qu'à la fin de ses journées laborieuses il trouvait encore moyen de courir le monde et les plaisirs. Quelques écrits sur la botanique et les mathématiques, traduits de l'anglais, attirèrent l'attention sur le jeune savant, et lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences; bientôt après, il était nommé directeur du Jardin des Plantes. C'est alors qu'il conçut le plan de l'ouvrage qui devait l'immortaliser. Il ne s'agissait de rien moins que d'une sorte d'encyclopédie de la nature qui devait tout embrasser : théorie générale du globe terrestre étudié au point de vue

Digitized by Google

de son origine et des substances dont il se compose, histoire de l'homme et des lois qui président à sa naissance, à son développement et à sa conservation, description des animaux, des végétaux et des minéraux. Une vie d'homme ne pouvait suffire à un pareil travail; et en effet, malgré plus de cinquante ans d'un labeur régulier, obstiné, dans la solitude de son château de Montbar, malgré l'aide indispensable d'excellents auxiliaires, le monument n'a pu être achevé.

185. En 1749 parut, en manière d'introduction, la *Théorie de la terre*, qui étonna le monde par la hardiesse des hypothèses, autant que par la solidité des bases sur lesquelles l'auteur les appuyait. Buffon avait eu pour devanciers dans l'antiquité Aristote et Pline l'ancien; mais à l'époque où vécurent ces deux naturalistes la géologie, comme science, n'existait point : au XVIII^me^ siècle elle était encore dans l'enfance. Il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer dans la *Théorie de la terre* des idées hasardées, dont les travaux des géologues modernes ont démontré la fausseté. Il en est d'autres, d'ailleurs, qui n'étaient aussi que de hardies hypothèses, et que les progrès de la science sont venus confirmer. En 1778, trente ans après l'apparition de cette première partie de son grand ouvrage, Buffon, alors septuagénaire, publiait ses *Époques de la nature*, dans lesquelles il défendait, avec une verve toute juvénile, les idées émises dans la *Théorie de la terre*. Ce n'est pas à l'historien de la littérature à apprécier la valeur scientifique des ouvrages du grand naturaliste français : ce qui lui importe c'est d'examiner et de faire ressortir leur mérite littéraire. A ce

Digitized by Google

point de vue, les deux écrits dont il est ici question sont des plus remarquables : le style de Buffon s'y revêt d'un éclat, d'une grandeur incomparable, et brille de toutes les qualités qui convenaient à un pareil sujet. C'est ce qui a fait dire à Condorcet, le secrétaire de l'Académie des sciences, « qu'il balançait par la grandeur de ses « idées, par la magnificence de son style, l'autorité des « savants réunis, et même celle des faits et des calculs. »

186. Dans l'intervalle de trente ans qui sépare ces deux ouvrages, Buffon avait successivement donné au public un grand nombre de volumes sur l'histoire des animaux. Dans cette partie de son *histoire naturelle*, la plus considérable de beaucoup, l'auteur n'a plus à se lancer dans le domaine de l'inconnu : il s'agit de raconter ou plutôt de peindre, de décrire; il y est donc exclusivement descriptif, et c'est ici peut-être que son talent d'écrivain, grâce à la souplesse, à l'inépuisable variété qui le distingue, s'impose le mieux à l'admiration. La monotonie semblait devoir être inévitable en un pareil sujet; mais l'imagination de l'écrivain, sa vive sensibilité, lui font prendre un tel intérêt aux objets de ses études, que tous ces êtres si divers s'animent sous sa plume et se présentent pleins de vie et de mouvement aux yeux du lecteur charmé. Buffon est sans doute un savant; mais il est encore plus poète, et aucun écrivain n'était mieux qualifié que lui pour initier les profanes aux splendeurs du monde animal, dont il a été le peintre inspiré.

187. Buffon donnait au style une importance suprême. Il a exposé ses principes à ce sujet dans son fameux

Digitized by Google

Discours de réception à l'Académie française, dans lequel, contrairement à l'usage établi, au lieu de faire l'éloge de son prédécesseur, il traita longuement le sujet qui lui tenait tant à cœur. Ce discours est d'autant plus intéressant à lire, que c'est une étude en quelque sorte personnelle; car, dans cette espèce de manifeste littéraire, l'éminent écrivain n'a eu d'autre objet en vue que lui-même, en sorte que le Buffon de l'*Histoire naturelle* est bien l'unique sujet d'étude du Buffon académicien. C'est dans ce discours que se trouvent les deux célèbres passages dans lesquels il donne la définition du style : « Le « style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met « dans ses pensées. » « Le style c'est l'homme. » Mais pour bien comprendre cette dernière définition, il faut lire le passage tout entier : « Les ouvrages bien écrits « seront les seuls qui passeront à la postérité. La quan- « tité des connaissances, la singularité des faits, la nou- « veauté même des découvertes, ne sont pas de sûrs « garants de l'immortalité; si les ouvrages qui les con- « tiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont « écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils péri- « ront, parce que les connaissances, les faits et les dé- « couvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et ga- « gnent même à être mis en œuvre par des mains plus « habiles. Ces choses sont hors de l'homme, le style est « de l'homme même. »

188. Telle était la haute idée que Buffon se faisait du style, et quand on examine ses écrits, on reconnaît facilement qu'il avait toujours ces préceptes présents à l'esprit; de là vient que son style est toujours noble,

Digitized by Google

élevé; de là vient aussi qu'il est parfois pompeux, parce qu'il est rare qu'un écrivain ne tombe pas dans l'exagération de ses qualités. Comme Buffon a fort bien dit que « le style c'est l'homme, » on ne saurait mieux faire, pour comprendre et apprécier son style, que de considérer la personne même de l'écrivain. Il faut pour cela se le représenter dans le petit pavillon du château de Montbar, dont il avait fait son cabinet de travail, espèce de temple dont il était le prêtre; se rendant, le dimanche, à l'église où il occupait, au milieu de ses vassaux, le banc seigneurial. Toujours en grande toilette, jamais négligé, il rappelle l'excellent Haydn qui, lui aussi, quand il se mettait au piano pour composer, se revêtait de ses plus beaux habits, se coiffait de sa plus belle perruque, et passait à son doigt la bague ornée de brillants qui lui avait été donnée par Frédéric le Grand.

189. Buffon n'était pas facilement content : il écrivait, effaçait, copiait, recopiait, lisait ses belles périodes à haute voix, et les faisait naïvement admirer à ses intimes. Plein d'une haute opinion de lui-même, il était le dernier à s'étonner des éloges et des témoignages d'admiration qu'on lui prodiguait. J.-J. Rousseau avait baisé le seuil de son cabinet de travail de Montbar; Catherine la Grande lui faisait adresser les produits les plus intéressants de ses vastes États, et lui avait envoyé son portrait orné de diamants; enfin, on lui avait élevé, de son vivant, une statue avec cette inscription en latin : « Gé- « nie égal à la majesté de la nature. » Il mourut en 1788, à Paris, dix ans après Voltaire, dans la plénitude de ses facultés, à la veille du grand bouleversement dont le triste spectacle lui fut épargné.

Digitized by Google

190. **Jean-Jacques Rousseau.** La vie de l'écrivain dont nous avons maintenant à parler offre un contraste frappant avec celle de Montesquieu et de Buffon : autant l'existence de ces deux hommes fut calme, facile et honorée, autant celle de Rousseau fut traversée et difficile. Il faut la raconter en détail, parce qu'elle explique l'écrivain, ses idées et ses tendances.

J.-J. Rousseau naquit à Genève en 1712. Son père était un horloger, et qui plus est, un horloger lettré; en sorte que l'enfant eut l'occasion de lire dans l'atelier paternel presque tous les romans en vogue, qu'il dévorait avec passion; mais sa lecture favorite était Plutarque, qu'il savait par cœur à huit ans. Sa jeune et vive imagination s'exaltait au récit des actions des grands hommes de l'antiquité. A quatorze ans il fut mis en apprentissage chez un graveur; mais le travail assidu et sédentaire de l'atelier ne lui allait guère. Son caractère indépendant, sa fierté naturelle, ne pouvaient s'accommoder de la sévérité souvent brutale de son patron, et un beau jour il s'échappa et s'en alla en Savoie où, bientôt à bout de ressources, il fut recueilli à Annecy par M^me^ de Warens, femme d'excellent cœur, mais sans jugement et sans principes, qui en prit soin comme elle l'aurait fait de son fils. Elle l'envoya à Turin dans un établissement de catéchumènes catholiques, où il abjura le protestantisme. Il entra ensuite comme domestique au service d'un haut fonctionnaire de la cour : là il eut l'occasion d'apprendre les premiers éléments du latin, grâce à l'obligeance d'un membre de la famille, jeune abbé qui s'était intéressé à lui. Il aurait pu se faire un avenir dans

Digitized by Google

cette maison ; mais il la quitta brusquement pour courir le monde avec une fontaine de Héron, qui ne le mena pas loin.

191. De retour chez Mme de Warens, il se décide à se faire prêtre et entre au séminaire d'Annecy ; mais il se voit bientôt renvoyé comme incapable. Ayant pris goût à la musique, il étudia pendant quelque mois à la maîtrise de la cathédrale ; puis, un beau jour, se croyant déjà les capacités suffisantes, il va à Lausanne, où ses prétentions de professeur de musique l'exposent à de fâcheuses mésaventures ; il court la Suisse comme acolyte d'un soi-disant moine grec, quêteur du Saint-Sépulcre, et se voit arrêté par l'ambassadeur français qui l'expédie à Paris, d'où il revient à Chambéry, auprès de sa protectrice. Celle-ci lui fait obtenir un emploi honorable dans le cadastre ; mais c'est la musique qui l'occupe toujours : il étudie avec passion l'harmonie dans un traité de Rameau, et abandonne le cadastre pour des leçons de musique. Il emploie ses loisirs, aux Charmettes, à étudier un peu de tout. Enfin, après avoir séjourné quelque mois à Lyon, comme précepteur, il se détermine à se rendre à Paris où il pense faire fortune au moyen d'une nouvelle méthode d'écrire la musique en remplaçant les notes par des chiffres (1741).

192. Grâce aux lettres de recommandation qu'il avait apportées avec lui de Lyon, il fit la connaissance de quelques personnes en position de le protéger, et fut autorisé à lire, devant l'Académie des sciences, son mémoire qu'il soutint d'une *Dissertation sur la musique*, son premier écrit publié. Sa méthode n'eut pas le succès

Digitized by Google

qu'il s'en était promis, mais elle lui avait ouvert les portes du monde des lettres. Il fut recommandé à M. de Montaigu, ambassadeur de France auprès de la république de Venise, qui l'emmena avec lui en qualité de secrétaire; mais il ne tarda pas à se brouiller avec son chef.

De retour à Paris, il obtint un emploi de secrétaire chez M. Dupin, fermier général, qui tenait un grand train de maison, et où il eut l'occasion de se lier avec quelques hommes marquants et déjà connus dans le monde des lettres, tels que Diderot, Condillac, Grimm et d'Alembert. C'est à cette époque que remontent ses relations avec une servante d'auberge, Thérèse Levasseur, dont il fit sa femme : union disproportionnée, qui ne pouvait manquer d'être pour Rousseau une source de tracasseries et de chagrins, et qui fut sans doute l'une des causes, sinon la principale, de l'inqualifiable résolution qu'il prit plus tard d'envoyer ses enfants à l'hospice des enfants trouvés.

193. L'année 1749 fut décisive dans la carrière de Rousseau. En allant visiter son ami Diderot, détenu à Vincennes, il lut, dans un journal qui lui tomba par hasard sous la main, l'annonce d'un prix proposé par l'Académie de Dijon sur cette question : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* « A l'instant de cette lecture, » dit Rousseau dans ses Confessions, « je vis un autre univers, et « je devins un autre homme. » Sa vocation lui était révélée : il arriva à Vincennes dans une agitation qui tenait du délire, lut à Diderot la prosopopée de Fabricius, qu'il avait écrite en chemin; et son ami l'ayant encou-

Digitized by Google

ragé à donner l'essor à ses idées, il se détermina à concourir pour le prix. L'esprit naturellement indépendant et frondeur de Rousseau trouvait là une favorable occasion de se donner carrière. Plein d'enthousiasme pour les grands hommes de l'antiquité, il n'avait que de l'indignation contre cette société du XVIII^me^ siècle, si mal équilibrée, si frivole, si corrompue, et il en fit retomber la responsabilité sur les lettres, oubliant, à l'exemple de l'Académie de Dijon elle-même, que la littérature n'est que l'expression de la société. Son *Discours*, écrit avec une hardiesse inouïe de pensée, et dans lequel éclatait déjà cette éloquence passionnée qui est le cachet de son style, annonçait l'un des plus redoutables champions des idées nouvelles.

194. Par cet ouvrage, qui eut un grand retentissement, Rousseau entrait résolûment dans la carrière des lettres; et cependant on le vit encore une fois revenir à son art favori : c'est à cette époque, en effet, qu'il composa son *Devin du village*, qui semble comme un adieu jeté à son passé d'artiste avec lequel il allait rompre définitivement, et qui, joué devant la cour sur le théâtre de Fontainebleau, eut un immense succès. Il écrivit à la suite sa *Lettre sur la musique française*, dans laquelle il se déclarait le partisan enthousiaste de la musique italienne, et faisait le procès à la musique française : ce qui souleva bien des colères.

195. *Le discours sur le progrès des sciences et des arts* [1] avait fait de Rousseau l'un des écrivains à la mode;

[1] Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon en 1750, sur cette question proposée par la même Académie : Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs.

Digitized by Google

mais au lieu de se lancer de plus en plus dans le monde des lettres, on le vit alors s'en retirer complètement, par suite d'une détermination réfléchie qu'il prit après une assez grave maladie. « Déterminé à passer dans l'indé-« pendance et la pauvreté le peu de temps qu'il me res-« tait à vivre, j'appliquai toutes les forces de mon âme à « briser les fers de l'opinion, et à faire avec courage « tout ce qui me paraissait bien, sans m'embarrasser au-« cunement du jugement des hommes. » Il faut dire que le tourbillon de la société n'était pas son fait : sa timidité, sa gaucherie lui faisait faire dans le monde une assez triste figure. Quoi qu'il en soit, on le vit renoncer à son emploi auprès de M. Dupin, et chercher son gagne-pain dans des copies de musique. Cette bizarrerie, jointe à sa célébrité, lui attira en effet de nombreux chalands ; mais il fut bientôt importuné de l'indiscrétion des curieux, et il dut reconnaître qu'en se mettant ainsi à la disposition du public, il lui livrait sa liberté et la tranquillité de son intérieur. Aussi saisit-il avec empressement l'offre qui lui fut faite par un de ses amis de l'accompagner à Genève. Fort bien accueilli dans sa patrie, il y fit un séjour de plusieurs mois, et y abjura le catholicisme, non point par conviction, mais parce qu'ayant recouvré son titre de citoyen, dont il fit depuis lors parade, il se regardait comme obligé d'embrasser la religion officielle.

196. En souvenir de ce voyage, et comme un témoignage de sa reconnaissance, il dédia à la république de Genève son *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, qu'il avait écrit comme le précédent pour

Digitized by Google

concourir au prix proposé par l'Académie de Dijon. Rousseau, on le devine, y prenait parti pour l'homme de la nature contre l'homme civilisé. On pouvait s'attendre à le voir soutenir un pareil paradoxe; mais ce qu'on ne prévoyait guère, c'est qu'il osât poursuivre les conséquences du principe posé jusqu'à leurs dernières limites, jusqu'à la négation du droit de propriété que, de sa propre autorité et sans raison plausible, il fait dériver du droit du plus fort ou du plus hardi, ce qui revient au même. « Le premier, » dit-il, « qui, ayant enclos un terrain, « s'avisa de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens as- « sez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la « société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, « que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au « genre humain celui qui, arrachant les pieux, ou com- « blant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous « d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus si vous ou- « bliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à « personne. »

197. Pour pouvoir, en soutenant de pareilles hérésies, réussir non seulement à se faire lire, mais encore à gagner à sa cause de passionnés prosélytes, il fallait un art, une éloquence tout exceptionnelle; il fallait savoir dissimuler les sophismes sous les fleurs du style, et suppléer à la justesse des aperçus par cet élan passionné qui entraîne, subjugue, éblouit. Or Rousseau avait à un degré éminent toutes les qualités de l'orateur, et c'est précisément par là qu'il exerça sur ses lecteurs une influence véritablement magique.

De tous ces paradoxes il se dégageait d'ailleurs quel-

Digitized by Google

ques éclairs de raison, quelques vérités hardies et d'autant plus saisissantes qu'elles contrastaient avec les conditions de la société française. La dédicace, adressée aux *magnifiques seigneurs de la république de Genève*, était tout empreinte d'une fierté républicaine à laquelle on n'était point habitué, et qui tranchait avec les habitudes monarchiques de la France. D'un autre côté l'émouvant tableau qu'il traçait de l'origine, des progrès et des abus du despotisme ne pouvait manquer de frapper tous les esprits généreux qui sentaient la nécessité d'une réforme.

L'ouvrage de Rousseau souleva cependant bien des contradictions : Voltaire l'attaqua avec les armes du sarcasme, qu'il maniait si bien : « La lecture de votre livre, » écrivait-il à Rousseau, « donne envie de marcher à quatre « pattes. » Buffon le réfuta sérieusement et avec l'autorité de sa haute position scientifique; mais toutes ces critiques ne firent qu'ajouter à la popularité du citoyen de Genève, comme Jean-Jacques affectait de se nommer.

198. Il avait eu un moment l'idée de s'établir à Genève; mais ayant appris que Voltaire, avec qui il était en fort mauvais termes, venait de fixer son séjour dans le voisinage de sa ville natale, il se décida à s'installer à Montmorency, dans une petite maison que son amie, M^me^ d'Épinay, avait fait construire pour lui dans son parc, et qu'elle avait baptisée l'*Ermitage* (1756). Cette retraite loin de Paris, au milieu de la campagne, convenait on ne peut mieux à notre philosophe. Il passa là cinq années, qui furent les plus heureuses de sa vie, et aussi les plus fécondes. Elles marquent l'époque de la

Digitized by Google

maturité de son génie, et c'est alors qu'il écrivit ses plus célèbres ouvrages : la *Nouvelle Héloïse,* l'*Émile* et le *Contrat social.*

199. La *Nouvelle Héloïse* est un roman écrit sous forme de lettres, et dont le sujet rappelle, comme son titre l'indique, les amours d'Héloïse et d'Abélard. Après toutes les déclamations de Rousseau contre ce genre d'ouvrages, après sa fameuse *Lettre sur les spectacles*, véritable réquisitoire contre le théâtre, une pareille publication était une grave inconséquence. Il le sentait bien, « mais « il ne pouvait, » dit-il, « parvenir à chasser les visions qui « hantaient son imagination, et dut se résigner à leur « donner un corps. » De pareilles raisons ne sauraient justifier la publication d'un mauvais livre, d'un livre contre les funestes effets duquel l'auteur lui-même est obligé de mettre ses lecteurs en garde. Il ne faut voir en ce livre qu'une de ces bizarres contradictions, si fréquentes dans les écrits comme dans la vie même du philosophe genevois.

200. Quoi qu'il en soit, ce roman, « où, » comme le dit fort judicieusement Vinet, « le bien et le mal sont « mêlés, identifiés de la manière la plus perfide ou avec « la bonne foi la plus funeste, mais où la passion, quoi- « qu'elle raisonne toujours, et la raison constamment « passionnée, font couler des torrents d'éloquence, où le « sophisme commande, où l'absurde se fait croire, où la « pureté du style, comme d'une eau qui reposerait sur « un lit de marbre, n'est jamais troublée par les agita- « tions les plus tumultueuses de l'écrivain, » ce roman disons-nous, a, malgré tous ses défauts, sa place marquée

Digitized by Google

dans le petit nombre des ouvrages de cette espèce que le temps a respectés. Mais il faut bien dire que ce qui lui assure une longue durée, ce n'est pas tant l'intérêt qui s'attache à l'action elle-même que l'éclat du style et les épisodes ou hors-d'œuvre que l'on y rencontre à chaque pas. « Dans ce livre, » dit encore Vinet, « chacun disserte, « et quelquefois ces dissertations, comme celles sur le « suicide, sur le duel, etc., sont des chefs-d'œuvre. » En outre, l'auteur a choisi pour scène de son roman la petite ville de Clarens, sur les bords du lac de Genève, ce qui lui a fourni l'occasion de plusieurs tableaux dans lesquels il peint avec les plus riches couleurs cette nature alpestre dont il comprenait si bien les majestueuses beautés.

201. C'est dans le *Contrat social* que Rousseau a exposé son système politique. Partant de l'état de nature, il suppose que, lorsque les hommes se résignèrent à vivre en société, ils durent signer une espèce de convention, de contrat destiné à régler les conditions de l'association. Suivant lui, tous les hommes étant égaux et ayant un droit égal à la souveraineté, cette souveraineté n'a pu résider que dans l'ensemble des citoyens : le souverain c'est donc le peuple, et les magistrats ne sont que ses délégués.

La souveraineté du peuple devient ainsi un droit imprescriptible, inaliénable. Mais ce principe n'est démocratique qu'en apparence; comme Rousseau le fait supérieur à tout, voire même aux notions absolues de justice et de morale que nous portons en nous, il devient une autre espèce d'absolutisme auquel tout doit se subordonner. De là des conséquences monstrueuses,

Digitized by Google

comme, par exemple, l'intolérance religieuse; dans la démocratie de Rousseau il y a aussi une religion d'État, et malheur à ceux qui se refuseraient à l'accepter, ou qui en voudraient une autre : la loi les punira de mort, « non comme impies, mais comme rebelles. » Il est à regretter que Rousseau, logicien impitoyable, n'ait pas su poser des limites convenables à la souveraineté populaire. Il n'en a pas moins été le premier à proclamer en France ce grand et fécond principe.

202. L'*Émile* est un traité d'éducation; c'est l'œuvre capitale de Rousseau, celle dans laquelle il a résumé toutes ses idées. On le retrouve ici parfaitement conséquent avec lui-même. N'avait-il pas toujours placé dans l'état de nature l'idéal de l'humanité, et prétendu que c'est pour s'en être éloigné qu'elle s'était tellement corrompue ? L'éducation doit donc consister à laisser l'enfant s'abandonner à ses instincts naturels, à le préserver soigneusement de tout contact avec le monde, où il ne puiserait que de funestes principes, et à l'élever à part, dans un état de séquestration aussi complète que possible, et sous l'influence exclusive d'un précepteur chargé de veiller à l'épanouissement de cette âme, comme un jardinier le ferait de plantes cultivées en serre chaude.

On comprend tout ce qu'il doit y avoir d'artificiel et d'impraticable dans une pareille méthode. Mais cette réserve faite, il faut reconnaître combien, en mainte circonstance, les idées de Rousseau sont belles, grandes et vraies, et quels signalés services il a rendus à une science dont la France du XVIII^me^ siècle n'avait point encore compris l'importance, et que l'on croyait à peine

Digitized by Google

digne de l'attention des penseurs. Rappelons aussi, comme l'un de ses plus beaux titres de gloire, que c'est à ses pressantes exhortations que les mères, comprenant mieux leurs devoirs, reprirent les touchantes fonctions auxquelles la nature les a appelées, et que l'on renonça peu à peu à l'usage, alors général, d'envoyer les enfants en nourrice.

203. Rousseau ne dédaigne pas de prendre l'enfant à son berceau : il insiste sur les soins hygiéniques que réclament les premières années. Lorsque, plus tard, les facultés et les sentiments s'éveillent, Rousseau veut qu'ils s'exercent librement, par l'expérience directe et individuelle de l'enfant, sans conseils, sans directions. Mais, comme les circonstances extérieures ne sauraient toujours s'arranger à souhait, il faut, pour que l'enfant puisse en tirer les conclusions prévues, que son précepteur les arrange, les combine, sans qu'il s'en doute. Une promenade où l'on prendra soin de s'égarer amènera une leçon sur la manière de s'orienter ; un jardinier, mis dans le secret, dissertera sur la propriété ; un charlatan aposté donnera à Émile une leçon de physique et de modestie. Le stimulant de l'émulation est supprimé et remplacé par l'amour désintéressé du bien. En fait d'étude, Rousseau ne permet que celle des sciences exactes et naturelles et des arts et métiers ; il veut même que son élève ait une profession manuelle, qui puisse au besoin devenir son gagne-pain.

Jusqu'alors Émile ne doit rien savoir de Dieu : Rousseau n'admet pas que les notions religieuses soient à la portée de l'enfant. C'est à l'époque de l'adolescence, au

Digitized by Google

moment où les passions s'éveillent, qu'il trouve bon
développer dans son élève le sentiment religieux et
lui donner cette égide contre les tentations. S'il s'y
pris un peu tard, on doit reconnaître qu'il ne pouv
donner à la religion une plus noble mission. Il est v
que la religion de Rousseau n'est pas tout à fait le chr
tianisme ; mais elle en est bien près. La *Profession de*
du vicaire savoyard en donne la mesure. Ce morce
célèbre, qui en théologie est le manifeste du déisme
en philosophie le manifeste du spiritualisme, est e
preint d'un esprit tout chrétien.

204. Et cependant ce livre, fait pour ramener à la r
ligion les indifférents et les incrédules, devait être co
damné comme impie par le parlement et brûlé par
main du bourreau ! Rousseau, menacé de poursuites j
diciaires, dut quitter sa retraite, et prendre le chemin
l'exil. Mais ses ennemis ne s'en tinrent pas là : ils réu
sirent à le faire condamner à Genève, et le citoyen d'u
libre république fut réduit à se mettre sous la protecti
du roi de Prusse. Retiré à Motiers-Travers, dans la pri
cipauté de Neuchâtel, il y partagea son temps entre d
courses d'herborisation et quelques écrits de polémiqu
parmi lesquels il faut mentionner ses *Lettres de la Mo*
tagne [1], qui sont une défense de l'*Émile*, et que l'on pe

[1] Les *Lettres écrites de la Montagne* sont une réponse des *Lett*
écrites de la Campagne qui, écrites par le procureur général Tronch
étaient un plaidoyer habile destiné à justifier le gouvernement geneve
de l'édit ou arrêt de condamnation prononcé contre l'*Émile*. Elles
firent que soulever contre Jean-Jacques les ministres et pasteurs geneve
qui crurent cette fois devoir prendre la défense de l'Évangile plus dir

Digitized by Google

proposer aux orateurs politiques comme un chef-d'œuvre de dialectique. Inquiété de nouveau par ses persécuteurs, il s'établit pendant quelques mois dans la petite île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne, puis, sur l'invitation de l'historien Hume, se décida à passer en Angleterre, où il trouva un asile dans la terre de Wootton, appartenant à M. Davenport.

205. Mais ces deux hommes, autrefois liés d'amitié, étaient alors profondément divisés de principes, et ne pouvaient plus guère s'entendre : Hume appartenait au parti des Encyclopédistes qui n'avaient jamais pardonné à Rousseau d'avoir abandonné leur drapeau, et Rousseau, dont le caractère aigri par les persécutions devenait de plus en plus ombrageux, crut voir dans son hôte une espèce d'espion qui ne cherchait que l'occasion de le compromettre et de le perdre ; il en résulta une rupture éclatante, à la suite de laquelle Rousseau revint en France. Il y erra quelque temps sans être inquiété, et finit par se fixer à Paris ; c'est alors que, dans un isolement presque complet, et n'ayant d'autre compagnie que celle de son ami Bernardin de Saint-Pierre, copiant de la musique pour vivre, herborisant pour se distraire, il écrivit ses *Rêveries d'un promeneur solitaire* et ses *Confessions* [1].

tement attaqué par Rousseau dans sa *Lettre à M. de Beaumont, archevêque de Paris*, où le catholicisme était plus en cause que le christianisme.

[1] Les *Confessions* ne furent publiées que quelques années après la mort de Jean-Jacques ; la première partie parut en 1781 et la seconde en 1788, quoique Rousseau eût défendu de faire paraître celle-ci avant 1800 (Notice sur les Confessions dans les œuvres de Jean-Jacques).

Digitized by Google

206. Dans ce dernier ouvrage, Rousseau nous ra
sa vie : « Je forme, » dit-il en commençant, « une
« prise qui n'eut jamais d'exemple et n'aura point
« tateur. » Il oubliait sans doute saint Augustin. Ma
ne saurait songer à établir un parallèle entre l'œuv
moraliste genevois et celle de l'évêque d'Hippone
désaccord est trop frappant. Tandis que chez Aug
le pécheur se montre accablé de l'énormité de ses
chés, Rousseau nous apparaît comme infatué de
même, avouant ses fautes avec franchise sans do
mais sans humilité, les racontant avec détails et d'
plume souvent cynique, mais tirant presque vanité
ses aveux et toujours prêt à défier tout autre d'oser p
tendre avoir été meilleur que lui. Au point de vue r
ral, les Confessions de Rousseau laissent donc beauc
à désirer ; mais au point de vue du style, elles ont m
qué un progrès réel dans l'art d'écrire. « On y découvre
suivant Villemain, « deux choses nouvelles : le sentim
« de la nature vraie, prise sur le fait dans les cham
« dans les bois, et le pathétique familier, appliqué a
« petits détails de la vie. Il a abaissé l'aristocratie
« style et étendu le cercle des choses qui pouvaient s'
« crire. »

207. Se croyant toujours en butte à la malveillance
ses ennemis, et accablé par les infirmités plus que p
l'âge, Rousseau trouva une dernière retraite dans
tranquille parc d'Ermenonville où il mourut en 177
deux mois seulement après Voltaire. Rien de plus fra
pant que ces deux morts presque simultanées des de
hommes qui avaient le plus remué leur siècle : l'u

Digitized by Google

obscure, ignorée et accompagnée de circonstances mystérieuses qui ont pu faire croire à un suicide, l'autre brillante et triomphante, pour ainsi dire, espèce d'apothéose à laquelle assista, triste et recueillie, la population presque entière d'une capitale!

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

L'Encyclopédie et les Encyclopédistes : Diderot. D'Alembert. Helvétius. D'Holbach. Grimm. — Bernardin de Saint-Pierre. — École descriptive : Saint-Lambert. Delille. — Autres poètes de second ordre : Gresset. Florian. Lefranc de Pompignan. E. Lebrun. Malfilâtre. Gilbert.— Écrivains dramatiques : Ducis. Piron. Destouches. Marivaux. Beaumarchais. — André Chénier.

208. Pour connaître le mouvement littéraire et philosophique du dix-huitième siècle, il ne suffit pas d'avoir caractérisé les ouvrages et le rôle des quatre écrivains qui le dominent de toute la hauteur de leur génie : il faut l'étudier encore dans les écrivains de second ordre, et tout particulièrement dans ces élèves de Voltaire qui ont dépassé leur maître par la hardiesse de leurs doctrines, et qu'on désigne sous le nom d'*Encyclopédistes*. Qu'était-ce que l'*Encyclopédie*? Ce n'était rien moins qu'un vaste et complet exposé de toutes les sciences et de tous les arts, un répertoire universel de toutes les connaissances humaines. Imposante et respectable au premier abord, cette idée gigantesque n'avait au fond d'autre but que de faire pénétrer le scepticisme, l'incrédulité et même le matérialisme dans toutes les classes de la société. Jamais si grands efforts ne furent mis au service d'une aussi pitoyable cause. Grâce à de nombreux

et zélés collaborateurs, dont quelques-uns, à la vérité, ne voyaient pas clairement où ils allaient, l'entreprise marcha, et les in-quarto succédèrent aux in-quarto. Bientôt cependant la désertion se mit dans les rangs de ces hardis pionniers, et l'œuvre fut un moment compromise. L'infatigable activité des meneurs suppléa néanmoins aux défections, et le colossal édifice fut bien près d'arriver à un entier achèvement.

209. Deux hommes surtout soutinrent le poids de cet immense travail, **Diderot** et d'**Alembert.** Le premier, écrivain d'une fécondité inépuisable, doué d'une brillante imagination, d'une incroyable facilité de travail, ardent, impétueux, prodigue de ses idées et de ses peines, gaspilla les dons précieux qu'il avait reçus de la nature en ne les faisant servir qu'à propager l'athéisme et le matérialisme le plus grossier. Bien que son honnêteté et la pureté de ses mœurs aient donné un démenti à ses principes, bien qu'il ait été recherché par les plus grands personnages, et en particulier par l'impératrice Catherine qui l'appela à Saint-Pétersbourg, sa réputation souffrit de ses doctrines, et il ne put conquérir cette considération qui s'attache à la culture désintéressée des lettres. Malgré tous les efforts de Voltaire, il ne put entrer à l'Académie, bien qu'il ait écrit, outre ses nombreux articles pour l'Encyclopédie, une quantité d'ouvrages de tout genre, romans, drames, contes, etc. Mais parmi ce grand nombre d'écrits, il en est, comme ses romans, sur lesquels la postérité ne peut que jeter un voile, et l'on peut dire qu'à peu d'exceptions près, les seuls qui lui fassent honneur, ce sont ses critiques en matière d'art et de lit-

Digitized by Google

térature dans lesquelles il fait généralement preuve d'un goût pur et éclairé.

210. **D'Alembert**, le collaborateur assidu et l'ami de Diderot, était d'un naturel tout différent. Enfant trouvé, et renié par sa mère, il avait fait son chemin tout seul, et s'était élevé, par le seul ascendant de ses talents et de son noble caractère, jusqu'à une haute position au milieu des écrivains de son temps. Jouissant d'une considération méritée, et parvenu à une honnête aisance, il vit tout ce que Paris comptait de personnages distingués dans la politique, les armes ou les lettres se donner rendez-vous dans son salon. Au surplus, c'est moins comme homme de lettres que comme savant qu'il s'est illustré : les sciences mathématiques, qui étaient sa spécialité et dans lesquelles il occupe une place des plus élevées, lui sont redevables de découvertes importantes. Bien que partageant les idées matérialistes de Diderot, il se montra plus modéré, au moins dans les formes. Nous avons vu la part qu'il prit au travail de l'Encyclopédie : c'est lui qui en écrivit la préface ou *Discours préliminaire*, et c'est là son principal titre de gloire littéraire. Il y établit une classification complète des connaissances humaines qu'il range sous trois chefs : mémoire, imagination, raison, et y résume à grands traits l'histoire de l'esprit humain depuis le XVI^me^ siècle. Reçu de bonne heure à l'Académie des sciences, il en devint le secrétaire perpétuel, comme l'avait été Fontenelle, et écrivit aussi les *Éloges* des académiciens, qui ont moins d'intérêt et d'agrément que ceux de son prédécesseur.

211. Si d'Alembert s'était montré relativement mo-

Digitized by Google

déré dans ses tendances matérialistes, **Helvétius** et **d'Holbach** poussèrent jusqu'à l'extrême les doctrines de l'école encyclopédiste dont ils furent comme les enfants perdus. Riches tous deux, ils jouèrent le rôle de Mécènes à l'égard des philosophes, qui trouvaient chez eux table ouverte; c'est en quelque sorte le résumé des entretiens auxquels se livraient leurs convives ordinaires, que ces deux magnifiques amphytrions présentèrent au public dans deux ouvrages dont nous ne parlons que pour mémoire. On trouve dans l'*Esprit* d'Helvétius et dans le *Système de la nature* du baron d'Holbach le dernier mot et les dernières conséquences de l'athéisme : l'homme y est ravalé au rang de la brute, si bien que Voltaire lui-même s'en effraya et désavoua ces abominables doctrines. Parmi les commensaux habituels d'Helvétius et d'Holbach, il faut citer le baron **Grimm**, autre étranger établi à Paris, qui nous a laissé, dans sa volumineuse *Correspondance adressée à une princesse d'Allemagne*, un tableau piquant mais peu édifiant de la vie et des mœurs des écrivains affiliés à cette coterie. L'on comprend, à la lire, l'indignation de Rousseau, et la rupture éclatante qui mit fin à ses rapports avec eux.

212. Nous avons dit que J.-J. Rousseau avait le premier su peindre la nature varie. Il trouva un continuateur digne de lui dans **Bernardin de Saint-Pierre**, son ami, le compagnon ordinaire de ses promenades lors de son dernier séjour à Paris, et qui avait avec le moraliste genevois une grande conformité de goûts et de caractère. Comme lui religieux et passionné pour la vertu, il avait eu aussi une jeunesse difficile, et

Digitized by Google

n'avait pu se faire une place dans cette société frivole et corrompue au milieu de laquelle il se sentait dépaysé ; à la poursuite d'un idéal impossible, d'une utopie, la fondation d'une colonie modèle au fond de quelque désert, il avait fait tout jeune de longs voyages sur le continent, en Prusse, en Russie et dans les colonies françaises. Partout son esprit contemplateur avait été plus frappé des grandes scènes de la nature que des œuvres de l'homme, et c'est le résultat de ses observations et de ses réflexions qu'il déposa dans ses *Études de la nature.* Mais il est bien plus connu par son gracieux et touchant roman de *Paul et Virginie*, dans lequel il a su, avec un art infini, intéresser le lecteur à la vie de deux enfants dont l'affection, toute fraternelle à son origine, se développe et se modifie à l'insu de l'un et de l'autre, et se brise enfin brusquement par une mort accidentelle. Rien n'égale la suavité de cette touchante idylle à laquelle l'auteur a donné pour cadre les sauvages beautés de la nature tropicale. Aussi cet ouvrage procura-t-il à Bernardin de Saint-Pierre une rapide et immense popularité. La postérité a confirmé le jugement des contemporains, et ce petit chef-d'œuvre occupera toujours une place d'honneur parmi les productions littéraires du XVIII^me^ siècle.

213. Pour compléter le tableau de la littérature de cette époque, il nous reste à indiquer les noms de quelques autres écrivains qui se sont fait une place honorable dans les lettres à côté ou au-dessous de ceux dont nous avons déjà parlé, mais qui n'ont été que peu ou point mêlés au mouvement provoqué par Voltaire et ses disciples.

Digitized by Google

Quand les grandes sources d'inspiration sont épuisées ou font défaut, les poètes se rejettent sur la nature et sur les travaux de l'homme, qu'ils chantent, ou plutôt qu'ils peignent ou décrivent sans enthousiasme. Telle est l'origine de la poésie *descriptive*, qui n'est guère autre chose qu'une espèce d'exercice de versification dont la difficulté vaincue fait le principal mérite. On peut presque dire que la poésie descriptive est née dans le XVIII^me^ siècle. Mais dans le grand nombre d'ouvrages de ce genre qui parurent alors, on ne peut guère mentionner que *les Saisons* de **Saint-Lambert**, poème froid et monotone, bien que d'une versification soignée, et les nombreux poèmes de **Delille** qui est regardé avec raison comme le maître du genre. Malgré les qualités incontestables d'un style qui, en conservant une noblesse soutenue, sait se plier à la description des objets les plus communs, on ne lit plus guère *les Jardins*, *l'Homme des champs, les Trois règnes de la nature*. Par contre, sa traduction des *Géorgiques* de Virgile a conservé toute sa valeur; il y a mieux réussi que dans d'autres traductions qu'on doit aussi à sa plume, telles que celles de l'*Énéide* de Virgile, et du *Paradis perdu* de Milton.

214. Delille a été le chef d'une école qui s'est perpétuée sous l'Empire, sans rien changer aux traditions du maître, et en restant compassée et froide comme lui. Parmi les autres poètes de ce siècle, on peut citer **Gresset**, pour son élégant badinage *Vert-Vert*, dont le héros est un perroquet, **Florian** pour ses *Fables*, où il s'est montré le plus heureux des imitateurs de La Fontaine, **Lefranc de Pompignan** et **Lebrun**

Digitized by Google

(*Ecouchard*), pour des odes qui ne sont point inférieures à celles de J.-B. Rousseau, enfin **Malfilâtre** et **Gilbert**, dévorés tous deux par la misère avant l'éclosion complète d'un génie qui semblait promettre deux vrais poètes à la France.

215. Quant à l'art dramatique, si, dans la tragédie, Voltaire éclipsa tous ses rivaux, tels que **Crébillon**, **Ducis**, le traducteur de Shakspeare et d'autres moins connus, il n'en fut pas de même pour la comédie. Aucune de ses pièces dans ce genre ne vaut *le Méchant* de l'auteur de *Vert-Vert* ou *la Métromanie* de **Piron**, ni même les pièces de **Destouches** ou de **Marivaux**, quoique le premier manque de verve comique, et que la manière recherchée, alambiquée du second soit devenue le type d'un genre discrédité sous le nom de *marivaudage*.

Mais vers la fin du XVIII^me^ siècle, un écrivain d'un talent exceptionnel devait rendre à la scène comique tout son éclat, et lui ouvrir de nouvelles voies. **Beaumarchais** se fit d'abord connaître par des *Mémoires* judiciaires publiés à l'occasion d'un procès qu'il avait intenté à un membre du parlement Meaupeou; ces Mémoires, dans lesquels il sema à pleines mains l'esprit et la moquerie la plus mordante, eurent un immense retentissement. Mais c'est par ses pièces de théâtre, surtout par son *Barbier de Séville* et son *Mariage de Figaro*, qu'il a conquis une place élevée dans l'histoire de la littérature. Depuis Molière et Lesage aucun écrivain dramatique n'avait montré pareille entente de la scène et su mettre tant de vivacité dans le dialogue, tant de vérité et d'o-

Digitized by Google

originalité dans les caractères; jamais on n'avait vu tant de fine et sipirituelle moquerie, tant de hardiesse aussi et d'indépendance d'esprit. Il faut dire que Beaumarchais eut l'insigne bonheur d'arriver à son heure : les lazzis de son Figaro semblent sonner le glas funèbre de la noblesse et de la monarchie personnelle, et annoncer l'avènement de la roture et le règne de l'égalité.

216. La Révolution est, en effet, sur le point d'éclater et d'emporter cette société brillante et frivole qui vivait insouciante sur un sol depuis longtemps miné. Cette catastrophe devait faire bien des victimes : l'une des plus nobles et des plus dignes de regret fut **André Chénier**, génie tout grec, poète qui s'était nourri du miel de l'Hymette et abreuvé aux sources d'Hippoorène. L'ignoble guillotine, en tranchant cette tête où « il sentait qu'il y avait quelque chose, » priva la France d'un poète dont les débuts (*Idylles et Elégies*) avaient donné les plus grandes espérances. Ce poète, par l'originalité de son talent, appartient déjà au XIX^me^ siècle. C'est sous la Restauration qu'on commença à l'apprécier dignement, et les fondateurs de l'école romantique l'ont revendiqué avec raison comme l'un des leurs.

Digitized by Google

CINQUIÈME PÉRIODE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

CHAPITRE IX

LA LITTÉRATURE SOUS L'EMPIRE

Mirabeau. La Harpe. Esménard. Millevoye. — Auteurs dramatiques : Marie-Joseph Chénier. Raynouard. A. Duval. Picard. Fabre d'Églantine. Collin d'Harleville. Andrieux. — Mme de Staël. — Chateaubriand. — Joseph de Maistre. Xavier de Maistre.

217. Si dans les premiers temps de la Révolution française l'éloquence de la tribune, chose toute nouvelle en France, brilla d'un éclat inaccoutumé et donna une illustration méritée à quelques hommes politiques, et tout particulièrement à **Mirabeau**, qu'on a appelé le Démosthènes français, les autres branches de la littérature ne ressentirent que bien faiblement le contre-coup de l'ébranlement imprimé à tout l'édifice social et politique. Aussitôt que le principe d'ordre et d'autorité eut été rétabli en France par la main ferme et toute-puissante de Napoléon, la liberté de la pensée fut confisquée comme toutes les autres, et la littérature dut se résigner à vivre sous le régime du bon plaisir, et se renfermer dans les étroites limites qui lui étaient assignées par un despotisme ombrageux. Aussi manque-t-il à la plupart des produc-

Digitized by Google

tions littéraires de cette époque l'individualité, et par suite la diversité : elles sont marquées, comme tout le reste, au coin de cette majesté d'apparat, de cette pompe académique, qui est le cachet de toutes les œuvres de l'esprit, de l'art et de l'industrie, et qui s'appelle *style de l'empire*.

218. Considérée dans le plus grand nombre des écrivains qui se partageaient alors la faveur du public, la littérature ne semble guère vouloir sortir des anciennes ornières. C'est toujours l'influence des classiques à laquelle Voltaire lui-même n'avait pas songé à se soustraire, qui domine les esprits, et **La Harpe**, le créateur de la critique littéraire en France, ne fait dans son volumineux *Cours de littérature* que rappeler les contemporains au culte du passé et à l'observation des règles d'Aristote. En poésie, c'est encore Delille qui trône au premier rang, et ce sont ses imitateurs, parmi lesquels on ne peut guère citer qu'**Esménard**, le chantre de *la Navigation*, qui sont le plus goûtés. En dehors de l'école descriptive, un seul poète mérite d'être mentionné : c'est **Millevoye**, l'auteur d'élégies empreintes d'une touchante tristesse, et dont la plus connue, *la Chute des feuilles*, était comme un pressentiment de sa mort précoce. La scène appartient à des auteurs dramatiques qui ne font qu'imiter leurs devanciers et continuer les traditions du siècle précédent, en passant pardessus Beaumarchais. Ni Marie-Joseph **Chénier**, ni **Raynouard** dans la tragédie, ni Alexandre **Duval**, ni **Picard**, ni **Fabre d'Églantine**, ni **Collin d'Harleville** dans la comédie, ne songent à frayer à

Digitized by Google

l'art dramatique de nouvelles voies. Ils écrivent sur l'ancien patron des pièces bien dialoguées, convenablement intriguées, où l'esprit même abonde, mais auxquelles manque l'originalité. **Andrieux**, qui écrivit aussi des tragédies, réussit mieux dans le conte en vers. Il est telle de ses pièces dans ce genre, *le Meunier de Sans Souci* en première ligne, qui sont de véritables modèles.

La littérature de l'Empire ne nous présenterait donc qu'un champ assez stérile, si elle n'eût pas été illustrée par deux grands écrivains, M^me^ de Staël et Chateaubriand, devant lesquels tous les autres pâlissent, et dans lesquels on peut dire qu'elle se résume, bien qu'ils se soient tenus l'un et l'autre à l'écart du régime impérial.

219. **M^me^ de Staël** était fille du célèbre Necker, banquier genevois, qui joua un rôle important dans les dernières années du règne de Louis XVI et au début de la Révolution. Elle grandit, au milieu des troubles politiques, sous les yeux de son père qui se plaisait à suivre les progrès de sa précoce intelligence; et c'est de ce moment que date la tendresse presque idolâtre, mélange d'admiration enthousiaste et de piété filiale, que M^me^ de Staël avait pour son père, et qui ne se démentit jamais. De bonne heure elle eut l'occasion de se mêler à la discussion de toutes les graves questions qui s'agitaient et qui avaient un écho dans le salon du ministre de Louis XVI, et de voir de près les hommes marquants dans la littérature comme dans la politique. Disciple enthousiaste de Rousseau, elle embrassa avec ardeur les idées nouvelles, auxquelles elle resta inébranlablement attachée, en dépit des excès dans lesquels tomba la Révolution.

Digitized by Google

C'est à cette époque qu'elle épousa le baron de Staël, ambassadeur de Suède à Paris. Ce mariage, pour la conclusion duquel les convenances de famille furent seules consultées, ne devait pas donner à la jeune fille le bonheur qu'elle avait rêvé. Pendant la Terreur, elle se retira auprès de son père qui s'était établi à Coppet, près de Genève, et rentra à Paris lorsque la Suède eut reconnu la République française. Grâce à son esprit et à la séduction qu'elle exerçait autour d'elle par son imagination vive et brillante, son salon devint bientôt le rendez-vous de tout ce que la capitale comptait de personnages influents par leurs talents ou leur position; elle compta même parmi ses hôtes assidus quelques-uns des hommes qui étaient à la tête du gouvernement, et sut toujours faire de son crédit l'usage le plus charitable et le plus désintéressé.

220. Dès sa première jeunesse, Mme de Staël s'était exercée à écrire; on trouve dans le recueil de ses œuvres quelques lettres sur J.-J. Rousseau, qui furent son premier essai et qui datent d'avant 89. Mais c'est proprement à partir de 1796, par son ouvrage *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, qu'elle prend place dans les rangs des écrivains français. Dans ce livre, qui touchait à la politique autant qu'à la morale, elle donnait déjà la mesure de sa vaste intelligence et de l'élévation de ses idées et de ses sentiments. « Elle s'y montre, » dit Sainte-Beuve, « ce qu'elle restera « toute sa vie, un génie cordial et bon, qui fait appel à « toutes les bonnes puissances, les réchauffe en nous et « les vivifie. »

Digitized by Google

221. En 1800 parut un nouvel ouvrage, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, qui fut un grand événement pour les esprits, et autour duquel se livra un violent combat. L'auteur se vit attaqué par le parti qui se groupait autour de Bonaparte et qui rêvait le rétablissement d'un gouvernement monarchique. Mme de Staël lui était suspecte pour son attachement aux principes de liberté et pour sa foi dans la perfectibilité de l'esprit humain. La plupart des écrivains de l'époque critiquèrent cet ouvrage, et parmi eux Chateaubriand, dont la réputation littéraire n'était pas faite encore, et qui reprochait à l'auteur d'avoir trop de philosophie et pas assez de religion.

222. Jusqu'alors Mme de Staël ne s'était révélée que comme politique et moraliste. Elle voulut entrer à son tour dans le domaine de la pure imagination, et, sous le coup des déceptions dont sa carrière de femme auteur avait été déjà semée, elle écrivit son roman de *Delphine*. En retraçant, comme elle le faisait, les obstacles que rencontre forcément sur ses pas une femme d'un esprit supérieur peu disposée à se plier au joug des convenances sociales, à se laisser enfermer dans les étroites barrières que la société moderne a élevées autour de la femme, elle avait fait un peu sa propre histoire.

223. *Delphine* avait paru en 1802, et dans cette même année le consul Bonaparte, irrité de voir le salon de Mme de Staël servir de rendez-vous à tous les mécontents, et la femme éminente qui était le centre de ce foyer de libéralisme, se refuser obstinément à toutes ses avances, lui fit interdire le séjour de Paris, et l'exila à

Digitized by Google

quarante lieues de la capitale. Dès lors commença pour elle un exil qui devait durer dix ans, et qu'elle passa soit dans son château de Coppet, soit en voyages à travers l'Europe. Cet éloignement de Paris était un supplice douloureux pour une femme habituée à briller dans les salons, et pour qui les jouissances de la conversation et la société des esprits distingués étaient un véritable besoin. A ce chagrin vint s'ajouter un autre plus cruel encore, la mort de son père, auquel elle était attachée par une affection qui semblait s'accroître avec les années. Toutefois cette mort eut pour elle un heureux résultat : elle lui révéla la certitude d'une vie à venir, et éveilla avec force en elle le sentiment religieux, dont elle n'avait eu jusqu'alors qu'une vague idée ; comme Chateaubriand, et mieux peut-être que Chateaubriand, elle aurait pu dire : J'ai pleuré et j'ai cru !

224. Pour se distraire de son chagrin, elle avait fait un voyage en Italie, et c'est à la suite de ce séjour sur la terre classique, où son âme s'était ouverte au sentiment du beau dans l'art, qu'elle publia son second roman, *Corinne ou l'Italie*, le plus populaire, sans contredit, de ses ouvrages. C'est celui, en effet, où les qualités de son génie ont trouvé leur plus complète expression. En voici une courte analyse : Corinne, née en Angleterre, mais d'une mère italienne, ne pouvant supporter ni le triste climat, ni le joug des habitudes réglées de l'Angleterre, s'est sauvée en Italie où son génie poétique a pu s'épanouir en toute liberté : elle est devenue la Muse que tous les Italiens acclament. Au moment où elle vient d'être couronnée au Capitole, comme autrefois Pétrarque, elle

Digitized by Google

fait la rencontre d'un jeune lord anglais, Oswald Nelvil, et il s'établit entre eux une intimité qu'Oswald serait heureux de voir aboutir à un mariage. Il est tout prêt, malgré les préjugés anglais, à donner son nom à la femme qu'il aime, dont il admire le génie, et par laquelle il a été initié aux beautés de la poésie et de l'art, lorsque Corinne lui apprend que tout enfant, elle a été destinée à être son épouse, mais que lord Nelvil, le père d'Oswald, effrayé du caractère trop indépendant de la jeune fille, n'a plus voulu consentir au mariage projeté, et que c'est sur Lucile, une sœur de Corinne qu'il avait jeté les yeux pour en faire l'épouse de son fils. Oswald, qui a gardé religieusement au fond de son cœur le culte de la piété filiale, renonce alors à son mariage projeté avec Corinne, retourne en Angleterre, y épouse Lucile, puis il revient avec elle en Italie où il retrouve Corinne. Mais il ne la retrouve que pour la voir mourir : le chagrin l'a tuée, et elle quitte le monde en adressant de touchants adieux à ces deux êtres au bonheur desquels elle s'est volontairement immolée.

225. Les données de ce roman sont assez dramatiques pour captiver seules le lecteur; mais l'intérêt en est singulièrement relevé par le tableau de l'Italie, qui y prend une large place. Corinne en fait les honneurs à Oswald, et elle le fait avec une véritable grandeur. De tous ces discours prononcés par une femme à la fois peintre, actrice, poète et cantatrice, il ressort comme un magnifique panégyrique de cette terre privilégiée de l'art, dont elle semble être la vivante incarnation. On a reproché, avec quelque raison, au personnage de Corinne d'être trop

Digitized by Google

théâtral, de rappeler un peu trop la prêtresse sur son trépied, d'apparaître plutôt comme une abstraction que comme un personnage réel. La réalité n'est cependant pas si effacée qu'on n'y reconnaisse facilement l'auteur elle-même. Mme de Staël a, sans peut-être s'en bien rendre compte, prêté à son héroïne ses propres sentiments, et à Oswald cette tendresse filiale, ce respect sans bornes pour la mémoire d'un père, dont elle avait donné un si touchant exemple. Oswald est un peu pâle, un peu effacé à côté de Corinne : on le voudrait moins flottant, plus passionné; mais il entrait dans le plan de l'auteur de faire contraster ces deux caractères qui sont la personnification de deux nationalités bien différentes.

Delphine et *Corinne* reposent, au fond, sur la même donnée : c'est dans les deux cas la peinture d'une femme supérieure en lutte avec les conditions sociales; seulement Corinne est mieux dans son rôle, car elle a le génie pour excuse, tandis que Delphine n'est qu'une femme sentimentale.

226. Pendant son exil, Mme de Staël avait fait de fréquents séjours en Allemagne, particulièrement à Weimar où elle avait eu l'occasion de voir de près quelques-uns des grand écrivains allemands, tels que Schiller, Wieland, etc., groupés autour de Gœthe. Elle s'était initiée, sous la direction de G Schlegel, le précepteur de ses enfants, à la langue et à la littérature allemandes. Le résultat de ses études fut son bel ouvrage *De l'Allemagne*, tableau complet des mœurs et de la littérature d'un peuple fort mal connu alors des Français. Cet ouvrage avait dû passer par la censure impériale qui en avait d'abord

Digitized by Google

autorisé l'impression ; mais au moment où il allait paraître, la police fit saisir et détruire l'édition entière sous prétexte qu'il était antifrançais. La vérité est qu'il respirait un esprit trap lorge et trop libéral, une haine trop peu cachée contre la tyrannie, et qu'il s'y trouvait des allusions trop transparentes au despotisme militaire qui pesait alors sur la France. Il était facile alors d'ameuter l'opinion contre un auteur français qui osait compter pour quelque chose et placer à un rang élevé une nation que les Français étaient habitués à dédaigner, et où Mme de Staël avait rencontré et salué avec bonheur cette liberté de pensée dont elle était privée dans sa patrie. La vanité nationale devait autant souffrir des éloges décernés à une nation rivale que des critiques adressées au caractère et à l'esprit français, quelque bienveillantes qu'elles fussent.

227. Dans cet ouvrage, Mme de Staël a émis quelques idées dont on peut contester la justesse ; on peut même y relever quelques erreurs ; mais ces taches ne sont rien à côté des grandes vues dont il abonde, de la haute moralité dont il est empreint, du spiritualisme qui y respire à chaque page. On ne saurait donner assez d'éloges à la manière dont l'auteur a su s'assimiler les grands écrivains de l'Allemagne, pénétrer dans les profondeurs de sa philosophie, apprécier le caractère élevé de sa poésie, faire ressortir les beautés de son théâtre, éclairer, en un mot, d'une vive lumière toute cette riche littérature qui avait été jusqu'alors lettre close pour la France. Ce fut, on peut le dire, une véritable révélation, et ce beau livre a puissamment contribué à remuer les

Digitized by Google

esprits et à faire éclater le mouvement romantique dont nous aurons à parler plus tard.

228. Retirée pendant les dernières années de l'Empire dans son château de Coppet, elle y était entourée d'espions, et ce séjour lui devint bientôt si insupportable qu'elle se décida à s'enfuir en Angleterre. Comme les armées françaises couvraient alors presque toute l'Europe, il lui fallut faire un détour par la Russie et la Suède pour trouver un port d'embarquement. Elle a raconté avec beaucoup de vivacité les péripéties de cette course à travers l'Europe dans ses *Dix années d'exil.* La chute de Napoléon en 1814 lui rouvrit les portes de la France. Elle s'empressa de revenir à Paris, où elle passa quelques années, les plus calmes et les plus heureuses de sa vie, entourée de sa famille et de quelques amis dévoués. C'est à cette époque qu'elle écrivit son dernier ouvrage, *Mémoires et considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, dans lequel elle défendait avec une chaleur éloquente ces nobles principes de liberté politique auxquels elle était constamment restée fidèle, et dont elle voyait l'idéal dans la constitution anglaise. « Jamais, » dit Villemain, « le caractère des écrits de « M^me^ de Staël n'avait été si bienfaisant, si pur que dans « les dernières années de sa trop courte carrière. » La mort, qui l'enleva en 1817 à l'affection de tous les siens, ne lui laissa pas le temps de mettre la dernière main à l'ouvrage qui a si dignement couronné le monument de sa gloire littéraire.

229. M^me^ de Staël est sans contredit la plus remarquable des femmes qui se sont fait un nom dans les lettres;

Digitized by Google

le grand mérite de ses ouvrages tient à la beauté de l'âme de l'écrivain. Nature généreuse, accessible à tout ce qui est beau, à tout ce qui est moral, à tout ce qui est grand, à tout ce qui relève l'humanité, on ne sait qu'admirer le plus en elle, de sa belle intelligence, avide, ouverte de toute part, expansive, touchant au génie, suivant l'expression de Schiller, de son cœur aimant, dévoué, toujours prêt à tous les sacrifices, ou de son imagination vive, brillante, éclairant tout de ses lueurs. Ou plutôt, ce qu'il y a de plus admirable dans cette organisation privilégiée, c'est la fusion intime entre l'esprit, le sentiment et l'imagination; et ce qui offre en elle un charme de plus, c'est qu'elle reste toujours femme. Il faut bien reconnaître toutefois que la lecture de ses ouvrages fait éprouver quelque fatigue, ce qui provient de la surabondance de ses idées, qui coulent à flots et parmi lesquelles elle ne se donne pas la peine de faire un choix.

230. Quant à son style, il est un peu négligé, parce qu'elle écrivait comme elle parlait, c'est-à-dire d'abondance et sans s'astreindre à un travail de correction; mais on n'a pas le courage de s'appesantir sur un défaut qui, après tout, ne fait que révéler en elle une qualité de plus, l'absence de prétention littéraire et l'oubli de sa réputation d'écrivain. L'auteur avec lequel elle a sans contredit le plus de rapport, c'est J.-J. Rousseau, pour lequel elle avait toujours professé une grande admiration, et dont les écrits ont évidemment réagi sur elle. C'est, en effet, par l'éloquence passionnée qu'ils brillent l'un et l'autre; mais on peut dire à l'honneur de

Digitized by Google

Mme de Staël que ses idées sont pures de tous les sophismes qui ont trop souvent égaré l'imagination du philosophe de Genève. « C'est par leur profonde, par leur « saisissante vérité que vivront les écrits de Mme de Staël. « Comme écrivains, comme artistes, d'autres auteurs, « même de son sexe, ont pu la surpasser; mais ni dans « son sexe, ni dans l'autre, aucun ne l'emporte sur elle, « peu même lui sont comparables, sous le rapport de l'é- « lévation des sentiments, de la justesse et de la beauté « des pensées[1]. »

231. Issu d'une famille bretonne d'antique noblesse, le vicomte **de Chateaubriand** qui, pendant son enfance, dans les loisirs inoccupés de la vie de château, avait montré une inquiétude d'esprit qui annonçait déjà le poète, s'était vu, au moment où éclatait la Révolution, obligé de quitter la France. Il émigra alors dans l'Amérique du Nord et s'aventura dans l'intérieur des terres, où il vécut pendant quelque temps de la vie des sauvages. Au spectacle des grandioses splendeurs de cette nature encore vierge qui, avec ses vastes déserts, ses fleuves gigantesques, ses forêts impénétrables, apparaissait à ses yeux telle qu'elle était sortie des mains du Créateur, son âme de poète s'exalta, et il emporta de ce voyage des impressions et des souvenirs dont il composa, pendant le séjour assez prolongé qu'il fit en Angleterre, à son retour d'Amérique, une espèce de poème en prose intitulé *les Natchez*, du nom d'une des tribus sauvages du Nouveau Monde. Mais cet ouvrage ne de-

[1] Vinet.

Digitized by Google

vait voir le jour que beaucoup plus tard. L'auteur comprit que les circonstances n'étaient pas favorables à une pareille publication. La France se relevait peu à peu de ses ruines : sous l'énergique main de Bonaparte l'ordre renaissait, les églises étaient rendues au culte. Chateaubriand entrevit une noble tâche à remplir : c'était de ramener les esprits au christianisme si malmené par les philosophes du XVIII^me^ siècle, en s'attachant plus particulièrement à en faire ressortir la beauté et la poésie. Telle est l'origine du *Génie du christianisme,* une de ces œuvres qui font époque dans l'histoire d'une littérature.

232. Mais avant de faire connaître son ouvrage au public, l'auteur en détacha un épisode qu'il lança comme un ballon d'essai : c'était *Atala,* « sorte de poème moitié « descriptif, moitié dramatique, où tout consiste dans la « peinture de deux amants qui marchent et causent dans « la solitude et dans le tableau des troubles de l'amour, « au milieu du calme des déserts[1] » Écrit sous la hutte du sauvage, ce petit ouvrage, où l'intérêt du récit était rehaussé par tous les charmes de la poésie, et par un style d'un coloris et d'une harmonie incomparables, eut un très grand retentissement. Chateaubriand s'y montrait sans doute le continuateur de J.-J. Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre : il avait comme eux le sentiment de la nature vraie, mais il les dépassait de beaucoup par la richesse de sa palette, par la splendeur de ses descriptions, et aussi par cette préoccupation minu-

[1] Préface d'*Atala.*

Digitized by Google

tieuse, excessive quelquefois, de l'exacte réalité des détails, qui s'appelle *la couleur locale*, et dont l'auteur d'*Atala* peut être considéré comme le créateur.

233. C'est encore au *Génie du Christianisme* qu'appartenait *René*, autre épisode qu'il était aussi facile d'en détacher qu'*Atala*, et qui eut le même succès. Ici Chateaubriand décrivait un sentiment nouveau pour la France, bien que connu en Allemagne depuis le *Werther* de Gœthe, à savoir cette aspiration vers l'infini, qui ronge le cœur, parce que la terre ne peut la satisfaire, cette inquiétude vague et sans objet, ce trouble d'une âme attachée à la poursuite d'un idéal insaisissable. Cette maladie avait été celle de la jeunesse de l'auteur, et c'était au fond sa propre histoire qu'il racontait dans celle de René qui, après une jeunesse perdue à courir après des chimères, va chercher dans le Nouveau Monde l'oubli de ses maux imaginaires.

234. Pour atteindre le but qu'il s'était proposé dans son *Génie du Christianisme*, l'écrivain devait considérer ce vaste sujet sous toutes ses faces. Mais Chateaubriand était, avant tout, poète, en ce sens qu'il était naturellement porté à idéaliser tout ce qui faisait l'objet de ses réflexions, et à embellir la réalité des brillantes couleurs de son imagination. Il en résulte que la partie de son ouvrage où il avait à exposer les mystères du dogme chrétien, et qui aurait demandé l'érudition du théologien plutôt que l'enthousiasme du poète, présente quelques lacunes et certaines défectuosités. L'auteur est mieux sur son terrain, soit lorsqu'il étudie l'esthétique du christianisme, c'est-à-dire son côté poétique et litté-

Digitized by Google

raire, ce qui lui donne occasion de comparer les œuvres des écrivains et des artistes chrétiens et juifs avec celles de l'antiquité païenne, soit lorsqu'il examine les formes du culte et les institutions qui sont nées du christianisme. Il est bon toutefois de rappeler que le catholique Chateaubriand n'a vu dans le christianisme que l'église romaine, en sorte que le *Génie du christianisme* n'est, à vrai dire, que la glorification de l'institution catholique et des pompes extérieures d'un culte qui vise avant tout à parler aux sens et à l'imagination.

235. Quoi qu'il en soit, par la publication de ce beau livre (1802), Chateaubriand s'était placé d'emblée au-dessus de tous les écrivains de son temps. Il se vit recherché par le gouvernement consulaire qui réussit pendant quelque temps à se l'attacher. Il écrivit alors dans le *Mercure de France*, le seul journal littéraire de cette époque, en collaboration avec Fontanes, La Harpe et d'autres. Il se rendit ensuite en Italie, comme secrétaire du cardinal Fesch qui avait reçu une mission auprès du saint-siège. Mais bientôt le meurtre juridique du duc d'Enghien lui fournit un excellent prétexte pour rompre avec un régime où il se sentait mal à l'aise, et pour rentrer dans les rangs du parti royaliste, vers lequel il était porté par ses opinions personnelles autant que par ses traditions de famille.

236. Rendu ainsi à la liberté, il se mit à voyager, visita la Grèce, les Lieux saints, l'Égypte et l'Espagne, et consigna ses souvenirs de voyage dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. On devine ce que doit être un pareil ouvrage; mais il y a dans l'*Itinéraire* plus que les impressions

Digitized by Google

et les récits du voyageur : la discussion et l'érudition y trouvent aussi leur place, et ce ne sont pas les parties qui offrent le moins d'intérêt. On a remarqué que la description de la Terre sainte est assez pâle à côté de celle de la Grèce, et que Chateaubriand s'est montré plus inspiré par les souvenirs du monde païen que par ceux du christianisme. Il rapportait en outre de son excursion en Espagne, où il avait été particulièrement frappé des magnificences de l'Alhambra une charmante nouvelle, *le dernier des Abencérages,* épisode emprunté aux mœurs de la chevalerie espagnole et au moyen âge pour lequel Chateaubriand eut toujours une secrète et irrésistible sympathie, et qu'il a décrit avec un grand charme. Ce petit roman chevaleresque, dans lequel le sentiment de l'honneur « condamne à un veuvage éternel deux « cœurs que tout unit, mais que la religion sépare, » est un digne pendant d'*Atala* et de *René :* il les surpasse peut-être même par l'élégance du style autant que par l'élévation des idées et la grandeur des caractères.

237. Ce n'était pas le seul attrait de la curiosité qui avait engagé Chateaubriand à faire un pèlerinage en Grèce et en Terre sainte. Son but principal était de voir de ses yeux les contrées où il avait dessein de placer les principales scènes d'un nouvel ouvrage dont il avait conçu l'idée et le plan lors de son séjour à Rome. Il s'agit ici des *Martyrs,* ouvrage qui, dans la pensée de l'auteur, devait être le plus brillant fleuron de sa couronne littéraire. Il appartient plutôt à l'épopée qu'au roman ; car, outre que le merveilleux y tient une grande place, l'histoire des amours d'Eudore et de Cymodocée n'est

Digitized by Google

que le fond lumineux sur lequel l'auteur fait apparaître dans toute sa grandeur le monde romain au temps de Dioclétien, à l'époque où le paganisme s'écroule pour faire place à la religion du Christ. En voici une courte analyse :

238. Eudore, fils de Lasthénès et ami du jeune césar Constantin, bien qu'élevé dans la religion chrétienne, a mené pendant sa jeunesse une vie très dissipée. Excommunié pour ses désordres par ses coreligionnaires, condamné à l'exil par l'empereur, pour un délit dont à la vérité il n'était point coupable, il est allé en Gaule, et a pris part à une bataille contre les Francs, à la suite de laquelle il a été fait prisonnier et réduit en esclavage. Rendu à la liberté et rentré en grâce, il a fait une brillante expédition en Bretagne, et a rempli pendant quelque temps les fonctions de gouverneur de l'Armorique; puis il a pris sa retraite, résolu de rentrer dans la vie privée. En traversant la Messénie, il fait la rencontre de Cymodocée, fille d'un vénérable prêtre d'Homère, et, quoiqu'elle soit païenne, il la demande comme épouse à son père. Cymodocée est toute disposée à embrasser la religion de celui qu'elle aime; mais Eudore a un rival dans le fils de l'empereur Galère, le farouche Hiéroclès qui, pour se débarrasser de celui qui met obstacle à ses projets sur Cymodocée, cherche à arracher à Dioclétien, le collègue de Galère, un édit de persécution contre les chrétiens. Forcé de se séparer de celle à laquelle il vient de s'unir, Eudore se rend à Rome où il est choisi par l'assemblée des chrétiens pour plaider leur cause devant le sénat. Mais l'arrêt est prononcé,

Digitized by Google

et Eudore doit partager la captivité de ses frères. Cymodocée, jetée par un naufrage sur la côte d'Italie, et tombée au pouvoir d'Hiéroclès, est arrachée des mains de ce misérable par une émeute populaire. Cependant l'heure du dernier supplice a sonné pour les chrétiens. Eudore, qui a résisté à toutes les séductions employées pour le faire abjurer, est amené dans le cirque où il doit devenir la proie des bêtes féroces; mais Cymodocée vient au dernier moment partager son sort, et ces deux époux, que Dieu, dans ses mystérieuses dispensations, avait d'avance désignés comme les derniers holocaustes du fanatisme païen, reçoivent ensemble les palmes du martyre. L'ère des persécutions est désormais close, et le christianisme va monter triomphant sur le trône de Constantin.

239. Poursuivant dans *les Martyrs* le même but que dans le *Génie du christianisme*, Chateaubriand s'y était proposé de mettre en présence les deux religions, et de faire ressortir de ce parallèle la supériorité du christianisme. Mais on ne saurait affirmer qu'il ait gagné sa cause, car le côté poétique de la mythologie y est présenté sous des couleurs si riantes, qu'elles font pâlir le merveilleux chrétien, malgré toutes les peines que l'auteur s'est données pour en faire ressortir la grandeur et les sévères beautés.

240. On peut dire que la carrière littéraire de Chateaubriand se termine à la Restauration. Le chantre d'*Atala* et de *René* avait toujours prétendu n'avoir été écrivain d'imagination qu'à ses heures perdues; et il est juste de dire qu'il avait débuté par une œuvre historique,

Digitized by Google

l'*Essai sur les révolutions anciennes et modernes*, antérieure de plusieurs années au *Génie du christianisme*, et qui accusait des études sérieuses, bien qu'elle eût passé inaperçue. Aussitôt que l'empire fut renversé, il mit sa plume et ses talents au service de la cause royale. Dès lors l'écrivain devient un personnage politique. Il écrit des brochures que Louis XVIII déclare servir sa cause plus que des armées; pendant les Cent jours, il accompagne le roi à Gand, en revient ministre, pair de France, et se distingue par son ardeur de royalisme, en même temps que par un esprit d'indépendance frondeuse qui finit par impatienter le monarque. Il se voit renvoyé assez brusquement, et passe alors à l'opposition. Mais nous n'avons pas à suivre l'homme d'État dans sa carrière politique : il nous suffit de savoir qu'il rentra au ministère et remplit les hautes fonctions d'ambassadeur de France en Angleterre. Sous Charles X, dont il avait salué l'avènement par une nouvelle brochure, *le Roi est mort, vive le Roi*, il ne prit plus part à la direction des affaires et fit même une opposition assez vive au gouvernement, soit à la chambre des pairs, soit dans le *Journal des Débats*. Après la révolution de Juillet, il abandonna tout à fait la politique et ne se montra plus guère que dans le salon de M^me^ Récamier, son amie, qui avait soin de n'y recevoir que des admirateurs déclarés du grand écrivain.

241. Il s'occupait alors à écrire ses Mémoires dont on parlait beaucoup, et dont il se contentait de lire de temps à autre quelque fragment à ses intimes. Lorsqu'ils parurent après sa mort (1848), sous le titre de *Mémoires d'ou-*

Digitized by Google

tre-tombe, ils causèrent une grande déception. On y retrouvait sans doute en bien des endroits la touche du maître, mais le temps avait fait son œuvre et certains défauts, qu'une sévère critique avait pu reprocher au brillant écrivain, la recherche de l'effet, l'emphase du style, y apparaissent bien plus saillants que dans les ouvrages de sa maturité. Et puis on vit percer partout une vanité si présomptueuse, un égoïsme si peu voilé, un esprit de dénigrement si général, une telle sécheresse de cœur, que la personnalité de Chateaubriand y perdit beaucoup, et que ses amis en furent réduits à regretter cette malencontreuse publication.

242. Chateaubriand n'en reste pas moins, par sa vive et brillante imagination, par l'éclat et le riche coloris de son style, l'écrivain qui a eu le plus d'influence sur ses contemporains. « C'est de lui, » dit Sainte-Beuve, « que vien-
« nent comme de leur source les beautés et les défauts
« que nous retrouvons partout autour de nous, et chez
« ceux mêmes que nous admirons le plus : il a ouvert la
« double porte par où sont entrés en foule les bons et
« les mauvais songes. » Il doit être en effet considéré, en dépit de son respect, de son admiration même pour les classiques qu'il n'a jamais reniés et dont il procède, comme le vrai chef de l'école romantique.

243. M^me^ de Staël avait représenté l'esprit de sage liberté qui voulait conserver précieusement, en les fécondant, les grandes conquêtes de la Révolution française. Un autre écrivain de la même époque, **Joseph de Maistre**, ne considérant que les violences qui avaient ensanglanté la France et déshonoré la Révolution, se fit

Digitized by Google

l'apôtre d'idées absolument opposées. Afin d'étouffer toute liberté, il aurait voulu ramener les nations de l'Europe au gouvernement théocratique rêvé par Grégoire VII au XI^me^ siècle. Il règne dans ses écrits (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, *Du pape*, etc.) une énergie âpre, une verve caustique qui, si elle avait été au service d'une meilleure cause, aurait donné à l'auteur une place plus élevée dans l'histoire des lettres. Il ne faut pas confondre ce Joseph de Maistre, ambassadeur de Sardaigne à la cour de Saint-Pétersbourg, avec son frère **Xavier de Maistre**, qui s'est fait un nom de meilleur aloi par de petits opuscules marqués au coin de la distinction et du bon goût, tels que *le Lépreux de la cité d'Aoste*, et l'humoristique *Voyage autour de ma chambre*.

Digitized by Google

CHAPITRE X

LA LITTÉRATURE DEPUIS LA RESTAURATION

Béranger. Casimir Delavigne. — Renouvellement de la poésie : École romantique. — Lamartine. — Victor Hugo. — Alfred de Vigny. — Alfred de Musset. — Edgard Quinet. — Mmes Desbordes-Valmore et Amable Tastu. — Auteurs dramatiques : Alexandre Dumas. Ponsard. Scribe — Romanciers : Alexandre Dumas. Eugène Sue. Balzac. George Sand. Töpffer. Erckmann-Chatrian. — Historiens : Sismondi. Michelet. Henri Martin. Guizot. Augustin Thierry. De Barante. Thiers. Mignet. — Philosophe : Victor Cousin. — Critiques : Villemain. Sainte-Beuve. Vinet.

244. Avant d'aborder la période romantique, il est convenable de rappeler ici les noms de deux poètes, Béranger et Delavigne, dont la célébrité date des premières années de la Restauration, et qu'il est tout naturel de ne pas séparer, parce qu'ils doivent tous deux une bonne partie de leur renommée au sentiment patriotique qui animait leurs premiers écrits. **Béranger** est connu comme le plus populaire des chansonniers. Mais l'élévation lyrique qui distingue un assez grand nombre de ses chansons en fait un vrai poète. Nous ne parlons pas ici, cela va bien sans dire, de celles qui, légères et même licencieuses, ne s'adressaient qu'à des lecteurs d'un goût peu délicat, aux épicuriens de tous les temps, mais de celles seulement qui se rattachent à des sujets sérieux. Il en est dans lesquelles Béranger se fait l'interprète du

Digitized by Google

culte fanatique que bien des Français, surtout dans la classe du peuple, avaient conservé pour le glorieux exilé de Sainte-Hélène, et de la colère qui couvait au fond des âmes au souvenir des humiliations imposées à la France par ses vainqueurs; dans d'autres, il déversait une mordante raillerie sur l'esprit réactionnaire et clérical du gouvernement, et prenait hardiment en mains, ce qui n'était pas sans danger, la sainte cause de la liberté. Toutes ces chansons se font remarquer par une vigueur de pensée et une concision de style telles qu'on a pu appeler Béranger « le Tacite de la chanson. » C'est l'éternel honneur de ce poète chansonnier d'avoir su résister à toutes les offres du pouvoir, d'avoir conservé une modeste et honorable indépendance, et lorsque, à la chute de la Restauration, il aurait pu arriver à une brillante position, de n'avoir jamais fait usage du crédit dont il ne jouit alors que pour rendre service à ses amis.

245. **Casimir Delavigne,** né au Havre en 1793, s'était révélé comme poète par un cri patriotique lancé au lendemain de Waterloo, et qui avait retenti dans toute la France. Bientôt après, l'invasion des armées étrangères fournit au poète l'occasion de composer d'autres pièces du même genre qui eurent un égal succès. Il avait donné à ces odes inspirées par l'amour de la patrie le nom de *Messéniennes*, en souvenir sans doute des guerres entre Messène et Sparte, et c'est sous ce titre qu'il publia en 1818 son premier recueil. Ce nom de *Messéniennes*, une fois devenu populaire, Delavigne le conserva, et le donna à d'autres poésies, composées plus tard, où le poète embrassait et confondait dans ses sym-

Digitized by Google

pathies patriotiques la cause des Grecs et celle de l'Italie. Delavigne ne s'en est pas tenu à ces seules sources d'inspiration : à la suite d'un voyage en Italie, il publia un volume de petits poèmes et ballades qui témoignaient d'un progrès soutenu. Toutefois, pour la masse du public, Delavigne est resté, avant tout, le poète des *Messéniennes ;* et c'est justice, si l'on considère que c'est là qu'il a montré une véritable individualité; il a créé, en effet, un genre qui n'existait pas en France avant lui, la poésie *patriotique.*

246. De bonne heure, Delavigne s'était essayé dans le genre dramatique, et y avait obtenu d'honorables et légitimes succès : on peut même dire que c'est son excellente comédie, l'*École des vieillards*, qui lui ouvrit les portes de l'Académie. Son caractère doux et paisible, ses goûts simples et modestes, ses habitudes régulières, qui lui faisaient préférer la vie de famille aux agitations extérieures, devaient le tenir à l'écart de la lutte entre classiques et romantiques, lutte à laquelle il assista en simple spectateur, et qui ne le fit point sortir de sa voie. Admirateur sincère et élève discret de ses devanciers, il n'a été novateur que timidement, mais avec bon sens, et l'on peut le considérer comme l'auteur dramatique qui a le mieux su concilier les exigences du goût moderne avec les traditions classiques. Ses tragédies, parmi lesquelles il faut placer en première ligne *Louis XI* et *les Enfants d'Édouard*, écrites avec une remarquable élégance de style et une entente incontestable de la scène, peuvent être rangées à côté de ce que le théâtre français a produit de meilleur dans ce siècle.

Digitized by Google

247. Le rétablissement des Bourbons sur le trône avait réveillé l'esprit monarchique, et quoique le régime nouveau s'appuyât sur une constitution, il ne manquait pas de gens pour qui cette charte octroyée était comme nulle et non avenue, et pour qui l'idéal social était ce moyen âge où le noble et le prêtre étaient les seuls appuis du trône et de l'autel, et auxquels ils auraient voulu ramener la France du XIX^me^ siècle. Le moyen âge devint donc à la mode. C'était là une source de poésie que les Allemands avaient les premiers découverte, que M^me^ de Staël et Walter Scott avaient révélée à la France et à laquelle Chateaubriand avait déjà largement puisé. Dès lors, abandonnant l'antiquité païenne et sa mythologie, qui avaient pendant tant de siècles défrayé l'imagination des écrivains, c'est dans la Bible, dans le monde chrétien que l'on résolut d'aller chercher l'inspiration. C'est sous cette influence que se forma le génie de deux écrivains, Lamartine et Victor Hugo, qui devaient transformer la poésie et lui ouvrir les voies nouvelles dans lesquelles elle est encore aujourd'hui engagée.

248. **Alphonse de Lamartine,** né à Mâcon en 1792, fut élevé dans le domaine paternel sous les yeux de sa mère, femme supérieure, qui eut sur le développement intellectuel et moral de son fils la plus heureuse influence. On le vit de bonne heure prendre goût à la lecture des poètes anciens et modernes : parmi les écrivains français, c'étaient Bernardin de Saint-Pierre, Fénelon, M^me^ de Staël qui étaient ses favoris. Il montrait aussi une prédilection marquée pour Ossian, le poète du

Digitized by Google

vague et du brouillard [1]. Il y avait déjà chez le jeune homme un sentiment religieux si développé qu'il se mêlait même à ses passions et les sanctifiait. Quand il songea à publier ses premiers essais poétiques, le libraire auquel il s'adressa se refusa formellement à s'en charger, prétextant qu'elles s'éloignaient trop de celles des poètes qui, comme Delille, Parny, Fontanes, etc., étaient encore en possession de la faveur du public.

249. Mais lorsque, en 1820, il donna au public ses premières *Méditations*, il n'y eut qu'un cri d'admiration. Ces élégies touchantes étaient bien le cri du cœur : charme mélancolique, sincérité d'émotion, sentiment religieux qui, remontant incessamment de la création au Créateur, voyait partout l'œil et le doigt de Dieu, spiritualisme élevé, aspiration ardente vers l'infini; tout cela relevé par un style d'une douceur, d'une harmonie enchanteresse, telles étaient les qualités éminentes, et pour la plupart nouvelles, qui annonçaient qu'un grand poète lyique s'était enfin révélé à la France. Ce premier volume de poésies fut bientôt suivi d'un second, intitulé *Nouvelles méditations poétiques;* et quelques années après parurent les *Harmonies religieuses et poétiques*. Dans ces deux ouvrages, on pouvait suivre le développement d'un talent qu'on avait pu croire dès l'abord arrivé à toute sa maturité. Dans les *Harmonies* l'inspiration est plus large encore, plus abondante que dans les *Méditations*, le senti-

[1] On sait que les poésies publiées en 1760 sous le nom d'Ossian, sont l'œuvre de l'écrivain écossais Macpherson, qui traduisit et imita avec bonheur d'anciennes poésies gaéliques auxquelles l'antique barde écossais n'a peut-être eu aucune part.

Digitized by Google

ment religieux y coule à pleins bords : ce sont de véritables hymnes, et l'on peut dire que jamais l'homme n'avait trouvé d'aussi magnifiques accents pour célébrer son Créateur.

250. Plus tard Lamartine, entrant dans un domaine un peu différent, publiait presque coup sur coup deux poèmes d'un mérite bien inégal. Dans le premier, intitulé *Jocelyn*, espèce de roman en vers, « épopée intime, » comme il le désignait lui-même, le poète nous présente l'idéal de la charité chrétienne dans son héros qui renonce au monde par dévouement fraternel, à celle qu'il aime par fidélité à ses vœux, et qui cherche ensuite l'oubli de ses souffrances dans l'accomplissement consciencieux des humbles devoirs de son pastorat. Bien que la donnée laisse à désirer, au point de vue soit de la vraisemblance, soit même de la morale évangélique, on s'accorde à regarder ce poème comme marquant l'apogée du talent de Lamartine ; et cependant on y sent déjà le déclin de son génie, car à côté de grandes beautés de détails, d'admirables tableaux de la nature, de scènes familières peintes avec un grand charme, l'unité de sentiment qui régnait dans ses précédents ouvrages y fait un peu défaut. Quant à la *Chute d'un Ange*, espèce d'épopée qui transporte le lecteur dans le monde antédiluvien des Titans, et où les plus étranges caprices de l'imagination se donnent carrière, il restera comme un triste exemple de l'insuccès auquel doit s'attendre, de quelque rare talent qu'il soit doué, l'écrivain qui s'obstine à sortir de sa sphère. En 1839 parut, sous le nom de *Recueillements poétiques*, un dernier volume de vers

Digitized by Google

puisés à la même source que les *Méditations* et les *Harmonies*, mais d'un mérite bien inférieur. C'était comme l'adieu de Lamartine à la poésie qu'il abandonnait pour se lancer, à l'exemple de Chateaubriand, dans la politique.

251. Pendant toute la durée du gouvernement de la Restauration, Lamartine s'était montré le partisan dévoué des Bourbons et du prince de la légitimité. Froissé dans ses opinions politiques par la révolution de Juillet, il avait quitté la France et avait fait aussi le pèlerinage des Lieux saints, qu'il raconta, à son retour, dans son *Voyage en Orient* qui est bien digne de prendre place à côté de l'*Itinéraire*. Bientôt cependant il se fit dans ses opinions politiques un revirement marqué : la gloire de la tribune le tenta, et lorsqu'il eut réussi à entrer à la chambre des députés, il s'y posa en défenseur, et en défenseur éloquent des idées libérales. C'est à cette époque de sa carrière que se rapporte l'*Histoire des Girondins*, dans laquelle Lamartine prouva qu'une œuvre historique ne peut que perdre, au point de vue de la vérité, à être ornée des brillantes couleurs dont le poète est habitué à revêtir ses créations. Lorsque éclata la révolution de février 1848, le rôle important qu'il avait joué comme l'un des chefs de l'opposition, dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, lui valut d'être choisi comme l'un des membres du gouvernement provisoire. Ce fut le plus beau moment de sa vie: il eut l'insigne honneur de mettre, par la puissance de sa parole, un frein aux passions populaires, et d'arrêter le flot révolutionnaire qui menaçait la France d'une nouvelle Terreur.

Digitized by Google

252. L'avènement de Napoléon III força Lamartine à abandonner la carrière politique. Il se trouvait alors dans une position gênée : sa libéralité, ses grandes dépenses avaient depuis longtemps compromis sa fortune, et il se vit réduit à écrire pour vivre, ou du moins pour sauver ses biens patrimoniaux des mains de ses créanciers. La France, à laquelle il crut pouvoir adresser un suprême appel, fit la sourde oreille, et la souscription nationale dont ses amis prirent l'initiative ne produisit point l'effet qu'ils avaient espéré. Il fallut que l'Assemblée législative intervînt pour mettre le grand poète hors d'embarras. Parmi les trop nombreux ouvrages qu'il écrivit pendant cette époque, on peut citer une *Histoire de la Restauration*, un *Cours familier de littérature*, recueil de fragments littéraires écrits à bâtons rompus, et d'où l'on pourrait détacher bien des pages d'une grande beauté, enfin ses *Confidences*, mémoires intéressants sur ses premières années, et qui sont continués dans *Raphaël* ou *Pages de la vingtième année*. Mais tous ces écrits n'ont rien ajouté à la réputation de Lamartine : dans l'histoire de la littérature du XIX^me^ siècle, c'est comme poète, et particulièrement comme l'écrivain des *Méditations*, des *Harmonies* et de *Jocelyn*, qu'il occupe et occupera longtemps encore une glorieuse place.

253. Bien qu'on puisse être embarrassé de dire si **Victor Hugo**, comme poète, est supérieur à Lamartine, son rôle dans l'histoire littéraire du XIX^me^ siècle est sans contredit plus considérable, en raison des innovations importantes dont il s'est fait le promoteur, de l'activité qu'il a déployée dans la lutte ouverte contre les

Digitized by Google

traditions classiques, et de sa position de chef de l'école dite *romantique.*

Né à Besançon en 1802, fils d'un général de l'Empire et d'une mère vendéenne et par conséquent royaliste, Victor Hugo montra de très bonne heure un talent extraordinaire pour la poésie. A peine âgé de quinze ans, il concourait pour un prix proposé par l'Académie, et aurait été couronné si on ne l'avait accusé d'avoir dissimulé son âge, en prétendant n'avoir « que trois lustres à peine. » A vingt ans il s'était déjà fait connaître par des pièces de poésie qui lui avaient valu de flatteuses distinctions, lorsque parut son premier volume d'*Odes* (1822), dans lequel le jeune poète rompait déjà avec les traditions et cherchait à s'ouvrir de nouvelles voies. Attribuant la monotonie et la froideur de l'ode française à l'abus des apostrophes, des exclamations, des prosopopées et autres figures véhémentes, il avait cherché à donner à cette forme poétique quelque chose de l'intérêt du drame, en plaçant, comme il le dit lui-même, « le « mouvement dans les idées plutôt que dans les mots; en « lui donnant pour base une idée qui se développât en « même temps que l'événement qui en était le sujet, et « en substituant aux couleurs fausses et usées de la mythologie païenne les couleurs neuves et vraies de la « théogonie chrétienne. » La pensée fondamentale de ces odes, « inspirées par ce que l'histoire des trente der- « nières années avait présenté de touchant et de terri- « ble, de sombre et d'éclatant, de monstrueux et de « merveilleux, » était un royalisme ardent, une haine vigoureuse contre les crimes de la Révolution, opinions

Digitized by Google

et sentiments qui devaient bientôt se modifier du tout au tout pour faire place à des idées diamétralement opposées. Mais la nouveauté n'était pas là : elle était tout entière dans l'éclat du style tout scintillant de figures hardies, et où l'on voyait poindre déjà cet amour de l'antithèse qui est devenu le cachet distinctif, et plus tard le défaut capital du brillant écrivain.

254. Quatre ans après[1], Victor Hugo publiait un nouveau recueil intitulé *Odes et Ballades*. Les Odes étaient puisées encore à la même source d'inspiration que les premières ; quant aux Ballades, c'étaient, comme le disait l'auteur, « des esquisses d'un genre capricieux, tableaux, rêves, « récits, légendes superstitieuses, traditions populaires, « dans lesquelles le poète s'était essayé à donner quel- « que idée de ce que pouvaient être les poèmes des pre- « miers troubadours du moyen âge. » Le caprice, la fantaisie y prenait en effet une large place, et s'y jouait dans des coupes bizarres, où se trouvaient entremêlés des vers de deux ou trois syllabes et même monosyllabiques, véritables jeux de versification.

255. Plus tard, l'Occident ne suffisant plus à sa fantaisie, Victor Hugo, entraîné peut-être par l'exemple de lord Byron, demandait de nouvelles inspirations à l'Orient, « où « tout est grand, riche, fécond, comme dans le moyen âge, « cette autre mer de poésie, » et publiait ses *Orientales* où il répandait avec profusion l'éclat éblouissant de son

[1] La préface où il parle pour la première fois des *Ballades*, est de 1826; et cependant la plupart des historiens de la Littérature indiquent 1822–1824 comme l'époque où parurent les *Odes et Ballades*.

Digitized by Google

style et les riches couleurs de sa palette. Mais c'est dans les *Feuilles d'automne*, publiées en 1831, que le talent du poète atteint à son apogée. Jusqu'alors il avait chanté le monde extérieur : ici, pour la première fois, il épanche son âme et nous révèle ses émotions et les pensées qui l'assiégent au spectacle de toutes les douleurs, de toutes les déceptions dont la vie est semée. Ces poésies sont empreintes d'une tristesse d'autant plus amère que la consolation religieuse y manque : le doute a envahi l'âme du poète, et c'est dans la contemplation des joies de la famille et des grâces naïves de l'enfant, qu'il cherche à rafraîchir son cœur désenchanté. D'autres recueils, et en particulier *les Chants du crépuscule*, *les Voix intérieures*, *les Rayons et les ombres*, ont succédé aux *Feuilles d'automne;* mais dans aucun le poète n'a retrouvé une inspiration aussi élevée et aussi pure.

256. Si Victor Hugo a ouvert de nouveaux horizons à la poésie lyrique, ce genre ne comportait pas cependant une transformation aussi profonde que celle qu'il s'est efforcé d'accomplir dans l'art dramatique. Ici il se posa nettement en révolutionnaire. Rompant en visière à toutes les traditions, et renversant résolument toutes les barrières dans lesquelles le théâtre français s'était jusqu'alors retranché, en particulier ces fameuses règles des trois unités, dans lesquelles on s'était habitué à voir le palladium du goût et de la convenance théâtrale, il demandait pour la scène française la même liberté dont avaient usé Shakspeare en Angleterre, Schiller et Gœthe en Allemagne.

C'est dans la préface de *Cromwell*, sa première pièce

Digitized by Google

dramatique, que Victor Hugo commença à exposer ses idées. C'est là qu'il établit les conditions du *drame* nouveau dans lequel il voit la véritable expression de l'art moderne. « Le caractère du drame est le réel : le réel « résulte de la combinaison toute naturelle de deux ty- « pes, le sublime et le grotesque, qui se croisent dans le « drame, comme ils se croisent dans la vie et dans la « création. »

257. On le voit, le drame, à la façon des romantiques, c'est un genre mixte, participant à la fois de la tragédie et de la comédie, où le beau coudoie le laid, où le sublime se rencontre avec le trivial ; car c'est de la réalité avant tout que le poète doit se préoccuper, et pour y atteindre, il lui faut un style qui prenne toutes les allures, « qui aille de haut en bas, des idées les plus élevées « aux plus vulgaires, des plus bouffonnes aux plus gra- « ves. » *Cromwell*, vu son étendue excessive, n'était point destiné à la représentation : le triomphe de l'école romantique date de 1830 et du jour où fut joué *Hernani*, autour duquel classiques et romantiques livrèrent une bataille en règle, bataille chaudement disputée, qui prit les proportions d'un véritable événement, et qui se termina par la déroute du parti attaché aux anciennes doctrines. *Hernani* est, sans contredit, le chef-d'œuvre dramatique de Victor Hugo : c'est du moins celui de ses drames où les défauts de son système se font le moins sentir ; car ceux qu'il a donnés ensuite au théâtre, tels que *Marion Delorme*, *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, choquent généralement par ce mélange même de grotesque et de sérieux dont il avait fait la base de son sys-

Digitized by Google

tème, aussi bien que par les contrastes violents que présentent ses personnages. Chez Victor Hugo, en effet, l'amour de l'antithèse se retrouve dans sa conception du théâtre comme dans son style. Dans toutes les pièces que nous venons de nommer, il ne fait guère reposer l'intérêt dramatique que sur des contrastes, en vertu de ce principe qu'il suffit de donner un noble sentiment à un personnage repoussant à tout autre égard, pour le rendre digne de sympathie.

258. Au surplus, c'est dans les élèves qu'il a formés, et qui ont exagéré ses principes, qu'on peut le mieux en constater les fâcheux effets. Ne se préoccupant que du réel, et dans le réel ne recherchant que l'extraordinaire, l'étrange, sacrifiant tout à ce qu'on appelait le « caractéristique, » le drame romantique tomba bientôt dans le plus ignoble réalisme, et, pour émouvoir les spectateurs, ne s'adressa plus qu'à leurs appétits les plus bas, les plus grossiers : « l'horrible, le dégoûtant se substitua au pathétique, l'instinct à la passion, la fantaisie « au sens commun, » et l'on en vint au point de prétendre et de proclamer bien haut que « le beau, c'est le « laid. »

259. Le roman est aussi une des formes littéraires dans lesquelles le talent de Victor Hugo s'est produit avec éclat. Il avait débuté dans ce genre par *Han d'Islande*, *Bug Jargal* et *le Dernier jour d'un condamné*. Mais son chef-d'œuvre est *Notre-Dame de Paris*, qui transporte le lecteur en plein moyen âge, au règne de Louis XI. La cathédrale de Paris en est le centre encore plus que le cadre : le sonneur de Notre-Dame, le pauvre et difforme

Digitized by Google

Quasimodo, un prêtre sans foi ni loi, Claude Frollo, et entre ces deux monstruosités, l'une physique et l'autre morale, la gracieuse Bohémienne Esmeralda, en sont les principaux personnages.

Notre-Dame de Paris est sans doute un roman; mais c'est plus encore une étude de mœurs et d'histoire, où le poète a étalé en mainte occasion son érudition historique et archéologique. Si l'unité en souffre, on n'ose guère lui en faire un reproche, car les épisodes qu'il y sème à pleines mains, tels que la représentation d'un mystère, la procession du pape des fous, la cour des miracles, le tableau de Paris à vol d'oiseau, l'exposition de Quasimodo au pilori, ne sont pas, tant s'en faut, les parties les moins intéressantes de l'ouvrage; elles en sont peut-être les plus originales et les mieux réussies.

260. Lorsque, plus tard, le coup d'État du 2 décembre 1851, qui avait trouvé Victor Hugo dans les rangs des républicains socialistes, eut forcé le poète à s'exiler de France, il revint au roman, et écrivit dans sa pittoresque habitation de l'île de Jersey, *les Misérables*, *les Travailleurs de la mer*, etc., dans lesquels il s'était fait l'homme lige du parti socialiste et l'avocat ardent, passionné, du prolétaire et de ces théories aventureuses, subversives, qu'enfanta la révolution de février et que la ligue ouvrière dite l'Internationale cherche aujourd'hui à faire passer dans la pratique. La chute du second empire (1870) mit fin à un exil qui l'avait grandi aux yeux de ses amis. Mais, rentré en France, il n'y fit qu'une courte apparition, et après avoir donné avec éclat sa démission de membre de l'Assemblée nationale dont il n'approuvait pas les

Digitized by Google

tendances, il reprit volontairement le chemin de l'exil. Sa dernière publication, l'*Année terrible*, est une espèce de journal en vers, où, sous le coup des désastres qui ont amené les Prussiens dans Paris, le poète a noté, mois par mois, l'expression de ses douleurs et de ses colères.

261. Dans les ouvrages dont nous venons de parler, comme dans tous ceux qui appartiennent à cette dernière phase de la vie de Victor Hugo, le style est aussi étrange, aussi forcé, aussi faux que les idées, et le déclin est rapide. Le Victor Hugo qui restera, c'est celui des *Odes et Ballades*, des *Orientales* et des *Feuilles d'Automne*, celui d'*Hernani* et de *Notre-Dame de Paris*. C'est là, c'est par ces œuvres que son influence a été grande, décisive, au point que la presque totalité de la génération actuelle des poètes, et surtout des auteurs dramatiques, appartient à l'école dont il est le chef.

262. A vrai dire, notre tâche finit ici; car si nous sommes assurés que la postérité tiendra compte du rôle de Lamartine et de Victor Hugo dans l'histoire littéraire du XIX^me^ siècle, nous ne saurions aujourd'hui prévoir avec quelque certitude quels sont ceux de leurs élèves dont les noms sont destinés à survivre à l'oubli. Nous croyons cependant pouvoir sans inconvénient dire quelques mots des écrivains qui ont été et sont encore aujourd'hui plus particulièrement en possession de la faveur du public. Il y a d'ailleurs tout un côté de la littérature contemporaine, celui auquel se rattachent l'histoire et la critique, qui a jeté un très grand éclat, et que nous ne saurions passer complètement sous silence.

Digitized by Google

263. **Alfred de Vigny,** plus âgé de quelques années que Victor Hugo, débuta à la même époque. Ayant alors embrassé la carrière des armes, ce n'est que plus tard et lorsque sa réputation était déjà faite, qu'il se mêla au mouvement romantique. Son caractère réservé, ses goûts aristocratiques, en le retenant un peu à l'écart, lui ont permis de conserver une certaine individualité. Il a composé quelques poèmes dont les sujets, plus ou moins fantastiques et allégoriques, sont empruntés aux légendes du christianisme ou de la chevalerie. Son chef-d'œuvre en ce genre est *Eloa*, héroïne de pitié et de dévouement, qui va jusqu'au fond des enfers pour y consoler Satan de sa chute. Il a aussi écrit des romans et des pièces de théâtre; son chef-d'œuvre dramatique est *Chatterton*. Son beau roman historique, *Cinq Mars*, est un heureux essai dans un genre dont W. Scott est l'immortel créateur.

264. **Alfred de Musset** est de tous les poètes éclos du mouvement romantique le mieux doué, en même temps que le plus excentrique. Il est le représentant le plus remarquable d'une assez nombreuse phalange d'écrivains fantaisistes qui avaient la prétention de secouer toute règle, toute discipline, pour s'abandonner à tous les hasards de leur imagination. Lancé comme eux, et dès ses plus jeunes années, dans cette existence au jour le jour, insouciante et ouverte à tous les vents, que mènent à Paris tant d'écrivains ou soi-disant tels en quête de renommée, et qui s'appelle la *vie de bohème*, Musset s'y plongea tout entier et n'en sortit plus guère. Ses écrits ne pouvaient manquer de se ressentir des in-

Digitized by Google

fluences d'un pareil milieu; mais à côté de bien des taches qui les déparent, de bien des endroits qui blessent le goût et offensent même le sens moral, on trouve dans toutes ses poésies un talent si réel, des facultés si brillantes, et souvent même des pensées si élevées que le lecteur se laisse facilement séduire. Au surplus, on aurait mauvaise grâce à se montrer plus sévère que l'Académie française qui n'a pas hésité à lui ouvrir ses portes. Malgré sa prédilection pour le vers, qu'il maniait avec une merveilleuse facilité, il a écrit un assez grand nombre d'ouvrages en prose, romans, contes, nouvelles, pièces de théâtre, etc.; il faut citer, parmi ces dernières, quelques saynètes et proverbes dramatiques qui, sous le rapport des idées, aussi bien que de l'élégance du style, ne donnent prise à aucune critique.

265. Historien-philosophe autant et plus peut-être que poète, **Edgard Quinet** séjourna assez longtemps en Allemagne où il s'initia au romantisme germanique, et c'est sous cette influence qu'il écrivit deux poèmes, *Ahasvérus* et *Prométhée*, d'une conception grandiose mais bizarre et dans lesquels intervient un merveilleux symbolique dont il n'est pas toujours facile de pénétrer le sens: la grandeur et l'éclat du style ne compensent qu'en partie le défaut de clarté dans les idées. Dans un troisième poème, intitulé *Napoléon* et de beaucoup supérieur aux précédents, il a fait de son héros la personnification de la démocratie; mais l'idée, pour être plus intelligible, n'en est pas moins contestable. Après avoir occupé pendant quelques années une chaire au Collège de France, où ses idées libérales trouvèrent un écho sympathique, il

Digitized by Google

se vit exilé par le gouvernement de Napoléon III, et alla s'établir à Montreux, où il passa presque tout le temps du second empire dans une calme et studieuse retraite. Les ouvrages qu'il composa alors appartiennent à la philosophie et à l'histoire; et l'on peut dire qu'il est plus remarquable encore comme prosateur que comme poète.

266. Plusieurs femmes poètes ont, dans ces dernières années, montré un talent qui leur a valu une considération méritée. Il nous suffira de citer ici **Mme Desbordes-Valmore** et **Amable Tastu.** Sur la lyre de la première, c'est la corde mélancolique qui a le plus souvent résonné. Déçue dans ses affections, trompée dans ses espérances, elle s'est réfugiée dans la poésie, et sa vie cruellement éprouvée peut se résumer en ces quatre mots: « toujours souffrir, chanter toujours. » A côté de ses plaintives élégies, elle a composé un assez grand nombre de pièces de vers où elle s'est plu à peindre les enfants; tout le monde connaît dans ce genre *l'Écolier, l'Oreiller d'une petite fille, le Petit rieur*, etc.

Mme Amable Tastu a eu une existence plus calme et plus heureuse; aussi y a-t-il dans ses poésies moins de mouvement et de passion, mais son style offre plus de correction et d'harmonie.

267. L'art dramatique transformé, comme nous l'avons vu, par le romantisme, et délivré de toutes les entraves que l'on croyait ne servir qu'à embarrasser sa marche, n'a pas réalisé tout ce qu'on en avait espéré; ce qui prouverait, s'il en était besoin, que rien ne saurait suppléer au génie. Si l'ancienne tragédie est bien morte, le drame, qui était appelé à la remplacer, ne peut être

Digitized by Google

considéré comme une suffisante compensation. Les meilleures pièces de Victor Hugo, pas plus que celles d'**Alexandre Dumas** qui, à sa suite, a remporté le plus de triomphes sur la scène, ne sauraient être mises en comparaison avec les chefs-d'œuvre de l'école classique. L'avenir est plutôt, semble-t-il, à un genre intermédiaire, tenant à la fois du classique et du romantique, genre dont les pièces de C. Delavigne pouvaient déjà donner l'idée, et dans lequel un écrivain plus récent, **Ponsard,** l'auteur de *Lucrèce*, *d'Agnès de Méranie*, de *Galilée*, etc., s'est essayé avec bonheur et a obtenu des succès de bon aloi.

268. Quant à la comédie, la transformation qu'elle a subie a aussi son importance. Son cadre s'est singulièrement élargi et se prête à toutes les combinaisons dramatiques possibles; ce qui fait qu'elle est aujourd'hui, plus que jamais, en possession de la faveur du public. C'est en même temps pour les hommes de lettres le plus facile et le plus sûr moyen de faire fortune; aussi ne faut-il pas s'étonner qu'ils s'y jettent avec ardeur; et comme il est devenu de mode de représenter sur la scène tous les romans en vogue, il n'est guère de romancier qui ne se transforme en auteur dramatique, afin de toucher ainsi de doubles droits d'auteur. Il y a là, on le voit, une question d'industrie, de métier, qui n'est pas précisément favorable au libre développement du talent, et à laquelle il faut peut-être attribuer la rareté, ou pour mieux dire, le manque presque absolu d'œuvres comiques d'une valeur réelle, et qui aient quelque chance de durée. Des innombrables écrivains qui, dans ces der-

Digitized by Google

nières années, ont alimenté les théâtres de la capitale, aucun n'est parvenu à faire oublier **Scribe,** dont la verve intarissable s'est exercée sur une multitude de vaudevilles, écrits au courant de la plume, et qui ont plus fait pour sa renommée que ses comédies sérieuses.

269. Le roman, qui partage aujourd'hui avec la comédie la faveur du public, avait pris un caractère tout particulier sous l'influence du mouvement romantique; on allait alors demander des émotions à tout ce que les annales du crime offraient de plus repoussant, de plus hideux: on inventait et l'on étalait à plaisir les scènes les plus ignobles, les situations les plus horribles. On revint bientôt, il est vrai, de ces exagérations; mais le goût d'une grande partie du public demeura faussé, et ceux des romanciers qui recherchaient avant tout la popularité, n'importe par quels moyens, n'eurent garde de rentrer dans la voie du simple et du naturel. C'est à cette phase que se rapporte la vogue des romans d'**Alexandre Dumas,** entre autres de son *Monte-Cristo* et de ses *Trois Mousquetaires,* et de ceux d'**Eugène Sue** qui, après avoir débuté par des romans maritimes, genre dont il est jusqu'à un certain point le créateur, embrassa les doctrines socialistes et écrivit, sous cette influence, *les Mystères de Paris* et *le Juif errant.*

270. Après les deux romanciers que nous venons de nommer, celui dont les ouvrages ont été en possession de la plus bruyante et de la plus longue popularité, c'est **Balzac** (Honoré de) qui, après bien des tâtonnements, finit par trouver sa veine dans un genre particulier que

Digitized by Google

l'on a appelé le *roman intime*. Doué d'une grande finesse d'observation et d'un talent descriptif remarquable, il est souvent tombé dans l'abus de ces qualités, en s'attachant avec trop d'affectation aux plus minutieux détails, soit qu'il décrive le monde extérieur, soit qu'il ait à peindre la vie de l'âme et le mouvement des passions. On peut lui reprocher en outre une morale relâchée et une sensualité de plume qui rendent malsaine la lecture de la plupart de ses romans.

271. A côté de ces romanciers, empressés courtisans d'un public blasé, il en est quelques autres qui, avec un talent plus sérieux, ont poursuivi un but plus désintéressé. Nous nous contenterons de mentionner ici George Sand, Töpffer et Erckmann-Chatrian.

George Sand, pseudonyme de M^me^ Dudevant, est certainement le plus remarquable en même temps que le plus fécond des romanciers contemporains. Après avoir, impatiente d'une union mal assortie, brisé le lien conjugal, elle s'était d'abord fait connaître par des romans fort exaltés, où elle attaquait le mariage, la famille, c'est-à-dire les bases mêmes de la société. Plus tard elle revint à des doctrines plus saines; elle s'est même essayée dans le genre du roman moral et familier, et y a réussi. Son talent descriptif est surtout admirable : grâce à la perfection de son style, c'est sans doute de tous les romanciers contemporains celui dont le nom a le plus de chances de passer à la postérité.

272. **Töpffer** (Rodolphe), Genevois, s'est fait connaître par ses amusants *Voyages en zigzag*, et par ses charmantes *Nouvelles genevoises* écrites avec une espèce

Digitized by Google

de bonhomie ou de familiarité qui semblait exclure toute prétention littéraire. Mais ces récits ont fait rapidement leur chemin, et ils ont aujourd'hui leur place marquée à côté des œuvres de Xavier de Maistre, avec lequel Töpffer a plus d'un rapport. Cet écrivain s'est révélé, en outre, comme un esthéticien de mérite dans ses *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*, qui, sous la légèreté de la forme, cachent un enseignement sérieux et qui touchent aux plus hautes questions d'art. Il y avait là, du reste, comme un héritage de famille; car son père était un peintre de genre d'un talent original, et lui-même aurait embrassé la même carrière, s'il n'en eût été empêché par la faiblesse de sa vue.

273. Quant au nom d'**Erckmann-Chatrian** sous lequel ont paru dans ces dernières années un certain nombre de romans dont les sujets sont empruntés pour la plupart aux guerres de la révolution et du premier empire, il est comme la raison sociale de deux collaborateurs distincts. Les romans de MM. Erckmann et Chatrian sont le type d'un genre nouveau, le roman historique familier, populaire : les héros sont des gens du commun, de braves bourgeois ou villageois alsaciens mêlés bon gré mal gré aux événements dont leur pays est le théâtre. Ces récits éminemment populaires par le fond et par la forme, et d'une réalité saisissante, font toucher au doigt les misères qui résultent pour le pauvre peuple de la folle manie de la guerre, et mettent à nu tout ce qui se cache de souffrances et de larmes derrière ces victoires si pompeusement annoncées et célébrées avec tant de magnificence. De pareils ouvrages sont un véritable service rendu à l'humanité.

Digitized by Google

274. La science historique a fait de très grands progrès dans notre siècle. Grâce à l'habitude que l'on a prise de recourir aux sources, de consulter les documents originaux déposés dans les Archives, l'histoire a pris un caractère plus net, plus précis, plus vrai; et bien que l'on soit allé parfois trop loin dans cette voie, et que la critique se soit crue en droit de renverser ou de refondre à son gré tout ce qui ne s'appuyait que sur des traditions, on ne saurait nier que la manière actuelle de comprendre et d'étudier l'histoire ne soit de beaucoup supérieure à l'ancienne. Ce dont on se préoccupe avant tout, c'est de restituer à chaque époque, à chaque fait, à chaque personnage sa véritable physionomie, et, avec ces matériaux, de recomposer de toutes pièces l'état social, religieux et politique d'un peuple, dans les différentes phases de son existence, de manière à pouvoir suivre et comprendre les transformations successives par lesquelles il a passé. Au fond, c'est le principe posé par Voltaire, avec cette différence toutefois, que le philosophe de Ferney suppléait par sa raison et son bon sens aux documents qu'il n'avait pas sous la main.

Il va sans dire que c'est l'histoire nationale qui a été le principal, si ce n'est l'unique objet d'étude des historiens français, et que chacun l'a étudiée et racontée au point de vue de ses opinions et de ses sentiments individuels. Les uns ont écrit des Histoires générales de la France, les autres se sont bornés à présenter le tableau de quelque époque particulièrement intéressante. Parmi les premiers nous mentionnerons Sismondi, Michelet et Henri Martin.

Digitized by Google

275. Le Genevois **Simonde de Sismondi**, d'une famille noble italienne réfugiée dans la ville de Calvin, est l'un des premiers qui aient quitté les sentiers battus et rompu avec les habitudes traditionnelles. Rechercher soigneusement la vérité, en recourant aux sources mêmes, et la dire franchement en tout et partout, apprécier les événements d'après la loi morale universelle, tel a été le but que s'est proposé cet historien; et comme son goût naturel le portait de préférence vers l'étude des sciences sociales et économiques, il s'est surtout attaché à faire connaître « le progrès successif de la condition « des peuples, leur organisation intérieure et leur état « de bien-être ou de malaise. » C'est ce point de vue qui domine dans sa volumineuse *Histoire des Français* et dans l'*Histoire de la chute de l'empire romain*, aussi bien que dans son *Histoire des républiques italiennes*, ouvrages également recommandables par l'étendue des recherches, l'impartialité des jugements et la sûreté de la critique.

276. **Michelet** est de beaucoup celui des historiens contemporains qui a le plus d'individualité. Ancien professeur en Sorbonne et victime, comme beaucoup d'autres, du coup d'État du 2 décembre, cet écrivain a mis dans ses ouvrages la haute moralité, les sentiments nobles et élevés qui honorent son caractère. L'éclat, la richesse, le mouvement de son style, lui ont été reprochés comme peu dignes de la gravité de l'histoire; et il est vrai de dire que les formes dont il se complaît à revêtir ses pensées sont trop brillantes, qu'il abuse des images, en un mot qu'il est trop poète pour un historien. Mais

Digitized by Google

ces défauts ne sauraient faire oublier ni sa vaste et solide érudition, ni sa sagacité, ni ses généreuses sympathies. Outre son *Histoire de France* qu'avaient précédée d'autres œuvres historiques, il a publié dans ces dernières années plusieurs volumes, *l'Oiseau, l'Insecte, la Mer,* etc., qui sont plutôt de poétiques études d'histoire naturelle.

Quant à l'*Histoire de France* d'**Henri Martin**, elle est la plus récente, et l'on peut la considérer comme le résumé le plus consciencieux et le plus complet de toutes les études et de tous les travaux historiques faits jusqu'à ce jour sur la matière.

277. En tête des historiens qui ont concentré leur travail sur certaines époques de l'histoire de France, il faut placer **Guizot** qui, comme professeur au Collège de France dans les dernières années de la Restauration, partagea avec ses collègues, Villemain et Cousin, la faveur du public lettré. Ses *Essais sur l'histoire de France* et son *Histoire de la civilisation*, qui ne sont que la reproduction des cours qu'il avait donnés avec tant de succès à la Sorbonne, ont été le signal du réveil des sciences historiques en France. La révolution de 1830 l'arracha à ses travaux littéraires : honoré de toute la confiance du roi Louis-Philippe, il fut le plus ferme soutien et le plus éloquent défenseur de la monarchie de juillet, et se vit entraîné dans sa chute. Il reprit alors la plume et publia, outre ses *Mémoires*, de nombreux ouvrages d'histoire, de morale et de critique littéraire, tous également remarquables par la fermeté et l'austérité des principes, l'élévation des idées et l'élégance sévère du

Digitized by Google

style. Ces qualités se retrouvent toutes dans sa récente *Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, ouvrage plus sérieux et plus substantiel que son titre ne semblerait le faire supposer.

278. **Augustin Thierry** et **de Barante** sont considérés comme les chefs d'une école historique que l'on a appelée *descriptive*, parce qu'elle s'applique à raconter les faits, en représentant hommes et choses sous leur vraie physionomie, dans leur vivante réalité. Les *Lettres* d'Augustin Thierry *sur l'histoire de France* et ses *Récits des temps mérovingiens* ont eu une grande influence sur la nouvelle direction qu'ont prise en France les études historiques. Mais son ouvrage capital est l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, fruit de recherches longues et persévérantes, bien que cachées sous le charme du récit. Dans son *Histoire des ducs de Bourgogne*, de Barante semble avoir pris Froissard pour son modèle : cet ouvrage se lit, en effet, avec tout l'intérêt d'un roman.

279. **Thiers** est célèbre comme homme politique autant que comme historien. Sous Louis-Philippe, il fut le constant et souvent heureux rival de Guizot, qu'il combattait comme chef de l'opposition dans la Chambre des députés, ou contre lequel il avait à se défendre comme premier ministre. Son *Histoire de la révolution française* et celle *du Consulat et de l'Empire* qui en est la suite, ouvrages également remarquables par l'exactitude des détails, la justesse des appréciations et la clarté du récit, sont les guides les plus sûrs à travers une époque pour laquelle la postérité ne fait que commencer, et qui est

Digitized by Google

encore l'objet des jugements les plus contradictoires. Bien éloigné de professer les doctrines d'une certaine école qui s'est posée en apologiste de tous les actes et de tous les hommes de la Révolution, Thiers cherche à tenir autant que possible la balance égale entre les partis. Malheureusement il n'a pas su conserver cette louable impartialité devant la grande figure de Napoléon : l'historien du *Consulat et de l'Empire* montre une admiration excessive pour son héros dont il se complaît trop à raconter les glorieuses campagnes, tout en passant assez légèrement sur ses fautes et sur son insatiable ambition. Thiers est cependant un esprit libéral : après la chute de la royauté de juillet, il lutta de toutes ses forces contre l'établissement du second Empire, et c'est lui qui eut l'honneur de recueillir la succession de Napoléon III.

280. **Mignet** aussi a écrit une *Histoire de la révolution française,* bien moins étendue que celle de Thiers, mais qui, pleine, dans sa concision, de vues élevées, de considérations judicieuses, et écrite avec une rare distinction de style, a dès l'abord placé l'auteur très haut dans l'estime publique. Plusieurs volumes de mélanges historiques, publiés par Mignet dans ces dernières années, n'ont fait qu'affirmer de plus en plus son droit à être rangé parmi les historiens les plus distingués de ce siècle.

281. Bien que la philosophie sorte un peu du domaine de la pure littérature, quand elle peut revendiquer une individualité remarquable, dont les ouvrages écrits avec correction et élégance ont trouvé des lecteurs dans tou-

Digitized by Google

tes les classes de la société, on ne saurait la passer sous silence. Or, c'est précisément le cas pour **Victor Cousin**. Sans avoir été un véritable fondateur d'école, il a professé un sage éclectisme basé sur un spiritualisme élevé, et a rendu à la France un signalé service en lui faisant connaître la philosophie allemande, qu'il avait étudiée à ses sources. Le succès qu'avaient eu ses leçons à la Sorbonne, dans les dernières années de la Restauration, lui valurent l'honneur de jouer un rôle assez considérable sous le gouvernement de Louis-Philippe. Outre ses nombreux ouvrages de philosophie et l'excellente traduction qu'il a donnée des œuvres de Platon, on lui doit la première édition complète des *Pensées de Pascal*, et plusieurs volumes d'études littéraires et biographiques qui ne sont pas son moindre titre de gloire.

282. La critique a progressé du même pas que l'histoire et pour les mêmes motifs. Celui que l'on peut appeler le créateur de la critique moderne, c'est sans contredit **Villemain**, le collègue en Sorbonne de Guizot et de Cousin, et qui est mort en 1870 après avoir rempli pendant de longues années les fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie française. Les leçons qu'il avait données au Collège de France, recueillies par ses élèves et publiées sous le titre de *Tableau de la littérature au moyen âge*, et *Tableau du XVIII^me^ siècle*, sont et resteront son plus beau titre de gloire. On ne peut assez louer la pureté de goût, l'élégance et l'atticisme de cet écrivain.

283. **Sainte-Beuve**, d'abord poète et l'un des plus fervents apôtres de Victor Hugo, a mieux trouvé sa

Digitized by Google

voie dans la critique littéraire. Comme collaborateur à plusieurs grands journaux politiques, il a écrit, sous forme de feuilletons, de nombreux articles qui ont été ensuite réunis et publiés à part sous ces deux titres : *Critiques et Portraits littéraires* et *Causeries du Lundi.* C'est une galerie presque complète des écrivains français anciens et modernes qui ont marqué dans l'histoire de la littérature, et une lecture des plus intéressantes et des plus substantielles. L'autorité de Sainte-Beuve comme critique était universellement acceptée, et sa haute impartialité reconnue même de ceux qui ne pouvaient lui pardonner ni son attachement au gouvernement impérial, ni ses opinions de libre penseur. Il est en outre l'auteur d'une *Histoire de Port-Royal* fort appréciée et qui témoigne de sérieuses études.

284. **Vinet,** ministre vaudois, également célèbre comme théologien, comme moraliste et comme littérateur, se fit d'abord connaître dans le monde des lettres par d'excellents articles de critique insérés dans un journal religieux intitulé *le Semeur*, fondé et publié à Paris, auquel Vinet collabora pendant quinze ans, et qui trouva bientôt au près et au loin des lecteurs empressés. Après avoir longtemps séjourné à Bâle, il fut appelé à l'Académie de Lausanne, où il occupa d'abord la chaire de théologie pratique, puis celle de littérature française. Les cours qu'il donna alors ont été publiés après sa mort sous les titres d'*Études sur la littérature française au XVII^me^ et au XIX^me^ siècle, Histoire de la littérature française au XVIII^me^ siècle* et *Études sur Pascal.* Sa réputation s'est étendue à mesure que ses ouvrages ont été

Digitized by Google

plus connus, et aujourd'hui il a sa place marquée à côté des deux critiques que nous avons mentionnés plus haut. Chrétien convaincu et fervent, Vinet juge tout à la balance du christianisme, et ce point de vue, bien qu'un peu exclusif, donne à ses écrits un caractère tout particulier d'élévation morale qui en rend la lecture aussi saine pour l'âme que pour l'esprit.

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Pages.

ALEXANDRE DE BERNAY, ou de Paris, XII^me^ siècle..... 14
ANDRIEUX, 1759-1833..... 186
AUSONE, IV^me^ siècle..... 2
BALZAC, Jean-Louis Guez de, 1594-1654..... 64
BALZAC, Honoré de, 1799-1850..... 224
BARANTE, baron de, 1782-1867..... 230
BEAUMARCHAIS, Pierre-Augustin Caron de, 1732-1799..... 182
BÉRANGER, Pierre-Jean de, 1780-1857..... 205
BERTRAM DE BORN, XII^me^ siècle..... 7
BOILEAU-DESPRÉAUX, Nicolas, 1636-1711..... 95
BOSSUET, Jacques-Bénigne, 1627-1704..... 116
BOURDALOUE, 1632-1704..... 120
BUFFON, Georges-Louis Leclerc, comte de, 1707-1788..... 156
CALVIN, Jean, 1509-1564..... 60
CHAPELAIN, Jean, 1595-1674..... 70
CHARLES D'ORLÉANS, 1391-1465..... 3, 33
CHATEAUBRIAND, François-Auguste, vicomte de, 1768-1848 195
CHATRIAN, Alexandre, 1826..... 226
CHÉNIER, André, 1762-1794..... 183
CHÉNIER, Marie-Joseph, 1764-1811..... 185
CHRÉTIEN DE TROYES, XII^me^ siècle..... 15
COLLIN D'HARLEVILLE, 1755-1806..... 185

Digitized by Google

Pages.

COMMINES, Philippe de, 1445-1509 30
CONRART, Valentin, 1603-1675 65
CORNEILLE, Pierre, 1606-1684 68
CORNEILLE, Thomas, 1625-1709 78
COUSIN, Victor, 1792-1867 232
CRÉBILLON, Prosper Jolyot de, 1674-1762 ..... 129, 182
D'ALEMBERT, Jean Lerond, 1717-1783 178
DELAVIGNE, Casimir, 1793-1843 205
DELILLE, Jacques, 1738-1813 181
DESBORDES-VALMORE (Mme), 1786-1859 222
DESCARTES, René, 1596-1650 78
DESTOUCHES, Philippe-Néricault, 1680-1754 182
D'HOLBACH, baron, 1723-1789 179
DIDEROT, Denis, 1712-1784 177
DU BELLAY, Joachim, 1524-1560 53
DUCIS, Jean-François, 1733-1816 182
DUMAS, Alexandre, 1803-1871 ..... 223, 224
D'URFÉ, Honoré, 1567-1625 63
DUVAL, Alexandre, 1767-1842 185
ERCKMANN-CHATRIAN. Voyez Erckmann et Chatrian 226
ERCKMANN, Émile, 1822- 226
ESMÉNARD, Joseph-Alphonse, 1770-1812 185
FABRE D'ÉGLANTINE, 1755-1794 185
FÉNELON, François de Salignac de Lamothe, 1651-1715 .. 121
FLÉCHIER, Esprit, 1632-1710 120
FLORIAN, Claris de, 1755-1794 181
FONTENELLE, Bernard le Bouvier de, 1657-1757 130
FROISSARD, Jehan, 1337-1410 29
GARNIER, Robert, 1545-1601 67
GILBERT, Nicolas, 1751-1780 182
GRESSET, Louis, 1709-1777 181
GRIMM, Frédéric-Melchior, baron de, 1723-1807 179
GUILLAUME de LORRIS .....-† 1260 26
GUIZOT, François, 1785-1874 229
GUYOT DE PROVINS, XIIIme siècle 18
HARDY, Alexandre, 1560-1631 67

Digitized by Google

Pages.

HELVÉTIUS, Claude-Adrien, 1715-1771 179
HUGO, Victor, 1802- 212
JEAN DE MEUNG, 1260-1320 ..... 26, 27
JODELLE, Étienne, 1532-1573 66
JOINVILLE, Jehan sire de, 1223-1317 ..... 22, 23
LA BOÉTIE, Étienne de, 1530-1563 52
LA BRUYÈRE, Jean de, 1645-1696 121
LA CALPRENÈDE, Gautier de Costes de, 1610-1663 68
LA FONTAINE, Jean de, 1621-1695 90
LAFOSSE, Antoine, 1653-1708 124
LA HARPE, Jean-François de, 1739-1803 185
LAMARTINE, Alphonse de, 1792-1869 208
LA ROCHEFOUCAULD, François duc de, 1613-1680 121
LEBRUN, Écouchard, 1729-1807 181
LEFRANC DE POMPIGNAN, Jean-Jacques, 1709-1784 181
LESAGE, Alain-René, 1668-1747 128
MAIRET, Jean, 1604-1686 68
MAISTRE, Joseph, comte de, 1753-1821 203
MAISTRE, Xavier, comte de, 1759-1852 204
MALFILATRE, Jacques-Ch.-L. de Clinchamp, 1733-1767 ... 182
MALHERBE, François de, 1556-1628 57
MARIVAUX, P. de Chamblain de, 1688-1763 182
MAROT, Clément, 1495-1544 44
MARTIN, Henri, 1810- 229
MASCARON, Jules, 1634-1703 120
MASSILLON, Jean-Baptiste, 1663-1742 120
MICHELET, Jules, 1798-1874 228
MIGNET, François-Auguste-Alexis, 1796- 231
MILLEVOYE, Charles-Herbert, 1782-1816 185
MIRABEAU, Honoré-Gabriel Riquetti, comte de, 1749-1791 184
MOLIÈRE, Jean-Baptiste Poquelin, 1622-1673 ..... 82, 95
MONTAIGNE, Michel de, 1533-1592 49
MONTESQUIEU, Charles-Secondat, baron de, 1689-1755 ... 153
MUSSET, Alfred de, 1810-1857 220
PASCAL, Blaise, 1623-1662 78
PÉTRONE, Ier siècle 2

Digitized by Google

Pages.
PICARD, Louis, 1769-1828 185
PIRON, Alexis, 1689-1773 182
PONSARD, François, 1814-1867 223
QUINAULT, Philippe, 1635-1688 124
QUINET, Edgard, 1803-1875 221
RABELAIS, François, 1483-1553 46
RACINE, Jean, 1639-1699 100
RACINE, Louis, 1692-1763 127
RAYNOUARD, François, 1761-1836 185
REGNARD, Jean-François, 1655-1709 124
REGNIER, Mathurin, 1573-1613 60
RICHARD, Cœur-de-Lion, 1157-1199 7
ROLLIN, Charles, 1661-1741 127
RONSARD, Pierre de, 1524-1585 53
ROTROU, Jean de, 1609-1650 68
ROUSSEAU, Jean-Baptiste, 1670-1741 128
ROUSSEAU, Jean-Jacques, 1712-1778 161
RUTEBEUF, XIII^me siècle 18
SAINTE-BEUVE, 1804-1869 232
SAINT-LAMBERT, Henri-François, marquis de, 1717-1803 .. 181
SAINT-PIERRE, Bernardin de, 1737-1814 179
SAINT-RÉAL, abbé de, 1639-1692 124
SAND, George (M^me Dudevant), 1804-1876 225
SCRIBE, Eugène, 1791-1861 224
SCUDÉRY, M^lle de, 1607-1701 63
SCUDÉRY, Georges de, 1601-1667 ..... 68, 69
SÉVIGNÉ, Marie de Rabutin-Chantal, marq. de, 1626-1696. 115
SISMONDI, Charles-Simonde de, 1773-1842 228
STAEL, la baronne de, 1766-1817 186
SUE, Eugène, 1801-1857 224
TASTU, M^me Amable, 1795- 222
THÉROULDE, XI^me siècle 12
THIBAUT DE CHAMPAGNE, 1201-1253 19
THIERRY, Augustin, 1795-1856 230
THIERS, Adolphe, 1798-1877 230
TÖPFFER, Rodolphe, 1799-1846 225

Digitized by Google

Pages.

TROGUE-POMPÉE, Ier siècle 2
VAUGELAS, Claude Favre de, 1585-1650..... 66
VERTOT, René-Aubert, abbé de, 1655-1735..... 124
VIGNY, Alfred de, 1797-1863..... 220
VILLEHARDOUIN, Geoffroy de, 1150-1213..... 22
VILLEMAIN, Abel-François, 1790-1870 232
VILLON, François, 1431-1500..... 32, 36
VINET, Alexandre, 1797-1847..... 233
VOITURE, Vincent, 1598-1648..... 64
VOLTAIRE, François-Marie Arouet de, 1694-1778..... 131

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PÉRIODE

La littérature française pendant le moyen âge.

Pages.

CHAPITRE PREMIER. — Origine et formation de la langue française. — Le serment de Louis le Germanique. — Langue d'oc et langue d'oïl..... 1

CHAPITRE II. — ONZIÈME, DOUZIÈME ET TREIZIÈME SIÈCLES. — Premières productions de la littérature romane. — Naissance de la poésie en Provence : les Troubadours. Bertram de Born. Richard Cœur-de-Lion. — Les Trouvères et leurs ouvrages : Chansons de Gestes. Cycle de Charlemagne : Théroulde et la Chanson de Roland. Alexandre de Bernay. — Romans de Chevalerie. Cycle d'Arthur de Bretagne. Chrétien de Troyes. — Fabliaux allégoriques : Le roman de Renart. Autres fabliaux. Rutebeuf. Guyot de Provins. — Poésie lyrique : Thibaut de Champagne..... 5

CHAPITRE III. — TREIZIÈME, QUATORZIÈME ET QUINZIÈME SIÈCLES. — Naissance de la prose : Villehardouin et Joinville, chroniqueurs. Le Roman de la Rose : Guillaume de Lorris et Jean de Meung. — Froissard. — Commines. — Renaissance de la poésie : Charles d'Orléans. Villon. — Le théâtre au moyen âge : Mystères, Moralités, Farces et Soties..... 22

Digitized by Google

SECONDE PÉRIODE

La Renaissance au seizième siècle.

Pages.

CHAPITRE IV. — La Renaissance, — Clément Marot. — Rabelais. — Montaigne. — Tentative de réforme faite par Ronsard et sa pléiade. Ronsard poète. — Malherbe, le réformateur du Parnasse français. — Calvin. — Mathurin Regnier..... 43

TROISIÈME PÉRIODE

La littérature française au dix-septième siècle.

CHAPITRE V. — PREMIÈRE MOITIÉ DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. L'Hôtel de Rambouillet, Balzac et Voiture. — Fondation de l'Académie française. — Prédécesseurs de Corneille : Jodelle, Garnier, Hardy, Mairet et Rotrou. — Pierre Corneille. — Thomas Corneille. — Descartes. — Pascal..... 62

CHAPITRE VI. — SECONDE MOITIÉ DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. AGE D'OR SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XIV. — Molière. — La Fontaine. — Boileau. — Racine. — Mme de Sévigné. Éloquence de la chaire : Bossuet. Fléchier. Mascaron. Bourdaloue. Massillon. — Moralistes : La Rochefoucauld. La Bruyère. Fénelon. — Écrivains de second ordre : Regnard. Lafosse. Quinault. Saint-Réal. Vertot..... 81

QUATRIÈME PÉRIODE

La littérature française au dix-huitième siècle.

CHAPITRE VII. — Considérations générales. — Écrivains de transition : Rollin. Louis Racine. Jean-Baptiste Rousseau. Lesage. Crébillon. Fontenelle. – Voltaire. — Montesquieu. — Buffon. — Jean-Jacqnes Rousseau 125

Digitized by Google

Pages.

CHAPITRE VIII. — L'Encyclopédie et les Encyclopédistes : Diderot. d'Alembert. Helvétius. D'Holbach. Grimm. — Bernardin de Saint-Pierre. — École descriptive : Saint-Lambert. Delille. — Autres poètes de second ordre : Gresset. Florian. Lefranc de Pompignan. E. Lebrun. Malfilâtre. Gilbert. Écrivains dramatiques : Ducis. Piron. Destouches. Marivaux. Beaumarchais. — André Chénier..... 176

CINQUIÈME PÉRIODE

La littérature française au dix-neuvième siècle.

CHAPITRE IX. — LA LITTÉRATURE SOUS L'EMPIRE : Mirabeau. La Harpe. Esménard. Millevoye. — Auteurs dramatiques : Marie-Joseph Chénier. Raynouard. A. Duval. Picard. Fabre d'Églantine. Collin d'Harleville. Andrieux. — Mme de Staël. — Chateaubriand. — Joseph de Maistre. Xavier de Maistre..... 184

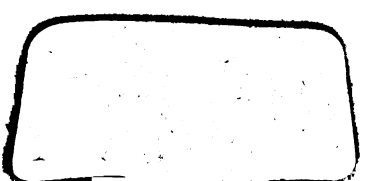
CHAPITRE X. — LA LITTÉRATURE DEPUIS LA RESTAURATION. —Béranger. — Casimir Delavigne. — Renouvellement de la poésie : École romantique. — Lamartine. Victor Hugo. — Alfred de Vigny. — Alfred de Musset. — Edgard Quinet. — Mmes Desborde-Valmore et Amable Tastu. — Auteurs dramatiques : Alexandre Dumas. Ponsard. Scribe. — Romanciers : Alexandre Dumas. Eugène Sue. Balzac. George Sand. Töpffer. Erckmann-Chatrian. — Historiens : Sismondi. Michelet. Henri Martin. Guizot. Augustin Thierry. De Barante. Thiers. Mignet. — Philosophe : Victor Cousin. — Critiques : Villemain. Sainte-Beuve. Vinet..... 205

Liste alphabétique des noms d'auteurs..... 235

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE DE LA MUSIQUE MODERNE

ET DES

MUSICIENS CÉLÈBRES

EN ITALIE, EN ALLEMAGNE ET EN FRANCE

Depuis l'ère chrétienne jusqu'à nos jours.

3me édit. 1 volume in-12. — Prix : 3 fr. 50.

PETIT RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE DE

LA LITTÉRATURE CHEZ LES GRECS

ET CHEZ LES ROMAINS

1 volume in-12. Prix : 60 centimes.

Digitized by Google